

junior



marabout

Henri Vernes

BOB MORANE

La vallée infernale



HENRI VERNES

BOB MORANE

LA VALLÉE INFERNALE



MARABOUT

Chapitre I

La montagne, couverte d'une jungle épaisse semblable à un tapis de caoutchouc en mousse, glissa sous le ventre brillant du Mitchell. Derrière l'avion, les constructions blanches de Tamini n'étaient déjà plus qu'une agglomération de cubes minuscules à laquelle un grouillement humain conférait une vie de fourmilière.

Ses mains nerveuses crispées sur les commandes, son visage osseux tendu en avant mais sa large poitrine gonflée cependant par une sourde allégresse, Robert Morane pointait vers le ciel le nez de plexiglas de son appareil, tentant d'éviter le contact de la montagne. Cette lutte de l'homme et de l'avion unis pour former un seul être lui rappelait l'époque où, Flying Commander de la Royal Air Force, il menait son escadrille de chasse au combat. Mais à présent, au lieu d'un Spitfire, Morane pilotait un bimoteur de transport. Ses ennemis étaient la montagne et la jungle, et il était seul à les affronter. Une panne de moteur, une erreur de manœuvre et ce serait la chute dans cette forêt hostile hantée par les serpents, les crocodiles et les Papous coupeurs de têtes.

Après sa démobilisation et son retour en France libérée, où il avait achevé ses études d'ingénieur, Morane s'était senti repris par la nostalgie des vastes horizons. Cela l'avait poussé à s'engager dans l'aviation civile, en Nouvelle-Guinée Britannique, où son ancien chef de la Royal Air Force, le coriace major Gibbs, dirigeait la Papoua Airline. Cette compagnie aérienne était surtout spécialisée dans les transports vers l'intérieur montagneux de la grande île du Pacifique. Ses pilotes devaient être capables de décoller un avion lourdement chargé de terrains d'atterrissage guère plus grands que des mouchoirs de poche et de le transporter sans même avoir le temps de prendre de la vitesse, au-dessus des montagnes. Si, en cas de chute dans la forêt, le pilote voulait regagner sa base, il devait

en outre posséder de solides qualités d'explorateur et d'alpiniste. Depuis sa plus tendre enfance, le Français avait possédé un goût marqué pour l'aventure, et cette vie dangereuse comblait aujourd'hui tous ses désirs.

Frôlant un bouquet de palmiers, le Mitchell avait à présent franchi la crête de la montagne et, tel un oiseau libéré, bondissait en plein ciel. Morane se détendit. L'étreinte de ses mains sur les commandes devint plus molle et ses yeux clairs perdirent leur fixité. Il passa les doigts dans ses cheveux noirs et drus, coupés en brosse. Derrière lui, la voix sonore de William Ballantine, le mécanicien, retentit :

— Encore gagné la partie de saute-mouton pour cette fois, n'est-ce pas, commandant ?

L'avion survolait à présent un paysage chaotique. À l'infini, ce n'étaient que d'étroites vallées séparées l'une de l'autre par des crêtes en lames de couteaux. Parfois, au fond d'un cañon, on apercevait la coulée argentée d'une rivière et, dans le lointain, un pic solitaire découpait sur le ciel sa masse rébarbative couronnée de nuages.

Morane se tourna vers son mécanicien.

— Pour une partie de saute-mouton c'en était une, mon vieux Bill. Une partie de saute-mouton avec le diable en personne. Tamini est bien le plus satané champ d'atterrissage que j'aie vu dans mon existence. J'ai chaque fois l'impression de m'envoler du fond d'une bouteille.

Le mécanicien se mit à rire.

— Depuis six mois, commandant, vous réussissez à vous envoler de cette bouteille deux fois par semaine sans casser de bois. C'est un record. Tous vos prédécesseurs...

Le Français lui coupa la parole.

— Cesse de parler de malheur, Bill. Nous autres pilotes sommes superstitieux tu le sais. Et cesse aussi de m'appeler commandant. La guerre est finie et je ne commande plus rien du tout.

— Ce sera comme vous voudrez, commandant, dit Bill avec une grimace comique qui fit se froncer son large visage barré par d'épais sourcils couleur de feu.

William Ballantine était un géant écossais d'une force herculéenne. Le personnel de la Papoua Airline plaisantait volontiers sur sa chevelure rousse qui, en cas de chute dans la jungle ne manquerait sans doute pas d'éveiller la convoitise des coupeurs de têtes.

— Dans dix minutes, nous serons à Téléfomin, dit Morane, et nous pourrons nous détendre un peu. Le coucou a, lui aussi, besoin d'un peu de repos. Il date quand même de la guerre et j'ai peur qu'un jour ou l'autre ses moteurs ne nous lâchent au mauvais endroit. Je n'ai jamais été un partisan acharné de la marche forcée.

De sa large main, Ballantine tapota la paroi métallique de l'appareil.

— N'ayez crainte, commandant, je le soigne. Écoutez comme les moteurs tournent rond...

Les moteurs tournaient rond en effet et Morane savait que Bill ferait l'impossible pour qu'ils continuent à tourner de la sorte.

Au flanc d'une colline, dans une étroite clairière défrichée sur la jungle, les toits coniques d'un village indigène se révélèrent. Les aviateurs pouvaient voir les silhouettes noires des Papous, la tête levée vers l'avion, fascinés par le grand *balus*, le grand pigeon obéissant à l'homme blanc.

Le Mitchell franchit encore une série de crêtes puis, au fond d'une large vallée, des hangars apparurent, entourant un vaste espace débroussaillé.

— Téléfomin, je te salue, dit Bill d'un ton grave.

Cinq minutes plus tard, l'appareil s'immobilisait au bout de la piste, non loin d'une bâtisse tenant à la fois de l'entrepôt et du bungalow.

Dépliant sa haute taille, Morane sauta légèrement à terre. Un homme maigre, au visage creusé par les intempéries, vint à lui, la main tendue.

— Vous avez un peu de retard, commandant. J'ai cru un instant que vous aviez manqué le saut, à Tamini. Qu'est-ce que vous transportez cette fois-ci ?

— Le bric-à-brac habituel, mon vieux Payne. De la viande frigorifiée, vingt porcs, douze chats... Ah ! oui, j'oubliais, il y a aussi un piano à queue...

— Un piano à queue ! fit Payne sans avoir l'air de comprendre. Je me demande qui peut bien avoir besoin d'un piano à queue dans un coin perdu comme celui-ci...

Morane haussa les épaules d'un air insouciant.

— Mieux vaut ne pas chercher à le savoir, Payne... Contente-toi de faire décharger la cargaison.

— Vous avez raison, commandant. Rien ne doit nous étonner dans ce pays... À propos, Mr. Carpenter veut vous voir tout de suite.

— Pourquoi donc est-il si pressé ?

Payne hocha la tête.

— Tout ce que je sais, dit-il, c'est que trois voyageurs sont arrivés tout à l'heure avec l'avion de Johnson. Ils venaient de Port-Moresby. Johnson est reparti, mais les trois voyageurs, eux, sont restés. Pour le moment, ils se trouvent dans le bureau de Mr. Carpenter...

À pas lents, le Français se dirigea vers le bungalow-entrepôt. Carpenter était le chef de poste chargé de traiter avec les indigènes. Dirigeant le comptoir d'échange, il était également délégué de la Papoua Airline et faisait la loi à Téléfomin.

Quand le pilote pénétra dans le bureau, Carpenter était assis dans un vaste fauteuil de cuir fauve qui, de nombreuses années auparavant, devait sans doute orner la grande salle de quelque demeure seigneuriale anglaise. Carpenter lui-même était un petit homme obèse, aux cheveux rares et au teint de brique. Dans une main, il tenait un verre à moitié plein de whisky soda et, dans l'autre, un éventail déployé. Malgré son apparence insignifiante, on devinait pourtant à l'éclat de ses yeux, au pli volontaire de ses lèvres, qu'il fallait compter avec lui et que sa bonhomie pouvait, dans certaines circonstances, faire place à une dureté sans faiblesse. Trois hommes lui tenaient compagnie. Deux d'entre eux étaient grands et maigres, avec des visages aux traits durs, tannés par le soleil. Le troisième, de petite taille, le teint olivâtre et les cheveux noirs, devait être Espagnol ou Portugais.

Sans se lever, Carpenter adressa un petit signe de bienvenue à Morane.

— Content de vous voir sain et sauf mon vieux Bob, dit-il.

— Content aussi, répondit Morane d'une voix neutre. Vous vouliez me parler, monsieur Carpenter ?

Le gros homme fit un signe affirmatif.

— Oui, dit-il. Ces trois gentlemen feront partie de votre prochain chargement.

De la main, il désigna les inconnus.

— Je vous présente John Greb et Lewis Broom, de Sydney. Monsieur Vincente Rojas, lui, nous arrive du Portugal...

Carpenter s'interrompit. Un fin sourire plissa ses traits, puis il ajouta, à l'adresse de Rojas :

— ... En passant par Macao, bien sûr...

Morane salua les trois étrangers d'un signe avare de tête. Tout de suite, ils lui avaient déplu. Les deux Australiens, avec leurs visages rudes et fermés, ne paraissaient pas posséder cette chaude valeur humaine qui attire et force la sympathie. Ils semblaient porter des masques derrière lesquels se camouflaient leurs pensées, bonnes ou mauvaises. Les regards fuyants du Portugais ne plaidaient guère non plus en sa faveur. Pourtant, le Français avait pris l'habitude de ne pas se fier aux seules apparences.

L'âme des hommes seule comptait et leurs visages n'étaient que des décors sans valeur réelle.

— C'est bien, dit-il à l'adresse de Carpenter. Je conduirai ces messieurs à la côte.

Le chef de poste secoua la tête.

— Non, pas à la côte, dit-il. Ces gentlemen en viennent. Ils veulent au contraire survoler les vallées perdues de l'intérieur, en territoire hollandais.

Lentement Morane se tourna vers les trois voyageurs.

— Journalistes ? demanda-t-il.

— Non, fit Lewis Broom. Greb et moi étions pilotes de bombardement dans cette région, pendant la guerre. Un jour, notre avion s'est écrasé dans la jungle, non loin du volcan Khiliandong. Nous avons mis plusieurs semaines avant de

parvenir à un lieu civilisé sur la rivière Fly. Aujourd'hui, nous voudrions survoler l'endroit où notre appareil s'est abattu.

— Je vois ça, dit Morane. Un pèlerinage en quelque sorte...

En lui-même, il ne pouvait s'empêcher de remarquer combien ce mot « pèlerinage » s'accordait mal avec l'allure glacée des deux Australiens. Ils ne semblaient pas appartenir à cette sorte d'individus qui se tournent avec tendresse et nostalgie vers le passé. Seul, le présent devait compter pour eux.

— Et vous, monsieur Rojas, demanda Morane, vous allez également en pèlerinage ?

Le Portugais frappa sur le sac de l'appareil photographique de petit format qu'il portait en bandoulière.

— Je suis photographe à mes heures perdues, expliqua-t-il et je voudrais prendre quelques clichés aériens de Shangri-La Valley. J'en ai vus dans le National Geographic Magazine et, depuis, je rêve d'en posséder de semblables. À Port-Moresby, j'ai rencontré ces deux messieurs et, comme nos projets concordaient, je me suis joint à eux...

Le Français haussa les épaules et, en soupirant, se laissa tomber dans un fauteuil en rotin à moitié défoncé et qui gémit sous son poids.

— Un photographe amateur et deux pèlerins, maugréa-t-il, et qui veulent survoler les vallées perdues !... Voilà un passe-temps bien dangereux, Messieurs. Les abords du volcan Khiliandong ont particulièrement mauvaise réputation. Les Papous Alfourous vivent au pied de la montagne. Ce sont des makan-orang, des coupeurs de têtes, et anthropophages en outre. Un accident mécanique au-dessus de cette contrée, et nous avons toutes les chances d'être transformés aussitôt en « longs cochons »... Je me demande même comment Messieurs Greb et Broom ont pu revenir vivants de là-bas.

— Nous avons été recueillis par des Pygmées, expliqua John Greb. Ces gens-là sont plutôt paisibles et sans nous manifester des sentiments d'amitié excessifs, ils nous ont cependant aidés à gagner un lointain affluent de la rivière Fly.

— Vous avez eu de la chance de ne pas tomber sur les Alfourous. Si vous les aviez rencontrés, vous ne seriez à coup sûr pas ici en ce moment, fit remarquer Morane. De toute façon,

cette excursion ne me plaît pas beaucoup. J'aime le danger, mais je n'ai aucune envie de courir des risques inutiles.

— Vous ne courrez pas de risques, Bob, interrompit Carpenter. Votre Mitchell est solide et Ballantine le soigne comme si c'était son propre enfant. J'ai oublié de vous dire que ces gentlemen payaient bien. L'intérêt de la Compagnie...

D'un geste, Morane interrompit son interlocuteur.

— Inutile d'ajouter un seul mot, monsieur Carpenter. Vous avez parlé de l'intérêt de la Compagnie, et cela clôt la discussion. Puisque ces gentlemen veulent survoler les territoires inexplorés, je les y conduirai. Dans le fond, je suis curieux également de voir cette Shangri-La Valley dont on a tant parlé, et aussi de faire le tour du Khiliandong.

Carpenter agita son éventail et dit en souriant :

— J'étais certain, bien que votre contrat ne vous y force pas, que vous accepteriez d'accomplir ce vol. Johnson me disait encore tout à l'heure : — Bob est l'homme qu'il vous faut pour ce genre de mission.

— Johnson, fit Morane en fronçant les sourcils. Pourquoi, s'il a conduit ces Messieurs jusqu'ici, ne les a-t-il pas accompagnés jusqu'au bout de leur voyage. C'est un garçon courageux pourtant...

— Bien sûr, Johnson est un garçon courageux, mais il a le grand défaut de piloter un vieux Ford. Votre Mitchell, au contraire, est un des meilleurs appareils de la Compagnie. Voilà pourquoi, sur les conseils du major Gibbs, je vous ai choisi...

Bob se leva et s'adressa aux trois voyageurs.

— Messieurs, dit-il, nous partirons demain au lever du jour. Équipez-vous en conséquence et soyez armés. Comme vient de le dire monsieur Carpenter, mon avion est solide, mais il faut toujours compter avec la panne imprévisible.

D'un geste de la main, il salua l'assemblée et sortit du bureau. Sur la piste d'atterrissage, un groupe de Papous minus entourait le Mitchell. Ils portaient de longues lances et regardaient l'appareil avec un émerveillement évident. Ces indigènes vivaient pourtant à proximité du camp, mais leur adoration pour le grand oiseau mécanique semblait ne devoir jamais s'éteindre.

Fendant le groupe des Papous, Morane s'approcha de l'appareil. William Ballantine, juché sur l'aile, vérifiait l'arrivée d'huile des moteurs.

— Soigne-le bien, surtout, Bill, cria le Français. Demain, nous allons faire une fameuse balade...

Le mécanicien baissa son visage couvert de sueur et taché de cambouis vers son chef.

— Où irons-nous donc demain, commandant ? À Port-Moresby ?...

— Non, pas à Port-Moresby. Chez Carpenter, il y a trois voyageurs qui veulent aller faire un tour au-dessus des territoires inexplorés et, entre autres choses, survoler Shangri-La Valley et la région du Mont Khiliandong.

Le géant grimaça et secoua son épaisse chevelure rousse.

— Le Mont Khiliandong ! s'exclama-t-il. Si je ne me trompe, c'est plein de makan-orang par là. Pas question de faire un atterrissage forcé dans ces parages, n'est-ce pas, commandant ?

— Non, Bill, pas question...

L'Écossais ne répondit pas, mais, à en juger par l'ardeur avec laquelle il se remit au travail, Morane devina que, le lendemain, le Mitchell se comporterait comme s'il sortait de l'usine.

*

* *

Les premiers rayons du soleil doraient les sommets embroussaillés des montagnes quand, le lendemain matin, le Mitchell prit son envol vers les régions perdues de l'ouest. Derrière lui, il laissait, avec Téléfomin, le dernier bastion du monde civilisé. Passé la frontière du territoire hollandais, l'inconnu commençait, avec sa solitude et ses dangers.

À une moyenne de quatre cents kilomètres à l'heure, l'avion mena les cinq hommes au-dessus d'un paysage étrange, où, seules, des rivières torrentueuses venaient briser la monotonie des chaînes montagneuses dominant des vallées encaissées. Partout, c'était la jungle, la forêt inhumaine et impénétrable. De temps en temps cependant, le monde des arbres s'ouvrait pour

laisser place à de courtes savanes ou à des marais plus redoutables encore.

Soudain, à l'horizon, la masse des Monts Orange, dominée par le sommet couvert de neiges éternelles du Pic Wilhelmine, se découpa sur le ciel limpide. Une rivière naquit entre deux éperons rocheux et, tel un long serpent argenté, déroula ses méandres.

Du poste de pilotage, Morane s'adressa à ses passagers.

— Voilà la rivière Balim, cria-t-il en essayant de dominer le bruit des moteurs. Dans quelques minutes, nous survolerons Shangri-La Valley.

La voix de Vincente Rojas lui parvint, assourdie.

— J'espère que vous voudrez bien voler à basse altitude, commandant. Je ne tiens pas à manquer mes clichés...

— On pourrait peut-être même tenter d'atterrir, fit la grosse voix de William Ballantine. De cette façon, monsieur Rojas pourrait prendre des photos sensationnelles, et les Papous seraient ravitaillés en viande de cochon à deux pattes...

Lewis Broom et John Greb, eux, ne disaient rien. Bob tourna la tête et les aperçut assis au fond de la carlingue. Vêtus de grosse toile kaki, ils ne paraissaient guère s'intéresser au paysage. Tous deux portaient autour de leurs hanches une ceinture garnie de cartouches et à laquelle pendait un gros colt passé dans son étui.

« Drôles de cocos, songea le Français. Ils sont dans un avion moderne dont les moteurs n'ont jamais mieux tourné et les voilà équipés comme des chercheurs d'or... » Ensuite il se souvint que, la veille, il avait lui-même conseillé à ses passagers de s'équiper en prévision d'un éventuel atterrissage forcé, et il pensa que son manque de sympathie pour les deux Australiens le poussait à l'injustice. Après tout, il n'y avait rien d'extraordinaire dans le fait que Broom et Greb désiraient survoler l'endroit où, pendant la guerre, ils avaient failli trouver la mort. Certaines personnes se dérangent parfois de très loin pour revoir la maison de leur enfance, ou l'école où elles ont appris à lire...

Devant l'appareil, la vallée de la rivière Balim s'élargit brusquement, et les premières cases apparurent.

— Préparez votre caméra, monsieur Rojas, hurla Morane. Nous arrivons à Shangri-La !...

Lui-même se sentait vibrer d'excitation contenue à l'idée de contempler cette mystérieuse vallée qui, en 1912, avait fait tressaillir de curiosité les nations alliées pourtant absorbées par une guerre de l'issue de laquelle dépendait le sort de millions d'hommes libres.

À cette époque, le major Grimes, de l'aviation américaine, survolait la Nouvelle-Guinée afin d'y repérer un endroit propice à l'aménagement d'un grand champ d'aviation, lorsqu'il découvrit une vaste communauté indigène. Complètement ignorée jusqu'à ce jour, elle était établie dans une vallée perdue des Monts Orange. En survolant ultérieurement cette vallée, on en évalua sa population à soixante mille âmes environ. Chose curieuse, ces Papous n'ayant jamais eu le moindre contact avec le monde extérieur semblaient posséder l'art de cultiver rationnellement le sol. Leurs champs, étagés sur le flanc de la montagne, étaient séparés par de petits murs de pierre destinés à empêcher la terre d'être emportée par le ruissellement des pluies. Leurs grandes cases, de forme conique comme celles de tous les Papous dénotaient également une certaine recherche architecturale.

Ayant entendu parler de la vallée mystérieuse, le Président Roosevelt, en souvenir d'un célèbre roman d'aventures, la baptisa du nom de Shangri-La. Dans ce roman, « Les Horizons Perdus », Shangri-La était une cité isolée dans une vallée inconnue de l'Himalaya et dont les habitants possédaient en partage et la santé et le bonheur. Ainsi, en Nouvelle-Guinée existait aussi une vallée heureuse, isolée du monde moderne et de ses cataclysmes.

À vrai dire, la vallée de Shangri-La n'était pas la seule de son genre en Nouvelle-Guinée où on a dénombré quelque deux cents communautés indigènes complètement séparées l'une de l'autre par la montagne et la jungle. C'est Hidden Valley, Grand Valley, Chimus Valley, Ifitamin Valley... Leurs populations n'ont aucun rapport entre elles et n'ont, pour la plupart, jamais encore vu d'hommes blancs, sauf peut-être ceux tombés du ciel.

Pendant les hostilités en effet, de nombreux aviateurs alliés s'abîmèrent avec leurs appareils dans cette mer de verdure qu'est la forêt vierge. Par la suite, en survolant les vallées perdues, on remarqua, parmi les populations indigènes, des individus à la peau relativement claire. Aussitôt, par le monde, des familles se remirent à espérer, gardant l'espoir qu'un mari, un fils ou un frère disparus soient encore vivants, prisonniers des Papous, des montagnes et de la jungle. Souvent, des explorateurs téméraires annoncèrent leur intention de s'enfoncer à travers les territoires inexplorés. Mais ces projets demeurèrent sans suite, et les vallées perdues gardèrent leurs secrets...

C'était ce monde énigmatique et redoutable que le Mitchell survolait en ce moment. Il suivait le cours de la rivière Balim et, sur ses rives, alignées sur une longueur d'un kilomètre environ, les cases rondes aux toits pointus faisaient penser, vues de haut, à des igloos esquimaux. À travers les artères de la cité primitive, la foule des Papous se pressait en gesticulant. Certains brandissaient des sabres et en menaçaient le grand oiseau qui venait troubler leur solitude. D'autres décochaient des flèches dans sa direction, mais arrivées au bout de leur trajectoire, elles retombaient vers le sol, impuissantes. D'autres Papous encore, moins audacieux, couraient vers la forêt proche pour y chercher un refuge.

Quand le Mitchell, ayant accompli une vaste boucle, repassa pour la seconde fois au-dessus de la vallée, celle-ci était déserte. Tous les indigènes, saisis finalement par une crainte collective, avaient gagné le couvert des cases ou de la jungle.

Déjà, l'avion s'éloignait et Shangri-La s'estompait dans le lointain, noyée par une vapeur montant de la rivière. Vincente Rojas, couché dans la coupole avant de l'appareil, brandissait sa caméra en poussant des cris de triomphe.

— J'ai mes clichés, criait-il. Des clichés de Shangri-La ! Des clichés de Shangri-La !...

Tout doucement, son exubérance se calma. Le paysage avait repris sa grandiose monotonie, car on survolait à nouveau l'océan d'arbres où les chaînes de montagnes se soulevaient

telles d'énormes vagues. Morane se tourna vers les deux Australiens.

— Toujours décidés à revoir le Khiliandong ? demanda-t-il.

— Toujours décidés, dit Broom sèchement. Nous avons payé pour cela et, que vous le vouliez ou non, vous allez nous y conduire.

Bob haussa les épaules. L'attitude de Broom et de son compagnon devenait de plus en plus hostile, et il serait content de regagner Téléfomin pour pouvoir être débarrassé de ces deux déplaisants personnages. Malgré tous ses efforts, il ne parvenait décidément pas à les encaisser.

L'avion faisait à présent route vers le sud-est, à travers un espace purifié par les feux du soleil.

Au bout d'une demi-heure, un cône tronqué, dont la couleur grise tranchait sur le vert profond des autres montagnes, se dressa sur la droite. C'était le mont Khiliandong. Sur les flancs de l'ancien volcan, composés de lave et de pierre ponce, la végétation s'accrochait avec peine, leur donnant un aspect désolé. Mais, plus bas, la forêt reprenait ses droits.

Par deux fois, Morane contourna la montagne, faisant même plonger l'appareil dans le cratère à moitié comblé, gigantesque entonnoir à l'aspect lunaire, couronné par un large anneau circulaire à l'arête aiguë.

— Et votre village pygmée, où se trouve-t-il ? demanda Morane à l'adresse des Australiens.

Lewis Broom traversa l'appareil dans toute sa longueur et pénétra dans le poste de pilotage. Il se tint derrière Morane et, du doigt, lui désigna une clairière située à flanc de colline.

— Vous allez atterrir là, dit-il.

Ces mots frappèrent le Français comme autant de coups de poing. Il sursauta et se tourna vers Broom.

— Atterrir, fit-il. Vous voulez rire ?

Mais le visage de Broom était toujours aussi glacé.

— Vous allez atterrir, répéta-t-il d'une voix coupante.

Contre sa nuque, Morane sentit le froid contact d'un canon de revolver. Vraiment, l'Australien ne plaisantait pas.

— C'est de la démente, Broom, dit Morane d'une voix calme. Cette clairière est trop petite pour y faire atterrir un Mitchell.

En outre, elle est située sur une pente et son sol doit être parsemé de nids-de-poule. Nous avons quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent d'y laisser nos os. Vous avez été aviateur vous-même et vous devez le savoir.

Broom ricana :

— Je n'ai rien d'autre à vous offrir pour l'instant, commandant Morane. À Port-Moresby, le major Gibbs m'a d'ailleurs parlé de vous. Non seulement vous êtes un des héros de la dernière guerre mais, en outre, vous étiez un des meilleurs pilotes de toute la Royal Air Force. Selon Gibbs, vous seriez capable d'atterrir sur une pièce d'un shilling.

— Peut-être est-ce vrai, fit Bob. Mais cette clairière est loin d'être aussi plate qu'une pièce d'un shilling, et je refuse d'atterrir.

— Vous refusez, commandant ?

— Je refuse !

Une détonation assourdissante retentit dans l'oreille de Bob et un souffle brûlant passa contre sa joue. Devant lui, le plexiglas du pare-brise s'étoila.

— La prochaine balle sera pour vous, dit Broom avec la même voix menaçante.

Du fond de l'appareil, Ballantine cria :

— Vous feriez bien d'obéir, commandant. Greb vous menace également de son revolver et j'aime autant mourir dans un accident d'aviation que de recevoir une balle dans le ventre.

Morane tourna légèrement la tête et, par-dessus son épaule, regarda Broom. Ses yeux verdâtres ressemblaient à deux morceaux de verre, et le Français comprit tout de suite que cet homme n'hésiterait pas à aller jusqu'au meurtre s'il le fallait.

— Si vous me tuez, dit Morane, l'appareil s'écrasera et vous mourrez en même temps que moi.

— Vous oubliez que je pourrais prendre les commandes après vous avoir tué. Je suis pilote également...

— Alors, pourquoi n'essayez-vous pas de faire atterrir l'avion vous-même ?

— Parce que je n'ai pas votre maîtrise, commandant Morane. Vous seul êtes capable de poser l'avion sur cette clairière, et vous allez le faire. Vous m'entendez ? Vous allez le faire !...

Bob comprit qu'il était inutile de discuter. Les Australiens étaient maîtres de la situation, pour le moment du moins, et mieux valait leur obéir.

Il fit virer le Mitchell et revint vers la clairière. Serrant la forêt au plus près pour pouvoir profiter de toute la longueur du champ, il glissa le long de la montagne. Il savait avoir plus de chances de s'écraser que de se poser sans mal. Ses mains étaient crispées sur les commandes et une sueur glacée noyait son front, tandis qu'il se répétait en lui-même : « Tu dois réussir, Bob. Il faut que tu réussisses ! » Non seulement quatre vies humaines, en plus de la sienne, dépendaient de lui mais aussi la conservation de l'avion que la Compagnie lui avait confié, et il devait s'efforcer, malgré les circonstances, de ramener hommes et appareil sains et saufs à Téléfomin.

Au passage, le Mitchell frôla dangereusement une frange de palmier et des palmes, hachées par les hélices, volèrent tout autour du fuselage comme de grandes chauves-souris affolées. À présent, la clairière était là, toute proche, pareille, avec les hautes herbes camouflant sa surface, à un grand piège prêt à se refermer sur les audacieux qui venaient violer le silence de la montagne.

Brusquement, les roues touchèrent le sol. Morane vira légèrement vers la gauche afin de remonter la pente et de s'en servir pour freiner la vitesse de l'avion. Progressivement, celui-ci ralentit et, d'un coup d'œil, le Français comprit qu'il réussirait peut-être à l'immobiliser avant d'atteindre les premiers arbres. Puis il y eut un grand choc et le Mitchell se cabra, retomba en fracassant son train d'atterrissage et glissa sur le ventre en direction des arbres. Son aile droite heurta un palmier et il pivota sur lui-même. Il y eut une série de petits heurts, suivie d'un arrêt brusque. Arraché de son siège, Morane plongea en avant. Son menton heurta le tableau de bord et il perdit connaissance.

Chapitre II

Lentement, Morane reprit contact avec le monde réel. Il était couché dans l'herbe haute, à l'ombre d'un palmier pandanus, et William Ballantine, penché sur lui, montrait des traits crispés par l'inquiétude. Quand l'Écossais s'aperçut que Bob avait ouvert les yeux, son visage se détendit.

— Content de vous voir revenu à la vie, commandant, dit-il. Pendant un moment, j'ai cru que vous nous aviez quitté pour de bon.

Morane se secoua. À l'intérieur de sa tête, un marteau-pilon emballé s'en donnait à cœur joie et sa mâchoire lui paraissait changée en plomb. Une barre de douleur transperçait sa nuque et, par moments, des lumières aveuglantes dansaient devant ses yeux.

— Un fameux K.-O., hein ? demanda-t-il, étonné de s'entendre parler. Que s'est-il passé exactement, Bill ?

— Souvenez-vous, commandant... Nous survolions la région du Mont Khiliandong, quand Messieurs Broom et Greb ont exprimé poliment le désir de se délasser un peu les jambes. Vous avez voulu vous poser sur cette clairière, mais quelqu'un de mal intentionné nous a glissé un trou sous les roues et nous avons cassé du bois...

À présent, Morane se souvenait. Sa mémoire, un moment perturbée par la commotion, se remettait à fonctionner normalement. Sous son menton, une large blessure saignait doucement, mais il ne s'en souciait guère, saisi soudain par une inquiétude. En plus de lui-même, le Mitchell transportait quatre hommes et il n'en apercevait qu'un, Bill. Qu'étaient devenus les autres ?

— Et Broom, Greb et Rojas ? demanda-t-il. Sont-ils ?...

Bill secoua la tête avec une vague expression de regret et s'écarta. Les trois hommes se tenaient non loin de là et semblaient discuter avec animation. Plus loin, le Mitchell,

couché sur le côté, une aile arrachée et l'avant défoncé n'était plus qu'une épave informe et désormais inutile. Morane le considéra tel un vieux camarade de combat maintenant étendu sans vie.

— Si je ne me trompe, l'appareil et moi avons été les plus touchés, n'est-ce pas, Bill.

Le colosse secoua la tête affirmativement.

— Nous avons eu de la chance malgré tout, commandant. Sans ce fichu nid de poule, vous réussissiez à poser le coucou sans casse. Un vrai tour de force...

— Bien sûr, Bill, mais il y avait ce nid de poule et...

À contempler les débris de l'appareil, pour lequel il s'était depuis six mois, pris d'une amitié quasi fraternelle, le Français se sentit gagné par la colère. D'un bond, sans se soucier de la douleur provoquée par ses contusions, il se dressa les poings serrés, et marcha en direction des deux Australiens et du Portugais.

— Prenez garde, souffla Bill au passage. Ces gens-là sont dangereux.

Mais Morane arrivait déjà à hauteur des trois hommes. Broom leva la tête vers lui et un sourire se dessina sur les lèvres minces, mais ses yeux, eux, gardaient cependant la transparence inexpressive du cristal.

— Je suis heureux de vous voir sur pied, commandant, dit-il d'une voix sèche, un peu agressive malgré l'aménité de ses paroles.

Morane ne parut pas l'entendre. La colère bouillonnait en lui.

— Vous êtes content de vous, monsieur Broom ? demanda-t-il.

Au son de cette voix, un pli d'inquiétude barra le front de l'Australien. En un geste de défense, il porta la main à sa hanche pour tirer son revolver, mais le poing du Français lui heurta la mâchoire avec un bruit sec de bois qui se brise. Broom tomba sur le dos. Quand il se redressa, une lueur mauvaise brillait dans ses yeux aux regards d'habitude figés, et il braquait son colt vers la poitrine de Bob.

— Vous n’auriez pas dû me frapper, commandant, dit-il avec un sourd accent de menace.

— Laissez ce revolver, fit Bob ; et j’aurai le plaisir de vous mettre dans un état plus pitoyable encore que celui dans lequel vous m’avez obligé à mettre le Mitchell.

Broom jeta un rapide coup d’œil en direction de l’avion, et il parut soudain s’adoucir.

— Je comprends votre colère, dit-il finalement. Pourtant, si je vous ai forcé à atterrir dans cette vallée, c’est parce que Greb et moi poursuivions un but bien précis, croyez-le bien...

Ces derniers mots eurent le don d’apaiser un peu la fureur combative du Français. Ainsi, Broom et Greb n’étaient pas seulement, comme il l’avait pensé tout d’abord, des fous irresponsables et dangereux. En l’obligeant à se poser en pleine jungle, ils obéissaient à un motif bien défini. Mais quel était ce motif ? En dehors de la faim, de la soif, de l’épouvante et de la mort, que pouvaient-ils donc venir chercher dans ces montagnes couvertes de forêts interdites et hantées par les Alfourous mangeurs d’hommes ?

Morane haussa les épaules et laissa retomber soudain ses poings tendus. Une grande lassitude l’envahissait. Lassitude physique due à la violente commotion qu’il venait de subir ; lassitude morale devant la fatalité qui le frappait. Le mal était fait pourtant et rien, ni la colère, ni la violence ne pourrait y remédier. Lui et ses compagnons se trouvaient isolés dans cette jungle redoutable loin de tout lieu civilisé et, pour en sortir, ils n’avaient que leurs jambes, leurs mains et leur courage. C’était peu, dans un sens, pour vaincre la nature déchaînée et vorace des tropiques. C’était beaucoup aussi quand on connaît la puissance de l’instinct humain, de cet instinct capable de surmonter tous les obstacles pour garder à la vie son sens profond, sa nécessité absolue.

Sans plus se soucier de Broom, de Greb et de Rojas, Bob se dirigea, à travers les hautes herbes, vers la carcasse disloquée du Mitchell. Il contempla le long fuseau métallique couché parmi la végétation tropicale, et il sentit le regret lui mordre le cœur. Désormais, le Mitchell et lui ne bondiraient plus par-dessus les

montagnes ni ne lutteraient contre les courants meurtriers entourant les pics d'une barrière traîtresse et invisible.

Le vieux compagnon de combat était mort et, pour le ranimer, il faudrait une armée de mécanos pourvus d'un outillage moderne. Au lieu de cela, la jungle allait prendre possession de la grande carcasse, enrouler ses lianes autour des ailes et des moteurs maintenant muets, pousser ses bambous à travers la coupole avant détruite et accrocher des orchidées aux hélices faussées.

— Il en a pris un sale coup, n'est-ce pas, commandant ? fit une voix familière.

Morane tourna la tête. Ballantine se tenait à ses côtés et contemplait, lui aussi, l'épave du Mitchell.

— Oui, un sale coup, Bill, fit le Français. Nous avons eu de la chance de nous en tirer tous vivants.

— Il y a un dieu à part pour les crapules... Euh, je veux parler de Broom et de Greb bien sûr... Si on jetait un coup d'œil à l'intérieur, commandant !

Les deux hommes entrèrent dans la carlingue dont la porte ovale, grande ouverte, pendait, ses gonds à moitié arrachés. À l'intérieur, un désordre total régnait. Des feuilles et des branches, hachées par le choc, avaient pénétré par la coupole avant brisée comme si, déjà, la jungle prenait possession de la place.

Morane alla à l'armoire métallique renfermant une trousse de pharmacie, deux pistolets automatiques, deux carabines Winchester, des munitions, des machettes et autres ustensiles indispensables en cas d'atterrissage forcé en pleine forêt vierge. Il tira une clé de la poche de sa combinaison, ouvrit l'armoire, prit les deux automatiques, en glissa un dans sa ceinture et tendit l'autre à Bill.

— De cette façon, nous ne nous sentirons plus en état d'infériorité vis-à-vis de Broom et de Greb, dit-il.

Ballantine passa lui aussi l'arme dans sa ceinture et se mit à rire doucement.

— Vous m'en voyez ravi, commandant. Ces deux coquins méritent d'être traités comme ils nous ont traités...

Le colosse s'affairait autour du poste de radio. Il avait collé un des écouteurs à son oreille et tripotait les boutons de contact, tentant d'obtenir un hypothétique signe d'activité.

— C'est inutile, dit Morane. Après un pareil choc, tout doit être détraqué à l'intérieur, et il nous faudrait sans doute plusieurs jours de travail pour arriver...

D'un geste brusque de la main, Bill l'interrompit.

— J'entends quelque chose, dit-il. Oui, c'est cela. À des kilomètres d'ici, un marin bavard raconte l'histoire de sa vie. Nous pouvons recevoir...

Il manœuvra un connecteur et un long sifflement coupa le silence, pour s'atténuer lentement et s'éteindre dans un doux ronronnement de chat qu'on caresse. Bill poussa un cri de triomphe.

— Nous pouvons recevoir, répéta-t-il, et émettre !... Je crois que nous ne serons pas obligés de faire tout ce chemin à pied et de risquer d'être dévorés par les makan-orang. Je vais essayer de contacter Téléfomin ou Port Moresby. Le major Gibbs nous enverra un hélicoptère de secours et...

La voix tranchante de Lewis Broom interrompit le mécanicien.

— À votre place, je n'en ferais rien, monsieur Ballantine.

Morane et Bill se retournèrent, pour se trouver nez à nez avec l'Australien. Celui-ci avait la main posée sur la crosse de son revolver, prêt à le tirer de l'étui.

— Écoutez, Broom, dit Morane, la plaisanterie a suffisamment duré. C'est grâce à vous que nous sommes dans ce pétrin et j'espère que, maintenant, vous n'allez pas nous empêcher de nous en tirer sans mal. Si vous faites cela, je vais réellement vous croire fou.

L'Australien ricana et secoua violemment la tête.

— Non, je ne suis pas fou, commandant. J'ai l'expérience de cette horrible forêt, et je sais qu'il serait sage d'envoyer un S.O.S. à Téléfomin. Aussi, c'est ce que nous ferons, mais pas immédiatement...

— Pourquoi pas ? interrogea Morane. Vous préférez sans doute attendre que les Papous nous aient repérés...

— Vous allez me comprendre, fit Broom. Je vous ai dit tout à l'heure que Greb et moi poursuivions un but bien précis en vous obligeant à atterrir en cet endroit impossible. Nous vous avons déjà dit que, durant la guerre, notre appareil s'est abattu dans ces parages et que nous avons été recueillis par des Pygmées Négritos qui, par la suite, nous aidèrent à gagner un affluent de la rivière Fly. Mais ce que nous avons à dessein omis de vous révéler, c'est que ces Pygmées adorent un grand fétiche taillé dans un bloc de lave et dont les yeux sont formés par deux énormes émeraudes grosses à peu près comme des œufs de poule et d'une pureté incomparable. La première fois, les circonstances nous ont empêchés de nous les approprier mais maintenant, nous comptons y réussir...

À présent, Morane comprenait pourquoi les deux Australiens avaient couru le risque de cet atterrissage précaire à flanc de montagne. La cupidité seule les guidait. Ils appartenaient à cette sorte d'hommes qui, pour de l'or, se sentent prêts à risquer leurs vies et celles des autres, à commettre les pires forfaits, à aller jusqu'en enfer même s'il le faut. Car cette forêt était bien un enfer.

— Êtes-vous certains que vos émeraudes ne sont pas de vulgaires cailloux verts, de la malachite ou une jadéite quelconque, par exemple ?...

— Nous en sommes certains, fit Broom. Greb a travaillé longtemps comme joaillier, à Sydney. Ces pierres sont à l'émeraude ce que le Koh-i-Noor est au diamant.

— Personnellement, je veux bien vous croire, dit Bob. Pourtant, vous oubliez une chose...

— Quoi donc ?

— Que les émeraudes en question appartiennent aux Négritos, qu'elles sont sans doute taboues et qu'on ne vous laissera pas les prendre sans opposer une résistance acharnée. D'autre part, vous n'êtes pas assez nombreux et bien armés pour livrer victorieusement combat aux Pygmées.

— Nous avons songé à cela également, fit l'Australien avec un sourire inquiétant. Allons rejoindre nos amis. Je vous réserve une jolie surprise...

Sur l'invitation de Lewis Broom, Morane et Ballantine allèrent rejoindre Greb et le Portugais au centre de la clairière. Le soleil était haut à présent et ses rayons brûlaient comme des coulées de cuivre fondu, éclaboussant tout d'une lumière soufrée, douloureuse à l'œil. Parmi les hautes herbes, Bob remarqua un grand sac de voyage en toile brune. Il se souvint que, le matin, Broom avait transporté ce sac dans l'avion, affirmant qu'il contenait des objets personnels dont Greb et lui ne voulaient pas se séparer.

— Selon le commandant Morane, nous ne sommes pas assez bien armés pour combattre les Pygmées, dit Broom à l'adresse de John Greb.

Ce dernier ricana, se pencha sur le sac et l'ouvrit, pour en tirer deux mitraillettes Sten et une boîte métallique renfermant une douzaine de petites grenades.

Broom se pencha, saisit une grenade et la fit sauter dans sa paume à la façon d'une balle.

— Comme vous le voyez, nous avons tout prévu. Quand les Pygmées auront goûté à ces œufs enchantés, ils ne penseront plus à leurs émeraudes, sacrées ou non, et ils n'auront plus qu'une idée : prendre la fuite.

Bob sentit un profond mépris l'envahir à l'égard des deux Australiens. Jamais, jusqu'à ce jour, il ne s'était cru accessible à la haine mais, devant le cynisme des deux aventuriers, aucun autre sentiment ne lui semblait possible.

— Vous avez une étrange façon de manifester votre reconnaissance, ne put-il s'empêcher de remarquer. Les Négritos vous ont sauvé la vie et, aujourd'hui, vous pensez à les voler et à les assassiner s'ils défendent leur bien.

— Vous êtes trop sensible, commandant, fit John Greb. Le monde ne cessera pas de tourner parce que nous tuons quelques sauvages.

— Ces sauvages, comme vous dites, vous ont aidé jadis à regagner la civilisation. Sans eux, vous seriez peut-être morts dans la jungle. En outre, les émeraudes leur appartiennent et vous n'avez aucun droit sur elles.

Broom haussa les épaules d'un air excédé.

— Si nous n'y avons aucun droit, nous le prendrons. Ces émeraudes peuvent nous apporter la richesse, et nous ne quitterons pas cette jungle sans elles. Elles ont trop de valeur pour nous...

Morane fut sur le point de dire que les émeraudes devaient avoir plus de valeur encore pour les Pygmées, puisqu'ils les avaient déifiées mais, ayant conscience de l'inutilité de toute discussion avec les Australiens, il s'abstint. Broom et Greb voulaient les pierres précieuses, et rien, il le devinait, ne les ferait changer d'avis.

— Je ne vois pas très bien ce que nous venons faire dans tout ceci, se contenta-t-il de dire. Vous êtes deux à vouloir les émeraudes. Bill et moi, et sans doute aussi monsieur Rojas, sommes d'un avis différent. Vous êtes donc en minorité.

— Vous vous trompez, dit John Greb. Monsieur Rojas est passé dans notre camp. Il aimerait avoir aussi sa part pour la vente des émeraudes.

Morane se tourna vers le Portugais. Sur le visage basané du petit homme, une double expression d'ennui et de cupidité se lisait. Ses regards fuyaient ceux du Français.

— À mon avis, Messieurs Broom et Greb ont raison, dit-il. Nous avons l'occasion de faire fortune et nous aurions tort de ne pas la saisir. Je suis un pauvre commerçant et les affaires sont dures à Macao depuis que la Chine nous est en partie fermée...

Bob n'avait pas besoin d'en entendre davantage. Vincente Rojas était peut-être un faible et un lâche, mais l'appât du gain l'emportait chez lui sur tout autre sentiment. En outre, Bob connaissait le genre d'affaires que les commerçants du genre de Rojas traitaient à Macao : jeu, contrebande d'armes, trafic d'opium et autres combinaisons moins avouables encore. Il se tourna vers William Ballantine.

— Et toi Bill, tu veux sans doute aussi ta part du butin ?...

Un gros rire secoua les puissantes épaules du colosse.

— Moi, commandant, je ne pense qu'à une chose : regagner Téléfomin au plus vite. Les émeraudes, c'est très bien mais, pour se les approprier, il faudra s'expliquer avec les Négritos et peut-être avec les Alfourous si nous les rencontrons. Si nos amis ne veulent pas entendre ces raisons majeures, qu'ils aillent se

faire pendre... ou, plutôt, se faire couper la tête. En attendant, je suis de votre côté, commandant.

Morane n'avait, à vrai dire, jamais douté des sentiments du mécanicien.

— Vous connaissez notre opinion, à présent, dit-il à Broom. Que comptez-vous faire ?

Une expression de regret se peignit sur les traits de l'aventurier.

— J'aurais souhaité que vous nous aidiez à vaincre les Pygmées, expliqua-t-il. Nous n'aurions pas été trop de cinq pour mener à bien cette entreprise. De retour à la civilisation, nous aurions divisé en cinq parts l'argent provenant de la vente des pierres.

Morane ne put retenir un petit sourire sceptique. « Bien sûr, songea-t-il, nous aurions touché notre part, Bill et moi. À moins qu'une fois les émeraudes conquises, nous ne recevions chacun une balle dans le dos. Une troisième balle aurait raison du trop candide Vincente Rojas et Broom et Greb demeurerait seuls à se partager le butin. » Il secoua la tête.

— Rien à faire, dit-il. Cet argent ne nous intéresse pas. Si vous voulez prendre les émeraudes, allez-y à vous trois. Nous refusons de nous associer à une mauvaise action et j'espère que les Pygmées vous tueront et vous mettront à la broche. En attendant, Bill et moi allons tenter de contacter Téléfomin.

— C'est bien, Morane, vous l'aurez voulu, grinça l'Australien, une lueur mauvaise dans les yeux. Nous nous débrouillerons seuls, Greb, Rojas et moi. Avec les mitrailleuses et les grenades, les Négritos n'ont aucune chance.

Bob éclata de rire.

— C'est vous qui n'avez aucune chance, fit-il. Quand les Pygmées se rendront compte que vous venez avec de mauvaises intentions, ils ne vous laisseront même pas le temps de vous servir de vos armes. Leurs flèches vous frapperont sans que vous puissiez voir d'où elles viennent, et ce sera bien fait pour vous.

L'Australien crispa les poings et dit, d'une voix menaçante.

— Vous regretterez vos paroles. Je pourrai vous tuer tout de suite, vous et Ballantine, mais les coups de feu donneraient l'éveil aux Pygmées. Nous nous retrouverons et...

Un long cri, pareil à un rire, venu des profondeurs de la jungle, coupa la parole à l'Australien. « L'oiseau moqueur », songea Morane. En même temps, il observait le mur proche de la forêt vierge, avec ses palmes, ses lianes, ses arbres puissants, ses plantes vénéneuses ou carnivores, ses insectes et ses serpents. La mort, sous mille formes, se dissimulait au sein de cet univers végétal encore inviolé, mais le plus grand danger venait des hommes, de ces Papous qui savent se couler comme des ombres entre les arbres pour se confondre avec eux et frapper. À ce moment, Robert Morane sut que, peut-être, la jungle elle-même se chargerait d'empêcher Broom et Greb de conquérir ces fabuleuses émeraudes pour la possession desquelles ils n'hésiteraient pas à aller jusqu'au crime.

Broom se tourna vers Greb et Rojas.

— Il est temps de nous mettre en route, dit-il, car il nous faut atteindre le village des Pygmées avant la nuit.

Le sac se révéla contenir, en plus des deux mitraillettes et des grenades, deux sabres de brousse et des conserves. Le tout fut réparti entre les trois hommes. Une dernière fois, Broom s'adressa à Morane et à Ballantine :

— Alors, vous êtes bien décidés à rester ?

— Nous sommes décidés à rester, dit Bob, comme vous l'êtes de partir. Et, surtout, soyez de retour lorsque les secours arriveront, sinon vous devrez à nouveau tenter de gagner la rivière Fly à pied. Et, cette fois, les Pygmées ne vous aideront plus...

Broom tourna le dos en maugréant de sombres menaces et les trois hommes gagnèrent le bas de la clairière. Les feuillages s'écartèrent devant eux et, aussitôt, la jungle les absorba. Pendant quelques minutes, on entendit le bruit des sabres d'abattis fauchant branches et lianes, puis ce fut le silence.

Déjà, Bill Ballantine avait regagné l'épave du Mitchell et tentait de contacter Téléfomin.

*

* *

Du fond de la vallée, un long cri monta, atténué par l'éloignement. On eût dit la plainte d'un être humain frappé à mort. Morane et Ballantine sursautèrent. Le cri s'était interrompu et le silence lui succédait, total et angoissant.

— Qu'est-ce que c'était, commandant ? demanda Bill d'une voix mal assurée. Un animal ?...

Bob se sentait impressionné lui aussi.

— Du diable si je connais un animal capable de pousser un tel cri, fit-il. Non, c'était un homme...

Une détonation sourde, suivie d'une sorte de ricanement ténu, leur parvint. Là-bas, loin derrière le rideau des arbres, une grenade et une mitrailleuse avaient parlé.

— Ce sont eux, dit Bill. Les Pygmées les attaquent...

— Ou les Alfourous.

Tous deux prêtèrent l'oreille mais, à nouveau, le silence écrasait la montagne.

Il y avait environ deux heures que les deux Australiens et le Portugais avaient quitté la clairière. Morane et Ballantine étaient parvenus à entrer en rapport avec Téléfomin. Ils avaient signalé la position approximative, relevée au compas de l'épave du Mitchell et à présent ils attendaient que Téléfomin les rappelât pour leur communiquer les instructions du major Gibbs. Après ce contact avec la civilisation, cette plainte, suivie par des bruits de combat, leur rappelait cette nature inconnue, pleine de périls, qui les entourait, prête à les dévorer, comme elle était sans doute occupée à dévorer Broom, Greb et Rojas.

— On n'entend plus rien, dit Ballantine.

— Non. Nous ne savons même pas lequel des deux partis l'a emporté.

Pendant une demi-heure environ, les deux hommes demeurèrent aux aguets, mais plus aucun bruit insolite ne leur parvenait.

— À mon avis, commandant, dit finalement le mécanicien, les grenades et la mitrailleuse auront suffi à décourager les assaillants.

— Je n'en suis pas aussi certain, Bill. Écoute...

Là-bas, un tam-tam solitaire s'était mis à battre sur un rythme allègre et, venant de plus loin, d'autres tam-tam, plus nombreux ceux-là, lui répondirent.

— Je ne connais rien à cette sacrée musique, fit Bob, mais je veux bien avoir la tête tranchée s'il ne s'agit pas là d'un chant de triomphe.

— Ne parlez pas de tête tranchée, commandant. Celles de Broom, de Greb et de Rojas ne tiennent peut-être plus fort sur leurs épaules en ce moment.

Morane prêtait l'oreille.

— Peut-être as-tu raison, Bill. Peut-être que non... Ces tam-tams peuvent vouloir dire : « Nous avons tué nos ennemis », mais aussi « Nous avons fait des prisonniers. Apprêtez-vous aux réjouissances !... »

— Brr, frissonna Ballantine. L'idée de ces réjouissances, comme vous dites, me donne froid dans le dos. Ces Papous ne doivent pas précisément se conduire comme des enfants de chœur avec leurs prisonniers...

Souvent, en effet, les Papous se conduisent comme des barbares envers leurs captifs. Ils les sacrifient, conservent leurs crânes et dévorent leur chair. Non par gourmandise ou parce qu'ils préfèrent la viande de « long cochon » à toute autre, mais parce qu'ils croient que le mana, la force vitale habitant tout ce qui prospère, habite la dépouille d'un mort. En dévorant cette dépouille, ils pensent assimiler en même temps un peu de cet esprit souverain et, ainsi, enrichir leur propre mana. Pour le même motif, ils gardent les crânes de leurs victimes et aussi, de leurs parents morts. C'est dans le crâne que réside la puissance magique de l'être et, une fois la tête du mort coupée, cette puissance sera asservie, rendue inoffensive. Néanmoins, l'esprit du mort, ou démon, continue à habiter le crâne et, pour cette raison, personne, sauf le *paï-paï* ou sorcier, ne peut y toucher.

Bob connaissait le sort qui attendait les deux Australiens et le Portugais si ceux-ci étaient tombés aux mains des Alfourous. Les Papous n'ont pas peur de la souffrance, et ils ne craignent pas de l'infliger aux autres.

Obscurément, le Français devinait que son devoir était de partir au secours de ces hommes qui, malgré leurs mauvais instincts, étaient voués à la plus horrible des morts. Mais à la pensée d'affronter lui aussi les Alfourous, les nerfs de son estomac se serraient à la façon d'un poing et il se sentait les jambes molles et comme paralysées. Depuis longtemps, il connaissait cette sensation. Combien de fois ne l'avait-il pas éprouvée, dans le ciel d'Europe, quand une escadrille ennemie débouchait de derrière un nuage ou que la D. C. A. entourait son appareil de ses sinistres flocons gris ? Après tout, Broom, Greb et Rojas s'étaient comportés en ennemis et, malgré ses avertissements, ils étaient ailés au-devant de leur propre mort. Le fait qu'ils étaient des hommes ne suffisait pas pour que Morane se décidât à risquer sa vie afin de sauver la leur, car jusqu'ici, les deux Australiens et le Portugais ne s'étaient pas exactement conduits en hommes. « La Compagnie me les a confiés, pensa soudain Bob, et je suis responsable de leurs existences... ». Il sut alors qu'il cherchait une excuse valable pour combattre sa peur et se lancer au secours de ses passagers.

— Passe-moi une des Winchesters et une boîte de cartouches, dit-il à l'adresse du mécanicien.

Bill lui tendit l'arme et les cartouches demandées.

— Vous avez peur que les Papous viennent nous attaquer commandant ?

— Cela ne serait pas impossible, mon vieux. Pourtant, je doute qu'ils osent approcher l'avion de trop près...

Il se mit à glisser une à une les cartouches dans le magasin de la carabine.

— Je dois aller au secours de nos amis, dit-il enfin.

Ballantine explosa :

— Nos amis ! À leur secours ! Vous êtes cinglé commandant ? Vous savez bien qu'ils ne sont pas nos amis et vous n'allez pas risquer votre vie pour eux.

Le Français actionna le levier d'armement de la Winchester et fit passer une balle dans le canon de l'arme.

— Te souviens-tu, Bill, de cet homme qui, un jour, à Bulolo, a voulu te tuer à coups de couteau pour te voler ? Au cours de la lutte, tu l'as envoyé dans le ravin d'un direct à la mâchoire.

Ensuite, comme il restait accroché à une racine, tu es descendu le long de la paroi, au risque de te rompre les os, et tu l'as ramené sain et sauf.

Bill grimaça.

— Je me souviens, commandant. On a quelquefois de ces faiblesses !

— C'est juste. On a quelquefois de ces faiblesses. C'est pour cela que je vais essayer de tirer d'affaire nos trois coquins. Si je ne le faisais pas, cela m'empêcherait de dormir pendant le reste de mon existence.

— Vous allez finir par affirmer que vous faites cela par égoïsme. Allons, moi aussi, j'ai envie de dormir sept heures par nuit, et je vous accompagne.

— Rien à faire, Bill. Tu vas rester ici pour attendre l'appel de Téléfomin. C'est indispensable, et tu le sais bien. D'ailleurs, là où nous réussirions à deux je pourrai réussir seul. C'est une question de chance et non d'effectif.

— Et si vous ne revenez pas, commandant ?

— Eh bien, j'aurai tout au moins la joie de me rendre utile en engraisant quelques Papous de plus.

Le Français s'était équipé rapidement. Sa carabine à la main, il se dirigea vers la forêt proche. À mi-chemin, il se retourna vers Ballantine et cria :

— Et je te défends de venir à ma recherche.

La voix du mécanicien lui parvint, assourdie par l'émotion semblait-il.

— Non, commandant, je vous promets de ne pas venir... sauf si j'ai encore une de ces faiblesses...

Morane atteignait la lisière de la jungle, il y pénétra à l'endroit même où Broom, Greb et Rojas y avaient pénétré deux heures plus tôt, là où des lianes et des branches hachées à coups de sabres marquaient l'entrée d'un monde hostile, appartenant à un autre âge.

Chapitre III

Lewis Broom, John Greb et Vincente Rojas, après avoir quitté la clairière, avaient avancé rapidement tout d'abord. Le sous-bois était relativement clairsemé et il était assez aisé de s'y frayer un chemin.

Broom marchait en tête et sabrait avec entrain, employant la vieille méthode des coureurs de brousse, qui consiste à donner un coup de machette horizontalement à une vingtaine de centimètres du sol, deux autres de haut en bas et à gauche et à droite pour trancher lianes et branches et un quatrième au-dessus de la tête. Si ces coupes sont faites adroitement, la masse de végétations entamées s'abat et l'on peut ainsi parvenir à creuser une sorte de tunnel assez large pour livrer passage à un homme.

Au bout d'une demi-heure cependant, la nature du terrain changea. La pente se fit plus prononcée et le sol composé d'humus friable et humide, devint glissant. En même temps, les broussailles s'épaississaient. Parfois, les trois hommes, se retenant l'un à l'autre, devaient faire des efforts surhumains pour ne pas être précipités le long de cette déclivité, sorte de toboggan fantastique semé de mille pièges par la végétation touffue lianes tendues à hauteur de gorge, branches cinglantes, feuilles grasses aux bords découpés en dents de scie, herbes coupantes comme des rasoirs, buissons épineux. Chaque bambou tranché par les machettes se changeait en épieu dont la blessure pouvait être mortelle. À plusieurs reprises, les trois aventuriers faillirent ainsi être éventrés, et ils ne parvenaient à progresser qu'au prix d'efforts constants, d'une lutte de chaque instant contre la jungle. À cela, il fallait ajouter la chaleur. Cette chaleur de serre, débilitante, propre à la forêt vierge.

Au bout de deux heures de cette descente périlleuse, ils atteignirent finalement le fond de la vallée. Le sous-bois se fit

moins dense et le sol s'aplanit, rendant l'avance beaucoup plus aisée.

Lewis Broom, qui marchait toujours en tête, s'arrêta et regarda ses compagnons. À vrai dire, ils n'avaient guère bonne apparence avec leurs vêtements arrachés et souillés de sang et de boue, leurs visages déchirés par les épines et couverts de débris d'insectes écrasés. Déjà, la jungle leur avait fait payer un lourd tribut. Au bout de deux heures de marche, après avoir couvert seulement deux ou trois kilomètres, ils ressemblaient déjà à des damnés échappés de l'enfer.

Un mince filet d'eau claire coulait entre les arbres. Broom, levant la main, fit signe à ses compagnons de s'arrêter.

— Prenons un peu de repos, dit-il. Le temps de laver nos plaies. Ensuite, nous tenterons de gagner la rivière aux roches rouges en une seule étape.

Déjà, Vincente Rojas s'était laissé tomber à plat ventre et plongeait son visage dans l'eau fraîche du ruisseau. L'endroit était paisible et silencieux. Aucun cri d'oiseau n'en troublait la quiétude.

John Greb appuya sa mitrailleuse contre un arbre, déboucla la ceinture supportant le lourd colt dans sa gaine et la suspendit à une basse branche.

— J'ai l'impression que, si nous parvenons à conquérir les émeraudes, dit-il, nous les aurons bien méritées...

À peine avait-il prononcé ces paroles qu'un sifflement retentit et qu'il poussa un grand cri. Un cri d'animal égorgé qui déchira le silence et s'acheva dans une sorte de gargouillement sinistre. Greb tomba à la renverse, une sagaie à hampe de bambou fichée dans sa gorge. Ses yeux grands ouverts fixaient un point du feuillage, mais il ne voyait plus, car déjà la vie l'avait quitté.

— Les Négritos ! hurla Rojas en se dressant.

Dans son poing crispé, il tenait une grenade. Il la dégoupilla fébrilement et la jeta devant lui à travers le feuillage. Une violente détonation retentit et des branches hachées volèrent dans tous les sens. Au jugé, Broom lâcha une longue rafale de mitrailleuse. Deux corps bruns et nus jaillirent des buissons et roulèrent sur le sol. L'Australien allait tirer à nouveau, quand

une lourde masse s'abattit sur ses épaules, tandis que deux mains puissantes enserraient son cou. Il tomba en avant et voulut se débattre pour échapper à l'étreinte de son antagoniste. D'autres mains brutales l'immobilisèrent, et il dut s'avouer vaincu.

Rojas, de son côté, avait tenté de se défendre, mais un coup de massue, porté par derrière, l'avait étourdi. Une grappe humaine avait fondu sur lui et l'avait réduit à l'impuissance.

À présent, Lewis Broom et le Portugais étaient étendus côte à côte, étroitement ligotés, au pied d'un arbre. Autour d'eux, une vingtaine de Papous se pressaient, armés en guerre et leurs visages peints aux teintes fondamentales de la race, le rouge, le jaune, le blanc et le noir. Des traits de couleur barraient leurs joues, cernaient leurs yeux, accusaient l'arête de leur nez busqué, aux narines transpercées par des pointes d'os ou des dents d'animaux. La masse de leurs cheveux crépus, ramenée au-dessus de la tête et garnie de plumes de colibris, leur faisait comme une couronne barbare. Dans l'ensemble, c'étaient de beaux hommes, hauts de taille, aux muscles puissants se jouant librement sous leur peau couleur chocolat. Leurs visages tatoués et bariolés reflétaient une noblesse sauvage, une grandeur féroce et brutale. Quant à leurs armes, sagaies à pointes d'os, épieux durcis au feu et ornés de plumes multicolores, casse-tête de pierre polie, arcs et flèches ou sabres de bois dur à large tranchant, elles étaient fabriquées avec art et richement ornées.

— Ce ne sont pas des Négritos, mais des Papous Alfours, dit Lewis d'une voix que l'angoisse rendait tremblante.

— Quel sort nous réservent-ils ? demanda Rojas.

— Ils vont sans doute nous mener à leur village et nous réduire à l'esclavage. À moins qu'ils ne nous réservent pour servir de plat de résistance au cours de quelque festin rituel.

Une expression de terreur abjecte se peignit sur les traits du Portugais. Il se mit à geindre et à se lamenter, tandis que de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

— Allez-vous vous taire ? dit Broom avec colère. Ce ne sont pas vos jérémiades qui changeront quelque chose à la situation, au contraire... Les Alfours sont peut-être des brutes inhumaines, mais ils sont braves et méprisent les lâches de

votre espèce. Plus vous vous plaindrez, plus ils vous maltraiteront...

Mais Rojas semblait ne pas entendre. Il claquait des dents et roulait des yeux fous. Appartenant à cette classe d'individus qui n'éprouvent aucun scrupule à causer indirectement la mort de milliers de leurs semblables en vendant des armes et de l'opium, il se sentait dépassé par l'idée de sa propre fin et sa lâcheté faisait de lui une loque lamentable, un pantin ridicule. Lewis Broom ne put supporter plus longtemps le spectacle de ce désespoir abject. S'il avait eu les mains libres, il n'aurait pas hésité à frapper Rojas pour le faire taire. Finalement, excédé, il pivota sur lui-même et, de ses jambes entravées, décocha une violente ruade dans la direction de Rojas. Atteint au flanc, le petit homme poussa un cri de douleur. La leçon porta cependant ses fruits, car, soucieux sans doute d'être frappé à nouveau, Rojas cessa de gémir.

Un grand Papou s'approcha des deux hommes blancs et se mit à les considérer en silence. Autour du cou, il portait un collier composé d'oreilles et de doigts humains desséchés. Dans la cloison de son nez était encastré un long os de casoar formant « vergue de beaupré ». De riches plumes de paradisiers piquées dans sa toison crépue lui composaient une auréole multicolore et indiquaient son rang de chef de clan.

En désignant les deux prisonniers, il se mit soudain à gesticuler et à hurler des mots inintelligibles. Plusieurs indigènes s'approchèrent, forcèrent Broom et Rojas à se redresser et, à l'aide de leurs couteaux de pierre polie, scièrent les liens entravant leurs chevilles.

— Que nous veulent-ils ? interrogea le Portugais, dont la terreur semblait s'être un peu calmée.

— Probablement vont-ils nous conduire à leur village. Ils nous ont délié les jambes uniquement pour nous permettre de marcher.

Le grand Papou à la « vergue de beaupré » s'était dirigé vers le cadavre de John Greb et, à coups de *pohamé*, grand sabre de bois dur à large tranchant, il entreprit de lui sectionner le col. Il agissait avec la précision d'un équarrisseur et, bientôt, la tête fut détachée du tronc. Le Papou la saisit alors par les cheveux et la

brandit devant lui en poussant un cri de triomphe. L'esprit de John Greb était désormais prisonnier du trophée et son mana réduit à jamais à l'impuissance.

Cette opération terminée, les Alfouours lièrent ensemble les mains et les pieds du cadavre décapité et glissèrent entre eux un long et épais bambou. Ils firent de même pour les corps des deux guerriers tués par les balles de Lewis Broom car, pour que l'âme d'un guerrier repose en paix, il faut que ses restes soient inhumés près de son village natal. La dépouille de John Greb, elle, était destinée à un usage tout différent et autour duquel planait si peu d'équivoque que Broom et Rojas se sentaient frémir d'angoisse en l'évoquant.

Trois couples de guerriers soulevèrent les bambous ployant sous le poids des cadavres et en posèrent les extrémités sur leurs épaules. L'Australien et le Portugais furent poussés brutalement en avant et la petite troupe se mit en route.

Après une courte marche à travers la forêt maintenant largement clairsemée, les rives d'une rivière aux eaux limoneuses furent atteintes. De grands rochers noirs, en forme de table et entre lesquels poussaient de hauts bambous, la bordaient. Sur une courte plage de sable gris, deux longues pirogues aux étraves sculptées attendaient. Lewis Broom et Vincente Rojas furent jetés pêle-mêle au fond de l'une d'elles, tandis que les cadavres étaient chargés dans la seconde.

Divisés en deux groupes, les Papous montèrent dans les embarcations et les poussèrent au milieu du courant. Assis à l'arrière de la première pirogue, le guerrier à la « vergue de beaupré » avait saisi un tam-tam, composé d'un large nœud de bambou évidé sur lequel une peau de porc séchée était tendue, et il s'était mis à le battre de ses paumes, sur un rythme allègre. Dans le lointain, vers l'aval de la rivière, d'autres tam-tams lui répondirent suivant la même cadence.

Déjà, les pirogues, sous l'impulsion des larges pagaies en forme de pelles, filaient rapidement, le long des rives. Les prisonniers allongés au fond de l'embarcation de tête, ne pouvaient voir que le ciel zébré parfois par une branche en surplomb ou par le vol rapide et bigarré de quelque oiseau d'une espèce inconnue.

Pendant une heure environ, la navigation continua ainsi, sans histoire. Ensuite, les berges du fleuve s'encaissèrent de plus en plus et formèrent bientôt une sorte de défilé où les eaux se précipitaient en mugissant, pour s'enfoncer finalement, par une ouverture en forme d'arcade romane, dans une haute falaise dominée par la masse grise et rébarbative du Mont Khiliandong.

L'une derrière l'autre, les pirogues pénétrèrent dans un étroit tunnel creusé dans le roc par la rivière elle-même. À l'avant de chacune d'elles, une torche résineuse avait été allumée et éclairait de sa flamme dansante la voûte basse de la caverne.

À présent, la navigation devenait plus périlleuse, car la galerie décrivait des coudes brusques, des zigzags aux angles aigus, et il fallait toute l'habileté des piroguiers pour éviter les avancées rocheuses. Mais ils réussissaient à maintenir les embarcations au milieu du courant, loin des aspérités de porphyre dont le seul contact aurait suffi à les éventrer.

Dans le mystérieux souterrain, nul bruit ne se faisait entendre, à part les clapotis de l'eau noire où, seules, se reflétaient les flammes rougeâtres et tremblantes des torches. Parfois, une grande ombre ailée, chauve-souris ou rapace nocturne, passait au-dessus des hommes et, effarouchée, s'en retournait aux ténèbres dont elle était sortie. À un moment donné, les pirogues arrivèrent à l'embranchement de deux galeries, mais les Papous devaient bien connaître le chemin à travers la falaise car, sans hésiter, ils empruntèrent la galerie de gauche.

Ce cheminement silencieux à travers les entrailles de la montagne fut d'assez courte durée. Au loin, une clarté grisâtre pointa bientôt, puis s'intensifia, faisant pâlir l'éclat des torches. Peu après, les deux pirogues débouchèrent à l'air libre.

Au sortir de la montagne, le fleuve s'élargissait pour former une sorte de vaste lagune reflétant, comme sur une estampe japonaise, le cône tronqué du Mont Khiliandong. À quelque distance de la berge, au pied même du volcan, le village papou, vaste agglomération de cases pointues érigées sur de larges plates-formes bâties sur pilotis, s'élevait dans l'ombre de la montagne sacrée, refuge des esprits.

Rapidement, les deux pirogues piquèrent en direction d'un wharf primitif s'avançant dans les eaux de la rivière et le long duquel une importante flottille était amarrée. Une foule d'indigènes se pressaient sur les rives, femmes, enfants, vieillards, gesticulant et poussant des vociférations gutturales.

Comme les pirogues accostaient, les hurlements redoublèrent. Quatre Papous gigantesques s'avançaient le long de la berge, portant un grossier palanquin de bambou où un gros homme était assis. Nu, à part un pagne en fibres végétales, le corps et les traits du visage boursouflés par la lèpre, il était horrible à voir. Ses petits yeux féroces et rusés brillaient sous des arcades sourcilières sans poils et gonflées par la maladie. Son nez ne présentait plus qu'une masse informe et ses lèvres rongées s'ouvraient sur le trou noir et édenté d'une bouche immonde, tandis que les oreilles, larges et aux rebords déchiquetés, faisaient songer à deux feuilles de choux en partie dévorées par les vers. Comme tous les indigènes, le nouveau venu était pieds nus mais, même s'il avait voulu les chausser, il n'eut pu y parvenir, car l'éléphantiasis les changeait en deux énormes coussins de chair répugnante et inutile.

Conduits devant le repoussant personnage, Lewis Broom et Vincente Rojas comprirent, en voyant les deux crânes richement décorés ornant les montants du palanquin, qu'ils se trouvaient en présence du *paï-paï*, sorcier de la tribu, et ils comprirent aussi qu'ils n'avaient aucune pitié à attendre de lui. La religion des Papous, basée sur le culte des esprits, fait peu de cas de la vie humaine car, pour ces primitifs, toute chose, tout être, est doté d'une âme et tuer équivaut à accomplir un acte magique.

Après avoir considéré pendant quelques instants les deux blancs, le sorcier lépreux jeta un ordre et les prisonniers furent poussés à travers la foule, en direction du village dont l'entrée était marquée par des pieux fichés en terre et supportant de vieux crânes humains blanchis par le soleil. Au bout de l'artère principale, non loin de l'entrée béante d'une caverne naturelle creusée dans le flanc du volcan, une grande cage de bambou était adossée à un énorme bloc de lave. On y enferma les deux blancs qui demeurèrent seuls, tels des chiens captifs.

— Je crois que nous sommes dans de mauvais draps, dit Broom quand les Papous se furent éloignés.

Le Portugais paraissait hébété. L'approche de la mort l'épouvantait, et il n'avait même plus la force de crier ni de pleurer. Partout dans le village, le son des tam-tams, répercuté par la montagne, résonnait, pareil à une rumeur d'orage et Lewis Broom lui-même, malgré son courage inconscient, se sentait petit à petit envahi par la peur. Pourtant, un espoir, bien mince il est vrai, lui demeurerait...

*

* *

Le chemin creusé à coups de machettes à travers la jungle par Lewis Broom et ses compagnons avait considérablement facilité la tâche de Robert Morane quand celui-ci s'était lancé sur la piste des trois aventuriers. Non seulement il lui suffisait d'emprunter ce chemin jalonné par la végétation abattue pour être certain de suivre la bonne voie, mais aussi, n'ayant plus lui-même à se frayer un passage, il pouvait progresser rapidement le long du flanc escarpé de la montagne.

Quand il eut atteint le fond de la vallée et se fut arrêté près du ruisseau, il n'eut aucune peine à reconstituer le drame. Les armes des blancs abandonnées, les plantes foulées, les traces de sang étaient autant d'indices certains. Morane devinait qu'un des trois hommes au moins était mort. Mais lequel ? Broom, Greb ou Rojas ? Pour l'instant il était obligé de demeurer dans le doute.

De grandes empreintes de pieds nus imprimées dans la terre meuble apprirent au Français que les agresseurs n'étaient pas des Négritos. Ces derniers, dont la taille n'excède pas un mètre cinquante, n'auraient pu laisser de telles empreintes. Il ne pouvait donc s'agir que de Papous Alfours, et cette constatation était loin de rassurer Bob. Ayant sans doute assisté à la chute du Mitchell, les Alfours avaient envoyé un parti de guerriers dans cette direction. En chemin, ils avaient rencontré Broom, Greb et Rojas et, après une courte lutte, s'étaient emparés d'eux. Croyant avoir capturé tout l'équipage du grand

oiseau argenté, ils avaient regagné leur village, et c'est à cela sans doute que Morane et Ballantine devaient de ne pas avoir été attaqués à leur tour.

Au pied d'un arbre, Bob découvrit une musette remplie de grenades. Il haussa les épaules. « Ces fous ont cru n'avoir rien à craindre parce qu'ils étaient pourvus d'armes modernes. Pourtant, c'est à peine s'ils ont eu le temps de s'en servir ». Pendant un moment, la crainte l'étreignit. En se lançant sur la trace de ses passagers, il s'exposait également aux attaques des Papous, alors qu'il aurait été si simple de rejoindre Bill et d'attendre paisiblement l'arrivée de l'hélicoptère de secours. Pourtant, il s'était assigné une tâche et il lui fallait l'accomplir, même si cela devait lui coûter la vie. Pendant la guerre, il devait ainsi aller jusqu'au bout de sa mission, sans discuter, même si sa peur le poussait à retourner en arrière. Il lui suffisait de se croire encore à la guerre. Après tout, ce n'était pas plus terrible de périr sous les coups des Alfourous que de mourir dans un avion en flammes...

Il lui fallait à présent retrouver la trace des hommes blancs et de leurs ravisseurs. La piste sanglante laissée par la dépouille mutilée de John Greb et le bruit des tam-tams venant du village en liesse le conduisirent à la rivière. Là, il s'arrêta, indécis. Devait-il regagner l'épave du Mitchell et revenir en compagnie de Bill ? Il décida de continuer seul, estimant qu'il était inutile de risquer une vie humaine de plus.

Comme la rivière semblait être la voie la plus courte conduisant au village papou, le Français décida de construire en hâte un radeau et de s'abandonner au fil du courant. À coups de sabre d'abattis, il entreprit de couper de gros bambous en tronçons longs de deux mètres environ. Travail pénible, car le bois des bambous croissant entre les rochers noirs bordant la rivière se révéla dur comme le fer. Finalement, après plus d'une heure de travail, il avait abattu et élagué une vingtaine de tiges approximativement de la grosseur d'une cuisse humaine et qui, liées ensemble en deux couches superposées, formeraient un radeau fort acceptable.

Baigné de sueur, Morane achevait de couper les lianes destinées à l'assemblage des bambous, quand un bruit quasi

imperceptible venant de la forêt proche retint son attention. Une sorte de glissement accompagné de craquements tenus, comme si quelqu'un avançait à pas comptés afin de surprendre un adversaire.

Tous les sens tendus, sa Winchester braquée, le Français se tapit derrière un roc, prêt à faire feu. Le glissement se faisait plus proche. Un homme, ou plusieurs, étaient là, marchant vers la rivière et, dans cette jungle, qui disait homme disait ennemi...

Tout à coup, l'ennemi en question apparut entre les bambous. Il arborait une épaisse tignasse couleur de feu et ses épaules de lutteur auraient pu faire la pige à celles d'Hercule lui-même. En poussant un cri de joie, Morane se découvrit.

— Bill, que fais-tu ici ? Je t'avais pourtant bien recommandé de demeurer près de l'avion et d'attendre les ordres de Téléfomin...

L'Écossais s'assit sur un bloc de rocher, la carabine appuyée entre les jambes.

— Bien voilà, commandant, dit-il, vous étiez parti depuis dix minutes à peine quand Carpenter a appelé. Il avait reçu des instructions du major Gibbs. On va faire venir un gros Sikorsky militaire de Port Darwin et, comme cela prendra plusieurs jours, j'ai pensé, pour tuer le temps, à venir vous donner un coup de main.

Bob savait combien il était inutile de discuter avec Ballantine. Celui-ci avait décidé de jouer au chien de garde, et rien ne l'en ferait démordre.

— Pourquoi Gibbs doit-il faire venir un hélicoptère d'Australie, demanda-t-il, quand il en a plusieurs à sa disposition à Port Moresby ?

— Ces hélicoptères-là ne possèdent pas un rayon d'action suffisant pour venir jusqu'ici et s'en retourner, surtout chargés comme ils le seraient...

En un geste familier, Morane passa les doigts dans ses cheveux sombres et drus.

— Ils ne seraient peut-être pas tellement chargés, Bill. En atterrissant, nous étions cinq. À présent, nous ne sommes sans doute plus que quatre et combien d'entre ces quatre vivront encore demain ?

La grimace de Ballantine fut significative.

— Les Papous doivent vraiment être déchaînés, dit-il. J'ai vu tout ce sang, là-bas, près du ruisseau, et ces tam-tams qui ne cessent de battre ne me disent rien qui vaille.

— Et pourtant, remarqua Morane, nous devons tenter l'impossible pour délivrer Broom, Greb et Rojas s'ils sont encore tous trois en vie, ce dont je doute.

— N'est-ce pas un peu surestimer nos forces, commandant que d'aller investir tout un village à deux seulement ?

— Nous n'avons guère le choix, mon vieux Bill, et tu le sais. Quand les secours arriveront, il sera sans doute trop tard. Ces tam-tams m'ont tout l'air d'annoncer une grande fête pour cette nuit, et j'ai dans l'idée que nos trois coquins vont en faire les frais. Malgré leur cupidité, ce sont des hommes et nous ne pouvons les abandonner ainsi à cette mort horrible.

Ballantine eut un geste d'impuissance.

— Allons donc jouer les héros, dit-il avec philosophie. Heureusement, j'ai songé à récupérer ces joujoux...

Il montrait la mitrailleuse de Greb et le sac de grenades, trouvés sur les lieux du combat.

— Je n'aime pas beaucoup ce genre d'engins, fit Morane. Ce n'est pas parce que les Papous ont une manière de vivre différente de la nôtre qu'il faut à tout prix vouloir les exterminer.

— J'emporte néanmoins la mitrailleuse et les grenades répondit Bill d'un ton têtue. En cas de nécessité, je n'hésiterai pas à m'en servir. Ma tête n'est pas particulièrement décorative, mais elle tient solidement sur mes épaules et je m'arrangerai pour qu'elle y demeure le plus longtemps possible.

Bob ne pouvait rien trouver à redire à cette réaction toute naturelle. Si le besoin s'en faisait sentir, il serait le premier à faire usage de ses armes. Aidé par le mécanicien, il termina d'assembler les troncs de bambou. Ensemble, ils poussèrent le radeau dans la rivière et, cinq minutes plus tard, les deux hommes, couchés à plat ventre sur leur embarcation de fortune et se servant des crosses de leurs carabines en guise de pagaies, filaient au gré du courant en direction du Mont Khiliandong et

du village papou où les tam-tams continuaient à marteler leurs rythmes barbares.

*

* *

Le soleil se couchait, teintant d'améthyste le sommet des montagnes et faisant flamber le ciel comme une feuille de magnésium. Sur les rives du fleuve, la jungle s'éveillait, se peuplant de mille présences mystérieuses se matérialisant par des cris, des rauquements, des glissements furtifs... Ballantine, qui se trouvait à l'avant du radeau, tendit soudain le bras devant lui.

— Regardez là-bas, commandant, la rivière se perd dans la falaise...

À son tour, Morane aperçut l'entrée de la grotte qui, dans les dernières lueurs du jour, formait une tache noire sur la muraille grisâtre. Derrière cette muraille, les tam-tams redoublaient.

— Si les Papous ont regagné leur village par la rivière, comme nous le pensons, dit Bob, ils doivent s'être enfoncés dans cette caverne. Là où ils sont passés, nous passerons également.

— Et comment ferons-nous pour y voir ? demanda Ballantine. J'ai bien emporté une lampe de poche, mais elle nous donnera certainement trop peu de lumière. Et puis, elle risque de s'épuiser rapidement et de nous laisser dans les ténèbres...

Bob réfléchit rapidement. La prudence la plus élémentaire leur conseillait d'attendre le lendemain pour continuer à avancer en tentant de contourner la falaise, mais le temps pressait et il fallait absolument arriver au village papou avant que les tam-tams ne se taisent. Quand ils s'arrêteraient de battre, cela signifierait que le sacrifice allait avoir lieu.

— Abordons tant que nous le pouvons, dit Morane. Nous couperons des branches de bois résineux pour en faire des torches. Ensuite, au petit bonheur ! Nous prendrons le chemin de la caverne...

Sans perdre de temps en vaines discussions, les deux hommes dirigèrent le radeau vers la rive et abordèrent dans une petite crique bordée par la forêt. Là, ils coupèrent des branches résineuses qui, enflammées, donnaient une belle lumière orangée, et ils les réunirent en fagots.

— Nous devrions emporter également de quoi manger, fit Bob. L'eau ne nous manquera pas, mais je commence à avoir l'estomac creux et, si nous devons passer notre vie dans ce souterrain, les quelques boîtes de conserves que nous avons emportées ne suffiront guère...

Ballantine montra un visage contrit.

— Croyez-vous que nous puissions nous égarer dans cette caverne ? demanda-t-il.

— Tout est possible, mon vieux Bill, et mieux vaut, en tous cas, prévoir le pire...

Un bouquet de palmiers pandanus dressés sur leurs racines aériennes croissait non loin de la rivière. Bob et l'Écossais firent une abondante récolte de leurs fruits, de ces galipes à la chair huileuse et qui, faute d'être un mets délicat peuvent néanmoins rassasier un estomac affamé.

Ainsi chargé, le radeau fut remis à l'eau et la navigation reprit en direction de la falaise.

Au début, le voyage souterrain s'avéra relativement aisé. Le courant était faible et les deux hommes réussissaient sans trop de mal à maintenir le radeau en son milieu. Il y eut bien quelques heurts, mais sans gravité. Cependant, quand le tunnel se divisa en deux embranchements d'égale importance, la perplexité régna. Fallait-il emprunter l'embranchement de droite ou celui de gauche ?

S'agrippant aux anfractuosités de la paroi, Morane et Bill tentaient de s'orienter sur le roulement assourdi des tambours, mais la caverne formait caisse de résonance et il était difficile de dire d'où venait exactement les sons. Finalement, la galerie de droite fut choisie et l'avance à l'intérieur de la falaise reprit, monotone et en même temps fantasmagorique avec les ombres des deux hommes projetées sur la muraille par les flammes dansantes des torches. Le vol lourd, fantomatique, des oiseaux nocturnes et des chiroptères affolés ajoutait encore à l'étrangeté

de ce monde à travers lequel Bob et l'Écossais avançaient en aveugles, sans savoir où le courant les entraînait.

— À votre avis, commandant, demanda finalement Ballantine, les Papous ont-ils dû nécessairement passer par ces cavernes pour regagner leur village ?

— J'en suis absolument certain, répondit Bob. Toutes ces vallées des Montagnes Centrales sont séparées entre elles par des versants inaccessibles et les Alfourous n'ont pu, pour atteindre le Khiliandong, escalader la falaise à pic. Ils ont donc dû passer par ici...

Lentement, la voûte de la galerie s'abaissait et les deux hommes qui, debout sur le radeau, guidaient à présent celui-ci en prenant appui sur la muraille, durent finalement s'accroupir. Plusieurs fois même, ils furent obligés de s'étendre à plat ventre pour éviter des protubérances rocheuses obstruant presque totalement le boyau.

— Je me demande si ce sont bien des Alfourous qui ont capturé Broom, Greb et Rojas, et non des Pygmées, fit Bill qui ne semblait pas apprécier outre mesure cette navigation souterraine. Ce tunnel m'a l'air construit pour des nains.

— De toute façon, nous devons avoir choisi la mauvaise galerie, remarqua Morane. Jamais les grosses pirogues des Papous n'auraient pu passer par ici...

— Alors, nous retournons en arrière, commandant ?

— Ce serait plus sage, en effet... Nous allons regagner l'embranchement des deux galeries et, cette fois, nous emprunterons celle de...

Un sourd grondement coupa la parole à Morane et le radeau fut soudain emporté à une vitesse accélérée. En même temps, le niveau de la rivière montait rapidement.

— La crue ! hurla Bob. Cramponne-toi, Bill !...

Une de ces averses nocturnes qui, sous les tropiques, atteignent souvent une violence inouïe, devait avoir grossi brusquement les eaux du fleuve, interdisant aux deux hommes tout espoir de retourner en arrière. Ils n'eurent même pas le temps d'avoir peur. Impuissants à résister à la soudaine violence du courant, agrippés aux lianes ligaturant les bambous,

ils voyaient les parois du souterrain daller sous leurs yeux à une vitesse sans cesse accrue.

— Cette fois, nous sommes bons pour le grand saut, commandant ! cria Bill.

Morane ne répondit rien. Il savait que, seule, une chance inespérée pourrait les tirer de ce mauvais pas car le radeau ne résisterait guère longtemps à la violence du courant. Un moment viendrait où, heurtant brutalement quelque saillie rocheuse, il se démantibulerait et, alors, comme le disait Ballantine, ce serait le grand saut !

Cette chance se présenta sous la forme d'un coude brusque de la galerie. Il y eut un heurt violent, les torches s'éteignirent et le radeau vola en l'air pour retomber aussitôt fracassé. Bob et l'Écossais furent projetés sur un sol dur où, à moitié assommés par le choc, ils demeurèrent un moment étendus.

Le premier, Morane retrouva l'usage de la parole. Ses mains partirent en reconnaissance autour de lui et raclèrent la surface poreuse d'une substance pareille à de la pierre ponce.

— Bill, où es-tu ? cria-t-il en essayant de dominer le fracas de la rivière.

— Ici, commandant...

— Pas de mal ?

— Je dois être violet des pieds à la tête mais, à part cela je me sens en pleine forme. Et vous, commandant, vous êtes entier ?

— Je l'espère, mon vieux...

— Alors, tout va bien, sauf qu'il fait noir ici dedans au point qu'un chat n'y retrouverait pas son chemin. Attendez que je cherche ma lampe. Je dois l'avoir fourrée dans une des poches de ma veste, mais dans laquelle ? Ah ! la voilà...

Un cône de lumière jaune troua les ténèbres, et les deux hommes purent se rendre compte qu'ils étaient étendus sur une sorte de corniche en roche friable, assez large et descendant en pente douce vers la rivière. Tout autour d'eux les débris du radeau gisaient épars. Plus loin, l'eau bouillonnait et se perdait dans les profondeurs ténébreuses de la montagne.

— Pas de chance, cria Bill. C'est la deuxième fois que nous cassons du bois aujourd'hui...

— Tu veux plutôt dire que nous avons une chance du tonnerre, remarqua Morane. Ce matin, nous aurions dû mourir écrasés dans l'accident du Mitchell, et maintenant noyés. Et pourtant, nous sommes là, tous deux, bien vivants. Peut-être même parviendrons-nous à nous tirer d'ici avant que l'eau ne monte jusqu'à nous. Regarde derrière toi... Je me trompe peut-être, mais on dirait qu'il y a une faille.

Bill se retourna et la lampe éclaira en plein la paroi de la caverne. Une nouvelle galerie s'amorçait à l'endroit désigné.

— Nous allons filer par-là ? demanda Bill.

— Nous n'avons pas le choix. Cette galerie ou la rivière...

— J'ai de plus en plus l'impression d'être changé en taupe mais, puisqu'il n'y a pas d'autre solution...

Ils récupérèrent leurs carabines, un sac contenant des vivres et un fagot de branches résineuses échappé au naufrage. La musette aux grenades se trouvait là elle aussi, parmi les débris du radeau. Ballantine la souleva.

— Vous aviez raison tout à l'heure, commandant, quand vous parliez de notre chance. Si ces œufs du diable avaient explosé, nous ne serions plus vivants à l'heure actuelle et jamais nous n'aurions pu raconter notre histoire. Aussi, je préfère me débarrasser d'eux pour du bon. La mitrailleuse est sans doute au fond de la rivière et ils vont aller la rejoindre.

Bill laissa couler la musette contenant les grenades dans les flots bouillonnants, et elle disparut aussitôt, happée par le courant.

À l'aide de son briquet à amadou, Morane avait enflammé une branche résineuse et les deux hommes s'enfoncèrent dans la nouvelle galerie. Celle-ci, étroite et basse dans les premiers cinq cents mètres, s'élargit rapidement. Sol, murs et voûte étaient faits de lave solide et lisse et la marche y était relativement aisée. Le son des tam-tams, assourdi par la masse du Khiliandong apprenait aux deux compagnons qu'ils se trouvaient toujours sur la bonne voie.

Les deux hommes marchaient depuis un quart d'heure environ, quand un nouveau bruit vint se mêler aux roulements des tambours. C'était une rumeur sourde qui, issue du fond de la montagne, venait vers eux comme une marée montante.

Bill s'arrêta soudain.

— Entendez-vous, commandant ? Qu'est-ce que cela peut être ?...

Le Français s'arrêta à son tour et prêta l'oreille. À présent, le bruit inconnu s'accompagnait de légers clapotis. Morane et Ballantine s'entre-regardèrent, une même expression d'angoisse peinte sur leurs visages.

— La rivière ! dit l'Écossais d'une voix sourde.

Le cours souterrain, incapable d'évacuer le trop-plein des pluies diluviennes du dehors, se déversait maintenant dans les boyaux secondaires. Il fallait donc fuir au plus vite, sous peine de périr noyés.

Déjà, Bob et Ballantine couraient droit devant eux, éclairés seulement par la pauvre lueur de leur torche. Ils se savaient incapables de lutter de vitesse avec l'inondation, mais ils espéraient cependant qu'une brusque élévation du sol de la caverne les mettrait hors de son atteinte.

Soudain, Morane, qui allait en avant, s'arrêta pile. Devant lui, une muraille se dressait à pic. Rapidement, le Français promena sa torche le long de la paroi, mais il dut bientôt se rendre à l'évidence : aucun passage, aucune faille ne leur permettait de fuir. Tous deux étaient pris au piège, enfermés au fond d'un cul-de-sac et, derrière eux, l'eau devait monter sans relâche, monter, monter, prête à les engloutir... Morane tenta de scruter la muraille au-dessus de sa tête, la faible lueur de la torche ne parvenait même pas à éclairer la voûte de la caverne.

Ayant atteint lui aussi la muraille, Ballantine s'était arrêté à son tour.

— Rien à faire, dit-il en palpant le roc comme pour y découvrir une fissure. J'ai l'impression que nous voilà bloqués définitivement...

— J'en ai l'impression également, répondit Bob, qui sentait la panique s'emparer de lui. Si la crue parvient jusqu'à nous, nous sommes frais...

Anxieusement, les deux hommes prêtèrent l'oreille aux clapotis de l'eau qui montait sans cesse vers eux. Quand les

premières vaguelettes léchèrent leurs pieds, Ballantine eut un sursaut de révolte.

— Nous n'allons quand même pas mourir ici, commandant ?

— Non, fit Morane, ou tout au moins pas tout de suite. Si l'eau monte davantage, nous aurons toujours la ressource de nager avant...

Il se tut, car cet « avant » était déjà, à lui seul, chargé d'une lourde menace.

À présent, l'eau montait rapidement. Bientôt, elle atteignit leurs genoux, puis leur taille. Adossés à la muraille Bob et l'Écossais se demandaient si la crue allait s'arrêter ou si, au contraire... Tous deux savaient n'avoir à espérer aucun secours. Si l'eau ne s'arrêtait pas de monter, ils seraient noyés comme deux rats au fond de leur trou.

L'onde noire où seuls, se jouaient les tristes reflets de la torche, frappait maintenant leurs poitrines, les enserrant de sa gangue glacée. Ensuite, il fallut nager pour se maintenir à la surface, et Morane dut lâcher la torche qui s'éteignit. Alors commença une lutte féroce contre l'eau et les ténèbres. La pression du liquide collait les deux hommes à la muraille, entravant leurs mouvements mais, malgré tout, ils continuaient à lutter, sans espoir, soutenus seulement par un farouche besoin de vivre.

De plus en plus, la violence du courant, brisée par la paroi rocheuse, augmentait. Des remous agitaient l'eau invisible et pourtant terriblement présente. Lentement, les deux nageurs sentaient leurs forces décroître et ils voyaient le moment proche où leurs membres, engourdis par le froid et la fatigue, leur refuseraient tout service. Alors, la mort n'aurait qu'à les prendre... Déjà, ils la devinaient toute proche, rendue plus redoutable encore par ces ténèbres, cet oubli total dans lequel elle les plongerait.

Chapitre IV

Toujours enfermés dans leur cage de bambou, Broom et Rojas avaient vu avec angoisse la nuit tomber sur le village qui loin de s'endormir, s'emplissait au contraire d'une vie délirante. La chaleur était lourde. Par intermittence la pluie se mettait à tomber en déluge, accompagnant de ses roulements ceux des tambours qui semblaient ne devoir jamais s'arrêter de battre.

Une foule animée se pressait autour de la cage. Les guerriers avaient revêtu leurs plus belles parures de plumes et, à la lueur des torches, leurs corps enduits d'huile de coco et de transpiration mêlées luisaient comme du bronze poli.

Soudain, les tam-tams se turent et, après un long silence troublé seulement par les crépitements de la pluie, une grande clameur s'éleva, poussée par mille voix. Tout espoir abandonna Broom et son compagnon. Jusqu'alors, ils avaient obscurément escompté voir Morane arriver à la rescousse mais, à présent, ils ne doutaient plus de leur sort. L'échéance fatale était là et rien, sans doute, ne pourrait la retarder.

Broom envisageait son sort avec une sorte de courage rageur, mais Rojas, lui, était effondré. Assis sur les talons, le corps parcouru de tremblements convulsifs, le visage ruisselant de larmes et de sueur, il offrait l'image de la terreur la plus abjecte.

Devant la cage, la tribu au grand complet défilait à présent, marchant en direction de la caverne où tous les Papous disparaissaient l'un après l'autre. Les hommes portaient leurs coiffures d'apparat composées de plumes de paradisiers et de perroquets plantées dans leurs cheveux crépus relevés en chignon au-dessus de leurs têtes. Des traits de couleur rouge jaune et bleu marbraient leurs joues, cernaient leurs yeux, accusaient l'arête de leurs nez. Parfois, leur corps tout entier était peint en blanc ou en ocre. Les femmes, la face peinturlurée elles aussi, arboraient tous leurs bijoux : colliers de dents de chiens ou de porcs, croissants de nacre raillés dans la coquille

de quelque coquillage géant, bracelets de raphia garnis de fleurs multicolores. Leurs chevelures ébouriffées s'ornaient de couronnes de plumes chatoyantes et de grappes d'orchidées. Certaines, les veuves, portaient, en guise de relique, les doigts de leurs maris défunts passés en sautoir autour du cou. Ainsi le mana de leurs époux morts ne les quitterait jamais.

Un groupe d'une dizaine de guerriers herculéens s'arrêta devant la cage, dont la porte fut ouverte. Déjà Vincente Rojas s'était dressé et reculait au fond de l'étroite prison de bambou.

— Que nous veulent-ils ? demanda-t-il d'une voix tremblante, en se tournant vers Broom. Pourquoi viennent-ils nous prendre ?

L'Australien ricana.

— Sans doute est-ce pour nous nommer citoyens d'honneur du village, fit-il. À moins qu'ils n'aient faim...

Rojas regarda son compagnon avec des yeux agrandis par la terreur. Sa voix n'était plus qu'un souffle entrecoupé de sanglots.

— Non, non, ce n'est pas possible...

Il s'agrippa convulsivement à l'épaule de Broom, en répétant comme une litanie :

— Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible... Dites-moi que ce n'est pas possible...

Broom le repoussa brutalement.

— Cessez de pleurer comme une femme, dit-il d'une voix dure. Si nous devons être mangés, nous le serons, et vos pleurs n'y changeront rien...

Pourtant lui-même avait peur à présent, mais il tentait de n'en rien faire paraître. Non par goût de l'héroïsme, mais par hargne envers ses ennemis, car son courage était fait à la fois d'inconscience et de colère. Déjà, des mains brutales empoignaient les deux hommes et les tiraient hors de la cage. Aussitôt, ils furent poussés vers l'entrée de la caverne ouverte dans les flancs du volcan. S'ils faisaient mine de vouloir résister, les guerriers les piquaient de leurs lances à pointes d'os ou les frappaient de leurs casse-tête en pierre polie.

Cette marche douloureuse conduisit Broom et Rojas dans une vaste salle, à la voûte si haute que la lumière des torches ne

parvenait pas à l'éclairer. Au fond, contre la muraille rocheuse, sur une large estrade faite de pierres plates superposées, une idole de pierre ponce était dressée. Haute de deux mètres environ, elle représentait un homme aux formes mal ébauchées et dont la face, aux traits grossièrement équarris, possédait cette expression de passivité mystérieuse propre au Sphinx de Gizah, mais avec quelque chose de plus féroce, de plus barbare. Un collier de crânes humains gravés d'arabesques multicolores entourait le cou de l'idole et un enduit séché – peut-être du sang – la recouvrait en partie d'une pellicule brunâtre qui, par endroits, s'écaillait. Tout autour de la grossière effigie, de ce *telum* élevé en hommage aux âmes des ancêtres, des ossements humains, frais ou anciens, s'amoncelaient. Des piquets, plantés entre les pierres de l'estrade et marqués de profondes encoches, indiquaient le nombre de victimes dévorées au cours des festins rituels.

Brutalement, Broom et Rojas furent hissés sur l'estrade aux ossements et ligotés à deux des poteaux encochés, de chaque côté de l'idole. Tout à l'heure sans doute, ces poteaux porteraient deux entailles de plus.

La grande caverne était à présent remplie par la foule gesticulante des Papous. Devant l'estrade de pierre, des porteurs déposèrent le palanquin de bambou du grand *paï-paï* de la tribu, dont les traits repoussants étaient enlaidis encore par une épaisse couche de couleur rougeâtre faite d'argile et d'huile de coco mélangées.

Après avoir promené longuement ses regards sur l'assemblée, le sorcier lépreux fit un geste du bras et, aussitôt, un profond bruit de conques, venant on ne savait d'où, résonna. Les tam-tams se remirent à battre lentement, sur un rythme solennel, et la cérémonie commença.

Cela débuta par un long cri sauvage issu des profondeurs de la caverne et auquel répondit une sorte de frémissement échappé à la foule craintive. Jaillissant de l'ombre, des danseurs de la Nuit, au nombre d'une cinquantaine, parurent alors. Leurs faces, couvertes de taches et de dessins rouges, blancs, jaunes et noirs, présentaient un aspect effrayant. Des plaques sanglantes ou livides marbraient les joues, des arabesques soulignaient les

contours des bouches jusqu'à rendre celles-ci informes et inhumaines, des entrelacs jaunâtres marquaient les fronts d'un fin réseau de rides insolites. Les corps eux aussi étaient peints, mais seulement de lignes blanches marquant approximativement l'emplacement des os, ce qui donnait aux danseurs l'aspect de squelettes ambulants. Sur leurs têtes, des assemblages compliqués de plumes de casoars et d'oiseaux de paradis formaient des crêtes multicolores et, attachée à la commissure des lèvres, ils portaient chacun une paire de défenses de sanglier, afin de donner à leur rictus une apparence plus bestiale encore.

Au centre de la caverne, une centaine de pieux avaient été fichés dans les interstices du sol, figurant un village ennemi que les danseurs de la Nuit devaient détruire. Ceux-ci déjà s'en approchaient en dansant. Sorte de chorégraphie compliquée où les bonds et les entrechats se mêlaient à de brusques contorsions du tronc et des membres. Parfois, un vaste tourbillonnement agitait toute la troupe, et les armes brandies – sagaies, lances, casse-tête et sabre de bois – menaçaient l'assistance.

Agités par une frénésie démoniaque, les danseurs-squelettes atteignirent les pieux et se mirent à les frapper de leurs massues, en poussant des cris stridents, jusqu'à ce que tous fussent renversés. Quand l'ennemi fut vaincu et le village détruit, les cinquante Papous se regroupèrent devant l'estrade de pierre et, faisant face à l'idole, lancèrent un grand cri sauvage qui se termina par un chant de triomphe aux notes gutturales que toute l'assemblée se mit à psalmodier. Le chant célébrait la valeur des guerriers, leur courage et leur abnégation au cours des combats. Une nouvelle danse succéda, sorte de course folle, indisciplinée, au cours de laquelle les armes étaient brandies dans toutes les directions, comme pour menacer d'invisibles adversaires.

Puis, soudain, il y eut un arrêt. Appuyés sur leurs lances tous les danseurs s'immobilisèrent, en une sorte de garde-à-vous, formant une double haie entre laquelle un nouveau corps de ballet, composé de femmes cette fois, s'avança. Elles étaient elles aussi une cinquantaine, de tous âges et aux parures sobres.

Leurs yeux fixes et luisants brillaient étrangement dans leurs faces huileuses et leurs bouches crispées laissaient échapper des paroles sans suite. Leurs mouvements désordonnés les faisaient ressembler à une bande de démentes en pleine crise de folie furieuse. Brandissant des massues, elles se jetèrent sur les assistants et les forcèrent à reculer pour laisser la place aux chefs qui, à leur tour, pénétrèrent dans la caverne.

Un par un, ils avançaient, d'un pas grave, vers l'estrade. Chacun d'entre eux avait le corps orné et peint, la tête surmontée d'un casque de danse haut de deux mètres et le dos couvert d'un vaste manteau fait de milliers de plumes de colibris et de perruches cousues ensemble.

Le premier chef, celui à l'ornement nasal en « vergue de beaupré » qui, tout à l'heure, commandait le parti de guerriers ayant capturé Broom et Rojas, marchait en tête. De son bras gauche replié, il maintenait contre sa poitrine un tam-tam d'apparat que sa main droite, posée à plat sur la peau d'iguane tendue, tourmentait déjà pour lui conférer une sorte de frémissement sonore. Aux coudes, le chef portait, suspendus par des liens de cuir enrichis de perles, deux crânes humains grimaçants et blanchis par les années, les crânes d'anciens rois Alfoursous conviés eux aussi à la grande danse des Esprits.

Déjà, l'assemblée clamait le nom du danseur royal :

— Tawoureh ! Tawoureh !...

Ce dernier avançait la tête fièrement relevée, position rendue indispensable par sa haute couronne de plumes à l'équilibre instable. Tawoureh était escorté de deux jeunes femmes au port gracieux, ses sœurs sans doute ou, si celles-ci n'avaient pas été jugées assez belles pour l'accompagner, ses belles-sœurs ou ses cousines.

Chaque pas de Tawoureh était ponctué par un bref roulement de tambour puis, au moment où il atteignait l'estrade, un orchestre de conques et de flûtes d'os se déchaîna, invisible, dans les profondeurs de la caverne. Tawoureh, son masque de danse maintenu en place par ses deux suivantes, se prosterna à la fois devant le telum de pierre ponce et devant les ossements des ancêtres auxquels, avant l'inhumation finale, il rendait ainsi un ultime hommage.

Alors, les autres chefs montèrent sur l'estrade et se mirent à ramasser les ossements par brassées, pour aller les jeter dans une sorte de puits naturel s'ouvrant dans un coin de la salle. Avec une horreur grandissante, Broom et Rojas suivaient du regard ces funérailles primitives. Ils savaient que chaque geste des chefs alfourous les rapprochait de la phase finale de la cérémonie, au cours de laquelle ils seraient tous deux sacrifiés. Pourtant, les Papous ne semblaient pas se soucier d'eux pour l'instant. Au fur et à mesure que les ossements étaient précipités dans le puits, des voix s'élevaient dans la foule, adieu définitif à un parent ou à un ami mort qui s'égrenait en longues lamentations :

— Nous te rejetons dans les ténèbres, Ô Pakiri. Ton *mana* va partir au fond de la montagne rejoindre la foule des ombres. Et ne reviens pas dans le corps d'un serpent pour nous mordre, car nous te tuerons. Nous ne voulons plus rien avoir de commun avec toi. Reste avec les morts et ne viens plus tourmenter les vivants.

— Va-t'en, Kaoua-Moa ! Maintenant que tu as vu la danse des esprits, ton âme est impuissante à nous tourmenter. Laisse-nous tranquilles. Change-toi en branche morte ou en pierre. Ainsi tu ne pourras rien contre les hommes...

— Désormais, Oumaro, nous ne parlerons plus de toi. De cette façon, tu sauras que tu es bien mort et que ton seul royaume est la montagne, empire des guerriers défunts.

Ces objurgations, débitées sur un ton monotone et inspiré, résonnèrent jusqu'à ce que les restes des Papous morts au cours des dernières années eussent tous été jetés au fond de l'ossuaire. Un grand calme succéda à cette opération sacrée et le peuple des Alfourous tout entier se tourna, en attente, vers les deux blancs toujours ligotés à leurs poteaux. Ensuite, le son grêle d'une flûte rituelle s'éleva, sciant littéralement le silence qui s'était appesanti sur l'assemblée. Tous les Alfourous entonnèrent alors la complainte du Long Cochon, sorte de célébration de l'anthropophagie dont les paroles, à la fois barbares et teintées d'un truculent humour, peuvent se traduire par : « *Nous la mangerons, la tendre poitrine du Long Cochon*

que l'on va tuer. Nous les mangerons, ses tripes et ses jambons...»

Cet intermède vocal, toujours répété à la façon d'une litanie, dura pendant une dizaine de minutes puis, sur un signe du grand *paï-paï*, ce fut à nouveau le silence.

Toujours assis dans son palanquin de bambou que la maladie l'empêchait de quitter, le sorcier lépreux semblait saisi d'une frénésie faisant briller ses petits yeux féroces. Des tics convulsifs crispaient son visage aux traits difformes, aux chairs boursouflées. Ses lourdes mains, épaisses comme des coussins, partaient devant lui en vols rasants d'oiseaux affolés. Il fixait Broom et Rojas avec une expression mêlée de convoitise et de haine puis, tout à coup, tendant vers eux un index de l'épaisseur d'un poignet d'enfant, il cria d'une voix rauque :

— *Maté ! Maté !* (Tuez-les ! Tuez-les !)

À ce signal le chef Tawoureh tenant dans son poing droit une courte lance à large pointe d'os, marcha vers les prisonniers. Il grimpa sur l'estrade à présent dépouillée de son tapis d'ossements et s'arrêta devant Rojas, pour le considérer longuement. La pâleur du Portugais tournait au vert et la sueur coulait à flots le long de son front et de son cou. Ses mâchoires s'entrechoquaient violemment et des secousses convulsives faisaient trembler ses membres comme sous l'effet de longues décharges électriques.

Lentement, Tawoureh leva sa lance et en dirigea la pointe vers la poitrine de Rojas. Il allait frapper et le Portugais sentait une horreur sans nom l'envahir à l'approche de la mort. La lance l'épouvantait et il aurait voulu pouvoir s'évanouir pour ne rien sentir, mais il demeurait étrangement lucide.

Imperceptiblement, le chef des Alfourous bougea le bras et la pointe d'os se fit plus menaçante encore. Rojas croyait déjà la sentir fouiller ses chairs et percer son cœur. Il eut un cri de révolte.

— Non, vous ne pouvez pas faire ça ! Pas la lance, pas la lance... Tuez-moi comme vous voudrez, mais pas la lance !...

— Résignez-vous, mon vieux, ricana convulsivement Broom. Cela ne doit pas être plus terrible que de se faire arracher une dent.

S'adressant à Tawoureh, il continua en anglais, comme si le sacrificateur avait pu comprendre ses paroles :

— Allez-y donc mais allez-y donc, qu'on en finisse !...

À la façon d'un serpent qui va frapper, le bras du Papou se replia en arrière mais, comme l'arme allait accomplir son funeste office, un grand cri déchira le silence de la caverne. Un cri qui venait de derrière la statue de pierre ponce, vers laquelle tous les regards se tournèrent. Au même instant, l'idole tout entière vacilla, se redressa puis, d'une masse, tomba en avant et roula en bas de l'estrade, ou elle se brisa en plusieurs morceaux. À sa place, une sorte de géant, presque aussi grand qu'elle, se dressait. Il portait une épaisse tignasse rousse et ses vêtements en loques laissaient voir par endroit sa peau blanche d'homme du nord. À son poing droit, la lame d'un couteau brillait.

Déjà, Ballantine s'était précipité sur Tawoureh et l'avait désarmé et immobilisé comme il l'eût fait d'un enfant. Le grand Papou avait beau se débattre, il ne parvenait pas à s'arracher à la redoutable étreinte du colosse. Celui-ci appuya la lame de son couteau sur la gorge de son adversaire, faisant ainsi comprendre à l'assistance qu'au moindre geste hostile Tawoureh irait rejoindre les esprits du volcan.

En même temps, Broom et Rojas sentaient leurs liens tomber, tranchés par une main sûre, et Robert Morane, le poignard à la main lui aussi, les vêtements arrachés et son visage énergique couvert d'ecchymoses sanglantes, se dressa à son tour sur l'estrade.

*

* *

Dans les ténèbres de la galerie inondée, Bob et Ballantine avaient lutté longtemps contre l'eau qui, sans relâche, continuait à monter. Parfois, ils cessaient de nager et leurs mains tâtonnaient le long de la muraille, dans l'espoir de trouver quelque saillie où se hisser et reposer un peu leurs membres engourdis. Mais, sous leurs paumes, ils ne rencontraient que le roc lisse et dépourvu de toute fissure, de toute aspérité. Alors, sous peine de couler à pic, il leur fallait se

remettre à nager sur place en pédalant à la manière des joueurs de water-polo.

Combien de temps luttèrent-ils ainsi, sans espoir ? Ils ne devaient jamais le savoir. À moitié inconscients, toutes forces brisées, ils ne se maintenaient plus à la surface que par un réflexe de nageurs qui ne veulent pas s'avouer vaincus et qui, malgré tout, continuent instinctivement de se mesurer avec leur vieille ennemie, l'eau.

À un moment donné cependant, malgré la prodigieuse fatigue qui l'enveloppait et amenuisait ses sens, Morane avait eu l'impression de ne plus entendre le bruit du courant frappant la muraille. Le silence s'était reformé, total, dans la galerie. En même temps, les remous s'apaisaient. Et le Français comprit que la crue s'était arrêtée.

— Eh, Bill, dit-il, l'eau ne monte plus !

La réponse de l'Écossais lui parvint dans un souffle.

— M'en fous, commandant. On va y passer de toute façon... Suis à bout...

Bob lui-même n'en pouvait plus. Il se sentait près de couler. Le plus sage aurait été de nager droit devant soi, vers la sortie de la rivière souterraine, mais dans l'état d'épuisement où ils se trouvaient tous deux, à peine seraient-ils capables de franchir une centaine de mètres. De toute façon, ils ne parviendraient pas à regagner l'air libre. Ils étaient donc condamnés à mourir là, et noyés encore, ce qui, pour des nageurs de leur trempe, représentait bien la plus stupide des morts. « Si seulement il existait une petite saillie de rien du tout à laquelle se raccrocher pour pouvoir souffler un peu avant de faire le grand saut », songea Morane. Il se souvint alors n'avoir plus, depuis un bon bout de temps, exploré la muraille. Ses mains tâtèrent droit devant lui et touchèrent le rocher. Ensuite, elles remontèrent lentement, sur une vingtaine de centimètres, à la façon d'insectes aveugles pour, brusquement, miraculeusement presque, plonger dans le vide, comme si la muraille s'était ouverte sous elles.

Maintenant, les bras de Bob reposaient à plat sur le roc et ses mains tâtonnaient de nouveau en avant, cherchant à retrouver la paroi verticale, mais sans y parvenir. « Une corniche ! pensa

Morane. Ce n'est même pas une saillie, c'est une corniche ! » En montant, l'eau les avait donc conduits elle-même vers le salut.

Les coudes posés à plat, les mains rivées au roc, Bob s'était demandé comment il parviendrait à se hisser sur cette corniche providentielle. Il ne devait pas songer à accomplir un rétablissement car, en dépit de la loi d'Archimède, ses bras engourdis n'auraient même pas été capables de soulever le poids d'un enfant de six mois. « Je dois y arriver, murmura le Français. Il me faut parvenir à grimper sur cette sacrée corniche ! » Doucement, il imprima un mouvement de balancier à ses membres inférieurs, de façon à les faire remonter à la surface, comme s'il voulait faire la planche. Quand son corps fut étendu horizontalement sur l'eau, il jeta sa jambe droite vers le haut dans le but d'atteindre la corniche. Par deux fois, il échoua mais, à la troisième tentative, son talon accrocha le rebord du roc et, faisant appel à ce qui lui restait de forces, il put se hisser péniblement hors de l'eau. Roulant sur le flanc, essoufflé, il demeura étendu sur le dos, incapable de faire encore un mouvement. Ce fut tout juste s'il put parler.

— Bill, appela-t-il, Bill... J'ai réussi à m'en sortir... Une corniche...

La réponse de Ballantine mit longtemps à lui parvenir. La voix du mécanicien n'était plus qu'un souffle bien près de s'éteindre.

— Corniche ?... Ça n'existe pas, commandant. Tout est fini, fini...

La phrase s'acheva dans un gargouillement significatif. Bob était incapable de faire un geste pour aller au secours de son ami. Cent fois, ils avaient frôlé la mort ensemble et à présent ils allaient être séparés pour toujours. Plus jamais, Bob ne dirait à Ballantine :

« Et ne m'appelle plus commandant ! » et, jamais plus, Ballantine ne lui répondrait :

« Bien, commandant ! »

Un sursaut d'énergie avait jeté Morane en avant.

— Bill, cria-t-il, Bill !...

Sa main droite plongeait sous lui mais se referma seulement sur l'eau. Un peu plus loin, un second gargouillement se fit

entendre et, à nouveau, la main de Morane plongeait. Elle se referma sur un paquet d'étoffe visqueuse – la chevelure de Ballantine – et tira. Bob, le corps à moitié hors de la corniche, amena la tête de l'Écossais près de la sienne et cria :

— Je suis sur une corniche, Bill. Tu m'entends, une corniche, et il nous reste une chance de nous en tirer maintenant.

Seul un vaste soupir lui répondit.

— Une corniche, j'ai trouvé une corniche ! hurla encore Morane.

Cette fois, Ballantine avait entendu. Il laissa échapper un de ces jurons choisis que seul un Écossais peut proférer sans mourir aussitôt de honte.

— Mais alors, on est sauvé, commandant ?

— Oui, mon vieux, on est sauvé... ou presque. Mais tâche de m'aider à te tirer de la flotte. Tu pèses aussi lourd qu'un éléphant...

Quelques minutes plus tard, les deux hommes étaient étendus côte à côte dans les ténèbres ou, seuls leurs souffles sonores décelaient leur présence. Au bout d'un moment, Ballantine prit la parole.

— Vous savez, commandant, au moment où vous m'avez saisi par les cheveux, j'étais en train de couler... À tâtons, sa main chercha celle de Bob et la serra.

— Merci, commandant, dit-il encore.

D'un mouvement sec, Bob libéra sa main.

— Pas de sensiblerie, Bill, fit-il d'une voix qu'il tentait de rendre la plus bourrue possible. Et cesse de m'appeler « commandant ».

— Bien, « commandant ».

Cette réponse, devenue désormais classique, les ramena à la joie de vivre, et ils se mirent à rire de façon débridée. Sans hystérie. Un bon rire franc venant du fond de leurs cœurs. Ils étaient heureux de se retrouver là tous deux, vivants, avec leurs vieilles blagues d'aviateurs solitaires ; ces blagues toujours les mêmes et qui pourtant paraissaient – et maintenant plus que jamais – toujours renouvelées. Vraiment, ils formaient une fameuse équipe tous les deux et puisque, cette fois encore, ils

s'étaient tirés d'affaire, rien, ni la solitude, ni les ténèbres, ne leur permettait de désespérer.

Le premier, Ballantine fit remarquer que l'on entendait toujours le bruit des tam-tams. Pourtant, ce n'était plus maintenant un roulement continu, mais de courts battements entrecoupés de mugissements de conques. Dans le noir, Bob prêta l'oreille. Les sons résonnaient à sa gauche, un peu vers le haut, de façon trop précise pour pouvoir leur parvenir à travers le roc. Il devait donc y avoir un passage quelque part. Mais comment, dans cette obscurité totale, pourrait-on le découvrir. Bob tira son briquet de sa poche, mais il était noyé et, par conséquent, inutilisable.

— Je me demande, dit-il, comment Robinson aurait fait, dans notre cas, pour réussir à y voir clair.

— Il aurait appuyé sur l'interrupteur de sa torche électrique, et le tour aurait été joué, répondit Ballantine.

— Il faudrait admettre alors que la torche en question aurait été capable de résister à ce bain forcé. Non, Bill, ce vieux Crusoé ne s'en serait pas tiré, sois-en certain. D'ailleurs, de son temps, les torches électriques, ça n'existait pas.

— Vous avez raison, commandant, mais à notre époque à nous, il en existe, et des étanches encore. La mienne est de cette sorte. Elle me vient du temps où j'étais mécano dans l'aviation de marine. Elle doit être dans une de mes poches. Attendez que je la cherche... Pourvu que je ne l'aie pas perdue... Ah ! la voilà.

Un léger déclic retentit et une longue barre de lumière orangée troua les ténèbres, ramenant l'optimisme dans l'esprit des deux naufragés du volcan. Morane prit la torche des mains de Bill et la promena autour de lui. La corniche sur laquelle ils se trouvaient n'avait guère plus de deux mètres de profondeur sur cinq ou six de large. Bob la suivit jusqu'à l'extrême gauche, mais sans découvrir de faille. À ses pieds, l'eau noire palpitait. Pourtant, aucun remous ne semblait annoncer une nouvelle offensive de la crue.

À l'endroit atteint par le Français, le son des tam-tams et des conques résonnait de façon précise et un léger courant d'air, venant d'en haut, se faisait sentir. Morane leva les yeux et braqua la lampe. À un mètre cinquante au-dessus de lui, tout

rond comme une grosse prune de d'animal nocturne, une sorte d'œil-de-bœuf s'ouvrait dans la paroi.

— Il faudra rudement se faire petit pour réussir à se glisser là-dedans, fit Ballantine qui était venu rejoindre son compagnon.

— Qui sait, remarqua Morane. Peut-être y a-t-il moyen d'élargir l'entrée. De toute façon, un nouveau tunnel s'amorce là et c'est par lui que nous parvient le son des tam-tams et des conques. Il nous faut donc absolument réussir à nous y faufiler... Allons, colle-toi à la muraille, Bill, et laisse-moi grimper sur tes épaules.

Tenant la torche électrique entre ses dents, Bob se hissa le long du corps musculeux de son compagnon et plongea le bras dans l'ouverture. Le tunnel, fort étroit d'abord s'évasait presque aussitôt. En rampant, un homme de forte corpulence pourrait s'y glisser. Le tout était d'en franchir l'entrée étranglée. En forçant, Morane aurait pu y parvenir mais Bill avec son torse d'Hercule, y demeurerait coincé à coup sûr.

Patiemment, Bob inspecta l'entrée du goulet. Les bords, faits de lave poreuse et fendillée, paraissaient peu solides. Morane glissa les doigts dans une fissure et tenta de détacher une portion de roc. Avec difficultés, et non sans s'être écorché gravement les mains, il y parvint. Il jeta le morceau de lave dans l'eau et recommença l'opération. Le travail se révéla plus facile qu'il ne l'avait cru tout d'abord et, au bout de quelques minutes, il eut agrandi suffisamment l'ouverture pour s'y glisser sans trop de peine. Avec précaution, il se coula à plat ventre dans le goulet et rampa sur les coudes, jusqu'au moment où, le tunnel s'élargissant un peu, il put se retourner. Il revint alors vers l'entrée et appela Bill.

— Crois-tu pouvoir passer ?

— Sans doute serai-je légèrement à l'étroit, fit Ballantine, mais en forçant un peu, cela ira.

S'arc-boutant au rocher, Morane tendit la main à son compagnon. D'un seul élan, celui-ci s'éleva et s'engagea dans l'ouverture que sa large poitrine obstrua complètement. Poussant, tiré par Bob, se meurtrissant le dos et les épaules à la paroi, Ballantine réussit finalement à franchir le goulet. Il

demeura étendu sur le ventre, soufflant et geignant comme s'il venait d'accomplir un effort gigantesque.

— Ouf ! fit-il. Je croyais bien laisser un morceau de ma personne accroché à ces maudits rocs... Allons-nous devoir continuer à encore longtemps ramper sous terre comme des vers.

— Je ne vois pas d'autre solution, dit Bob. Ou nager comme des poissons de cavernes ou, comme tu le dis, ramper comme des vers.

— Je préfère encore ramper, dit Ballantine. Cette eau noire me donne froid dans le dos. Évidemment, au bout de ce tunnel il y a les Papous. Des makan-orang, ne l'oublions pas...

— Bah !, fit remarquer Morane, nous avons sur eux une supériorité évidente, celle d'agir par surprise.

— Ouais, commandant, vous parlez d'une supériorité : celle du lapin qui suit la trace du lion. N'est-ce pas à peu près cela, non ?

— Ce n'est pas à peu près cela, mon vieux Bill. C'est ça tout juste. Et je me demande ce qui arrivera si le lion ne trouve pas la plaisanterie à son goût...

Ils s'étaient mis à ramper l'un derrière l'autre. Ensuite, la voûte de la galerie s'éleva de façon notable, et ils purent progresser debout.

Sur la droite, un nouveau tunnel vint s'embrancher à celui qu'ils suivaient.

— Cette montagne ressemble à une vieille dent creuse, remarqua l'Écossais. Un vrai labyrinthe, et nous finirons par nous y perdre...

Du faisceau de la lampe de poche, Morane fouilla les ténèbres de la nouvelle galerie.

— Tous ces boyaux doivent être d'anciennes cheminées par lesquelles, jadis, s'écoulait le trop-plein des laves. Mais nous ne risquons plus de nous y égarer, comme tu sembles le craindre. Écoutes plutôt !...

Le bruit des tam-tams et des conques, auquel se mêlaient des miaulements de flûtes primitives, retentissait à présent tout proche, accompagné par des rumeurs de foule en délire.

— Nous devons approcher de l'ancre des Alfouours, fit Ballantine. Ou je me trompe fort, ou la grande fête doit être commencée.

— Je le crois aussi. Il nous faut nous hâter si nous voulons arriver avant le dénouement...

Laissant derrière l'embranchement secondaire du tunnel, les deux hommes avaient continué à avancer. Bientôt, une faible lueur tremblotante apparut à l'extrémité du couloir et Morane éteignit la lampe. Encore quelques pas, et ils débouchaient derrière l'estrade de pierre où se dressait l'idole de pierre ponce. Sur les murs de la grande caverne, la clarté des torches projetait les silhouettes des Papous en ombres gigantesques et dansantes. Les deux Européens s'accroupirent. Ballantine posa la main sur le bras de son compagnon.

— Nous voilà en plein dans la gueule du loup, dit-il à voix basse. Il y a au moins un millier d'Alfouours autour de nous, et nous sommes sans armes. Nos carabines sont restées au fond de la rivière et, après cette baignade, nos automatiques doivent à coup sûr être inutilisables.

— Il nous reste nos couteaux et, de toute façon, nous ne pouvons laisser Broom et Rojas au pouvoir de ces fanatiques assoiffés de sang. C'est pour nous un strict devoir d'humanité de tenter de les sauver.

Morane tendait le bras vers les deux prisonniers entravés à leurs poteaux, de chaque côté de l'idole.

— Je ne vois pas Greb, fit Ballantine. Serait-il ?...

Morane et lui échangèrent un regard qui en disait long sur le sort probable du malheureux Australien.

— Vous avez raison, commandant, dit Bill, nous ne pouvons laisser ces deux sacripants aux mains des Alfouours. D'ailleurs, ce grand diable à la lance me paraît nourrir de bien sombres desseins...

Déjà Tawoureh, encouragé par les *maté, maté* du sorcier lépreux, s'avancait vers les deux prisonniers. Morane avait poussé Ballantine du coude et tous deux, tirant leurs couteaux, s'étaient coulés derrière l'idole.

C'était Morane qui, au moment où Tawoureh allait frapper Rojas, avait lancé le grand cri qui avait arrêté net le geste

meurtrier. Bill s'était alors jeté sur l'idole et, d'une poussée, l'avait jetée bas pour, aussitôt après, se précipiter sur le sacrificateur, le désarmer et le réduire à l'impuissance. Pendant ce temps, Bob tranchait les liens des prisonniers et se dressait aux côtés de Bill, face à la foule stupéfiée des Alfourous.

Chapitre V

Un grand silence planait à présent sur la caverne. Un silence troublé seulement par le grésillement des torches. Pas un des Papous ne bougeait, car tous comprenaient qu'un seul geste de leur part coûterait la vie à leur chef. Celui-ci, incapable d'échapper aux bras redoutables de Ballantine, roulait des yeux effrayés et semblait implorer ses sujets de ne pas intervenir.

Le premier parmi les indigènes, le grand *paï-paï* retrouva son sang-froid. La colère se peignit sur ses horribles traits et, tendant les bras en direction de l'estrade, il lança un ordre bref. Un murmure passa dans les rangs des Alfourous, mais aucun d'entre eux ne réagit. Partagés entre leur respect pour le sorcier et leur amour pour leur chef, ils hésitaient. S'ils obéissaient au premier, le second trouverait aussitôt la mort.

Cette indécision jeta le *paï-paï* dans une fureur forcenée. Il poussait des hurlements rauques et tentait de soulever son corps pesant pour se précipiter vers les intrus. Toujours, les mots *maté, maté* revenaient sur ses lèvres. Déjà quelques guerriers parmi les plus fanatiques avaient avancé de quelques pas en direction de l'estrade, et Morane comprit que cette situation ne pourrait s'éterniser. Au plus vite, il leur fallait tenter de fuir...

Sans cesser de surveiller les Papous du regard, Bob, d'une voix sèche, s'adressa à Broom.

— Prenez une torche et fuyez par le tunnel. Pars avec eux, Bill et continue à te servir de leur chef comme otage.

— Mais, commandant...

— Il n'y a pas de « mais ». Je suis toujours chef d'équipage, et ceci est un ordre. Fuyez ! Je vous suivrai presque aussitôt...

Déjà, Broom, Rojas et Ballantine, ce dernier entraînant Tawoureh, reculaient vers l'entrée du couloir par lequel Bob et l'Écossais avaient pénétré dans la caverne. Broom, ayant

arraché une des torches plantées près de la statue maintenant renversée, ouvrait la marche.

Seul en face des Papous, Morane se demandait à présent comment il parviendrait à les arrêter. Ces hommes n'étaient pas ses ennemis. S'ils tuaient et mangeaient de la chair humaine c'était parce que leur religion le leur commandait. Pourtant, Bob devait sauver sa vie et celle de ses compagnons, et il devinait que ce n'était pas avec de douces paroles qu'il y parviendrait.

Voyant leur chef emmené par les hommes blancs, les Alfourous, encouragés par le *paï-paï*, semblaient se décider lentement à poursuivre les fuyards. Une dizaine de chefs marchaient déjà timidement vers l'estrade, tandis que le sorcier ne cessait de lancer ses féroces *maté, maté*.

Devant la menace, Bob comprit que la seule chance de salut était d'imposer le silence au lépreux. Celui-ci, dressé sur son palanquin, la haine peinte sur son visage difforme, continuait à invectiver les noirs. Rapidement, Morane se baissa et ramassa la courte lance abandonnée par Tawoureh. Il lui fallait éliminer le grand *paï-paï* pour qu'il cessât d'exciter l'assemblée, et un seul moyen s'offrait à lui.

Lancée par son bras vigoureux, la lance fendit l'air et sa pointe d'os alla percer la poitrine du sorcier qui, poussant une dernière clameur, s'abattit dans un fracas de bambous brisés. Un murmure de terreur superstitieuse monta de la foule, et les chefs reculèrent.

Profitant du flottement provoqué par la chute du pampas Morane sauta en bas de l'estrade et se précipita dans la galerie. En quelques bonds, il rejoignit ses compagnons.

— Que se passe-t-il ? interrogea Ballantine.

— J'ai été obligé de tuer ce satané sorcier, répondit Morane. Ce sacrilège va sans doute arrêter les Alfourous pendant un moment. Ensuite, ils vont tous se lancer à notre poursuite. Filons... Plus nous prendrons d'avance, mieux cela vaudra...

— Et que faisons-nous de notre prisonnier ? demanda l'Écossais en désignant Tawoureh.

— Mieux vaut l'abandonner. Il nous retarderait et, de toute façon, nous ne pourrions jamais nous résigner à le tuer de sang-froid.

Broom, qui depuis sa libération n'avait pas prononcé une seule parole, s'avança d'un pas, brandissant sa torche comme une massue. La colère crispait ses traits cruels et la haine brillait dans ses yeux d'habitude aussi froids que deux billes d'acier.

— Laisser aller cette bête féroce ? Vous êtes fou ! Il y a quelques instants, il n'aurait pas hésité à nous tuer, Rojas et moi, tout comme il a tué Greb, et vous voudriez lui faire grâce... Donnez-moi une arme, votre couteau, n'importe quoi, et je vais lui régler son compte !...

D'une main ferme, Morane repoussa l'Australien.

— Vous ne réglerez le compte de personne, dit-il d'une voix tranchante. Si Tawoureh vous avait tué, vous ne l'auriez pas volé. Personne ne vous a obligé à descendre dans cette vallée maudite...

Il arracha la torche des mains de Broom.

— Vous allez m'obéir, monsieur Broom, dit-il encore, ou moi, Robert Morane, je vous tue sur place.

Le ton de Bob était à ce point menaçant que le forban n'insista pas.

— Lâche le prisonnier, dit Morane à l'adresse de Ballantine.

Le colosse desserra son étreinte et Tawoureh, poussant un inexplicable cri d'épouvante, se mit à courir vers la sortie de la galerie, comme si les esprits de la montagne s'étaient lancés tous ensemble à ses trousses.

— Filons maintenant, dit Morane. Vous n'avez que trop perdu du temps.

Ce fut alors une fuite effrénée à travers le couloir tandis que là-bas, dans la caverne, une clameur de rage s'élevait, faisant résonner la montagne tout entière telle une gigantesque timbale.

Les quatre fuyards, se heurtant aux murailles, rebondissant, tombant, repartant, coururent jusqu'à la limite de leurs forces. À un moment donné cependant, comme ils arrivaient à l'embranchement secondaire, ils s'arrêtèrent pour souffler un peu. Ils se rendirent compte alors qu'ils n'étaient pas suivis. De la caverne, déjà lointaine, une sorte de plainte montait, psalmodiée par des centaines de voix terrifiées.

Rojas qui, jusqu'ici, semblait plongé dans une sorte d'hébétude, se mit à parler d'une voix sourde de médium en transe. Ses yeux hagards s'animaient et roulaient dans toutes les directions d'un air hébété.

— Mais qu'attendent-ils pour attaquer ? cria-t-il soudain. Pourquoi ne viennent-ils pas ? Je n'en puis plus, je n'en puis plus...

Un long cri de dément lui échappa. De toute évidence, ses nerfs flanchaient et le mettaient au bord de la crise d'hystérie. Morane s'approcha de lui et, par deux fois, le gifla.

Cela fit un bruit d'assiettes entrechoquées.

— Remettez-vous, Rojas dit le Français. Ce n'est pas le moment de tourner de l'œil. Nous allons avoir besoin de toute notre énergie pour parvenir à nous en sortir...

Le Portugais semblait rasséréiné. Il se redressa, soupira et frotta sa joue à la façon d'un enfant qui vient de recevoir une correction.

— Mais pourquoi ces démons ne nous poursuivent-ils pas ? se demanda-t-il d'une voix plus calme.

— Je n'y vois qu'une seule explication, répondit Morane. Ces démons, comme vous dites, sont des hommes semblables à nous. Ils ont eux aussi leurs croyances. Jamais il ne vous viendrait à l'idée de vous battre dans une église. Pour les Alfours, ce volcan est sacré car, pour eux, il sert de refuge aux âmes des morts. Ils ne nous poursuivent pas de peur d'encourir la colère des ancêtres. Leur superstition a failli vous coûter la vie. Maintenant elle nous sauve. Nous sommes sous la protection des esprits de la montagne.

— Drôle de protection, remarqua Ballantine. Elle me donne froid dans le dos.

— Les Écossais sont aussi superstitieux que des Papous, ricana Broom.

— Si vous aviez, comme nous, erré dans cette caverne et failli y trouver la mort, fit Bill, vous comprendriez mon peu d'enthousiasme.

— Pourtant, intervint Morane, il ne nous reste guère d'autre alternative. Il nous faudra traverser la montagne ou retourner

nous jeter dans les bras des makan-orang. À mon avis, il est plus sage de choisir la montagne.

Ballantine secoua la tête.

— Nous ne pourrons jamais repasser par où nous sommes venus, fit-il. La rivière en crue nous en empêcherait. Même si comme c'est possible, les eaux s'étaient retirées, nous ne parviendrons pas à remonter le courant à la nage et à regagner l'air libre. Je propose donc d'emprunter l'embranchement secondaire du tunnel. Nous verrons bien où il nous mènera.

— Bill a raison, approuva Morane. Nous emprunterons l'embranchement secondaire.

La voix agressive de Broom retentit.

— Vous feriez bien de nous demander notre avis, commandant. Monsieur Rojas et moi avons versé de l'argent à votre Compagnie pour que vous nous meniez là où nous le voulions, et nous avons aussi notre mot à dire. À mon avis, il serait sage de retourner par où vous êtes venu, puisque vous connaissez le chemin.

Bob se retourna brusquement vers l'Australien et plongea ses regards dans les siens. Il sentait la colère l'envahir et, s'il n'avait pas tenu la torche, objet précieux entre tous dans ces ténèbres, il se serait jeté sur Broom et l'aurait pris à la gorge.

— Écoutez, Broom, se contenta-t-il de dire. Vous avez bien versé de l'argent à la Compagnie, mais seulement pour faire une petite balade au-dessus de la jungle, et pas pour m'obliger à atterrir et à aller vous chercher entre les mâchoires des Alfourous. Votre folie a coûté la vie à votre copain Greb. À présent, si vous voulez continuer à faire le malin.

— Nous avons l'excuse de vouloir conquérir ces émeraudes, répondit Broom. Elles valent bien la peine de courir quelques risques.

— Ce n'est pas mon avis. Rien n'a autant de valeur que cinq vies humaines. Ces émeraudes ont déjà fait couler trop de sang, celui de Greb et celui des Papous, et je considère que la plaisanterie a assez duré. Vous allez m'obéir, monsieur Broom, et marcher droit, vous m'entendez !

— Et si je refuse ?

— J'emploierai la force s'il le faut. Puisque vous avez l'air de comprendre seulement le langage de la violence, nous aurons une longue conversation ensemble.

— Et si je vous casse la figure ? fit Broom d'un air narquois.

— Vous n'y parviendrez pas. Et puis, même si vous y arriviez, vous ne passeriez pas sur le corps de Bill. Autant essayer de discuter avec un rhinocéros.

Les regards glacés de Broom allèrent du Français au colosse et sans doute comprit-il qu'il ne parviendrait pas à venir à bout de ces deux adversaires vigoureux et décidés, car il se radoucit.

— Ça va, dit-il. Pour le moment vous êtes les plus forts et je suis obligé de vous obéir. Empruntons donc cet embranchement secondaire et enfonçons-nous dans l'inconnu. Si nous mourons de faim et de soif dans ces cavernes, ce sera vous commandant Morane, qui l'aurez voulu.

Bob haussa les épaules.

— J'ai tort de discuter avec vous, fit-il. Après tout, si vous voulez vous noyer ou aller vous rejeter entre les mains des makan-orang, vous êtes libre de le faire...

Morane tourna le dos à l'Australien et, élevant la torche au-dessus de sa tête, s'enfonça résolument dans le couloir latéral. Ballantine lui emboîta le pas, suivi par Vincente Rojas qui, toujours enfermé dans une demi-hébétude, avançait en traînant la semelle. Broom eut une courte hésitation puis, la rage dans l'âme, ne pouvant demeurer seul et sans lumière, il s'élança sur les traces de ses trois compagnons.

Tous disparurent bientôt dans les profondeurs de l'étroite galerie, comme si le Khiliandong les avait engloutis pour les livrer à la colère des esprits qui le hantaient.

*

* *

Au début, tout s'était bien passé. Le couloir, large de deux mètres et au sol composé de lave solide, permettait d'avancer rapidement et aisément. À plusieurs reprises cependant, des bifurcations se présentèrent mais Bob qui, tenant la torche

marchait toujours en tête, avait soin de se diriger toujours vers la droite afin de se maintenir le plus près possible de la rivière.

Ils marchaient depuis deux heures peut-être lorsque la torche, complètement consumée, lança un dernier jet de flammes et s'éteignit, plongeant les quatre hommes dans les ténèbres. Bill alluma sa lampe de poche, et ils purent à nouveau continuer à avancer. Mais, au bout d'une heure, la pile étant épuisée, la lampe s'éteignit à son tour. Ce fut à nouveau la nuit. Une nuit épaisse et définitive.

Morane, Ballantine, Broom et Rojas s'arrêtèrent en même temps. Cette fois, l'angoisse les gagnait. Ils se trouvaient prisonniers des ténèbres, sans espoir d'en sortir, et les millions de tonnes de lave de la montagne maudite pesèrent soudain plus lourdement sur leurs têtes. Dans l'obscurité leurs respirations oppressées retentissaient comme les pulsations d'invisibles machines, prêtes à s'arrêter, mais qui continuaient encore à tourner par inertie.

La voix de Broom éclata, rageuse.

— Je vous avais prévenu, commandant Morane. Nous voilà dans de beaux draps maintenant. Comment comptez-vous nous en tirer ?

Le Français ne répondit pas, et il y eut un nouveau silence. Puis Ballantine parla à son tour.

— Je crois qu'il serait raisonnable de retourner sur nos pas, commandant. De cette façon, nous avons encore une chance de nous en sortir, tandis qu'en continuant...

Morane se taisait toujours. Il avait envie lui aussi d'être raisonnable mais, depuis le début de cette aventure, seul l'absurde conduisait les événements. Absurde cet atterrissage en pleine jungle, absurde ce sentiment d'humanité qui l'avait poussé à se lancer à la recherche de Broom, Greb et Rojas. Puis, soudain, il comprit que tout, au contraire, s'enchaînait de façon rigoureuse, comme les différentes phases d'un problème d'algèbre. Broom et Greb connaissaient l'existence des émeraudes et, poussés par la cupidité, ils avaient voulu se les approprier. Pour arriver jusqu'à elles, un seul moyen, l'avion. N'en possédant pas, les deux forbans en avaient dérobé un par ruse. Quand ils eurent été, en même temps que Rojas, capturés

par les Papous, lui, Morane, guidé par son esprit chevaleresque, s'était lancé à leur secours. Bill, ne voulant pas le laisser risquer seul sa vie, l'avait suivi. Les événements se déroulaient donc selon une suite logique. Logique aussi son choix du couloir latéral puisque les deux autres voies d'évasion se trouvaient barrées, l'une par la rivière en crue, l'autre par les Alfourous. Et la logique les mènerait seulement à ces ténèbres, à cette impasse?... S'il en était ainsi, c'est que quelque chose ne tournait plus rond dans l'univers.

— Nous ne retournerons pas sur nos pas, dit finalement Morane. Là-bas, les Papous ou la rivière nous attendent avec, en plus, le risque de nous égarer dans les galeries secondaires.

— Nous courons le même risque en continuant à avancer, fit la voix de Broom.

— Oui, nous courons le même risque. Mais, au bout de cette route c'est l'inconnu avec tout ce qu'il peut nous apporter de bon.

— Ou de mauvais...

— Rien ne saurait être pire que le sort que nous réserveraient les Alfourous si nous tombions en leur pouvoir. Vous avez eu affaire à eux, et vous savez ce dont ils sont capables. Mieux vaut continuer de l'avant. À moins que la majorité d'entre nous ne soit d'un avis différent. Qu'en penses-tu Bill ?

— Évidemment, je vous suivrai commandant. Puisque vous voulez continuer à avancer dans l'inconnu, en route pour l'inconnu !...

— Je savais que tu serais de mon avis, mon vieux. Et vous, Rojas ?

La voix du Portugais leur parvint comme à travers un mur.

— N'importe quoi, disait-il, n'importe quoi, mais pas les Papous. Pas les Papous !...

Dans l'obscurité, Bob se prit à sourire.

— Voilà qui est réglé. La majorité a parlé. Bon gré mal gré, vous allez devoir nous suivre, monsieur Broom.

— Et si je refuse ?

— Vous ne refuserez pas, et je vais vous dire pourquoi. Parce que vous avez peur. Parce que vous avez peur de mourir tout seul dans les ténèbres, sans une présence humaine à vos côtés,

sans un rôle d'agonie pour répondre aux vôtres. Voilà pourquoi vous allez nous suivre, monsieur Broom...

L'Australien ne répondit pas. Tout à l'heure, au moment d'être sacrifié par les Papous, il avait crânement affronté la mort mais, maintenant, dans ces ténèbres humides et glacées, elle lui apparaissait sous un autre aspect. Seul, il n'échapperait pas à la folie, tandis que, près d'autres hommes, il aurait peut-être le courage d'attendre avec patience le trépas. Morane avait compris cela parce que lui-même éprouvait les mêmes sentiments, parce que la même crainte de la solitude et de la mort l'habitait. Les hommes étaient tous frères dans la peur. Il se secoua.

— Avançons, dit-il. Je marcherai en tête en explorant le terrain. Vous aurez qu'à me suivre et obéir à mes avertissements.

Ce fut une marche tâtonnante et épuisante. Une marche d'insectes aveugles et amputés de leurs antennes, avec la continuelle angoisse d'aboutir à un cul-de-sac ou de choir dans un précipice. Bob devait avancer en tâtant le sol du pied devant soi, et les mains tendues en avant pour ne pas heurter la muraille. Dans ces ténèbres, il n'était plus question de s'orienter. On avançait, et c'était tout. Il faisait humide et froid et la caverne semblait ne devoir mener nulle part.

Pendant deux, trois heures peut-être, les quatre hommes progressèrent ainsi, prisonniers de la nuit épaisse des cavernes. Ils avaient faim et soif et l'inquiétude les dévorait. Puis vint la fatigue. Cette avance lente et circonspecte, au cours de laquelle tous les nerfs devaient demeurer tendus, se révélait plus épuisante qu'une longue course. Elle sapait les énergies déjà entamées par les ténèbres, la faim et la soif.

Finalement, Morane, qui marchait toujours en tête, s'arrêta, exténué, le cœur battant, près du découragement.

— Je ne comprends pas, dit-il. Nous devrions depuis longtemps être sortis de la montagne. Ou bien nous tournons en rond, ou bien nous nous sommes enfoncés dans les entrailles de la terre.

— Je ne le crois pas, fit Ballantine. Depuis que nous marchons, le terrain ne m'a pas paru descendre.

— C'est juste. Il faudra donc que, tôt ou tard, cette galerie nous mène quelque part, c'est-à-dire de l'autre côté du volcan.

— Et si elle nous mène directement en enfer ? demanda la voix à la fois narquoise et agressive de Broom.

Morane ne répondit pas. Il ignora la remarque de l'Australien et se contenta de demander :

— Tout le monde se sent-il capable de continuer ?

— Même si nous en étions incapables, nous serions bien forcés de vous suivre, fit encore Broom. Vous avez la force pour vous, commandant, et vous le savez...

Une fois de plus, Morane feignit de ne pas avoir entendu. Dans l'état de désarroi où il se trouvait, il ne se sentait pas d'humeur à s'aventurer dans des vaines querelles. Il avait mené ses trois compagnons dans cette impasse, et il devait les en sortir.

La marche dans les ténèbres reprit, plus hallucinante encore à cause de la fatigue croissante. Tous les cinquante pas, Morane s'arrêtait et collait son oreille à la muraille, dans l'espoir d'entendre le bruissement de la rivière, mais, seul, le bruit des respirations rendues haletantes par l'angoisse, troublait le silence.

Au bout d'une nouvelle demi-heure, Rojas, qui traînait la semelle à quelques mètres en arrière, trébucha et s'écroula.

— Je n'en puis plus, gémit-il. Continuez sans moi... Je préfère mourir ici...

— Nous allons tous nous arrêter, déclara Bob, et prendre un peu de repos. Ensuite, nous repartirons...

— Repartir ? Et pour aller où ? demanda Broom. Vous savez bien que nous n'arriverons nulle part, commandant, que vous, comme moi, comme Ballantine, comme Rojas, nous périrons tous dans ce sépulcre pour être dévorés finalement par les bêtes rampantes. Nous allons tous mourir ici, prisonniers de cette montagne maudite, et vous l'aurez voulu...

Dans les ténèbres, il y eut un bruit mou de corps qui se heurtent, puis un claquement sec.

— Que se passe-t-il ? fit Morane.

— J'ai fait taire cet oiseau de mauvais augure, répondit Bill. Sa voix me rappelle trop le cri de la chouette, et je n'ai jamais aimé le chant de la chouette.

— Tu ne l'a pas ?...

— Oh, non... Rien qu'un petit coup de rien du tout, commandant. Il fallait absolument que je le fasse taire...

Tout ressort brisé, proche du désespoir, Morane se laissa glisser à terre et tenta de trouver le sommeil. Il vint lentement, entrecoupé d'étranges illusions, comme celle d'entendre le ronronnement d'un hélicoptère qui tournait, tournait au-dessus de sa tête. Était-ce réellement le ronronnement d'un hélicoptère ou le bruit de la respiration de ses compagnons ou le battement des ailes de quelques chauve-souris ? Ce ne pouvait pas être un hélicoptère, il le savait. Seule, sa fatigue lui jouait un mauvais tour. Broom avait raison, jamais plus aucun d'entre eux ne reverrait la lumière du jour. Peut-être même que, s'il s'endormait dans cette obscurité glacée il ne parviendrait plus à se réveiller. Il ne fallait pas qu'il s'endorme. Il ne fallait pas...

C'est alors que, malgré le froid, l'humidité et la peur, le sommeil s'empara réellement de lui.

*

* *

Robert Morane rêvait qu'une bête blanche, d'une espèce inconnue, était couchée sur sa poitrine et s'apprêtait à le dévorer. Il s'éveilla à demi et entrouvrit les yeux. La bête était là. C'était une sorte de grande araignée, vaguement lumineuse et aux pattes épaisses. Il fit un geste pour la chasser mais, comme il avançait la main, la bête recula. Il remonta la main vers son visage pour prendre du recul et frapper à nouveau, et l'araignée vint tout près de son visage. Une sueur froide commençait à perler aux tempes de Morane quand soudain il comprit que ce qu'il prenait pour une araignée était en réalité sa main. Mais comment parvenait-il à l'apercevoir dans ces ténèbres ? Elle n'était pas phosphorescente, elle, et seul un rayon de lumière pouvait la rendre visible.

Un rayon de lumière ! Il sursauta, se dressa sur son séant et écarquilla les yeux. Tout autour de lui, baignait dans une faible luminescence. Il pouvait entr'apercevoir la texture rugueuse de la paroi rocheuse et les formes de ses compagnons endormis. Pendant un instant, il pensa à ce qu'il avait lu jadis sur les moisissures phosphorescentes, mais il chassa vite cette idée. La lumière qui l'entourait, si faible fut-elle, était celle du jour, il n'en doutait pas.

Déjà il s'était levé et marchait vers l'endroit d'où cette clarté insolite lui semblait provenir. Il n'eut qu'à faire quelques pas et, après un coude brusque du couloir, la lumière lui apparut tamisée par un rideau de verdure. Il avança encore et déboucha sur une étroite terrasse où des arbres avaient poussé, masquant complètement l'entrée de la caverne. Ainsi, en proie au plus sombre des désespoirs, Morane et ses compagnons s'étaient arrêtés à deux pas de la liberté que la nuit régnant au-dehors leur masquait seule. Maintenant, il faisait jour et toutes les terreurs disparaissaient.

Le cœur battant, Bob écarta les feuillages et un spectacle féérique se révéla à ses regards. Sous lui s'étendait une large vallée éclaboussée de soleil et comblée par une végétation composée en grande partie par une vaste forêt de rhododendrons géants dont les fleurs rouges rutilaient sous le ciel limpide des tropiques. De hautes murailles à pic cernaient la vallée de toutes parts et semblaient l'isoler du reste du monde.

Morane ne pouvait se lasser d'admirer cette nature merveilleuse baignant dans la douce clarté du matin. Tout à l'heure encore c'était la nuit totale, avec ses angoisses, et maintenant il retrouvait le royaume de la lumière plus resplendissant que jamais.

Quelques minutes plus tard, alertés par le Français, Ballantine, Broom et Rojas venaient le rejoindre sur l'étroite terrasse. Devant le splendide spectacle qui s'offrait à lui, l'Écossais ne put retenir un vibrant cri de triomphe.

— Vous avez raison, commandant, cria-t-il. Nous avons réussi à traverser la montagne !

Il se tourna vers Broom qui se tenait un peu en arrière, sans parler. Sur le côté de la mâchoire, l'Australien portait une

enflure de la grosseur d'un œuf de pigeon, trace laissée par le poing de Bill.

— Alors, croyez-vous toujours que nous allons mourir dans les ténèbres, monsieur Broom ? demanda ce dernier d'un air narquois.

L'Australien roula des regards haineux mais ne répondit rien. Morane s'interposa.

— Il est inutile de remuer les vieilles querelles, dit-il. Ce qu'il faut avant tout, c'est gagner le fond de la vallée. Là, nous aviserons.

Péniblement, dévalant des éboulis et s'aidant des branches en guise de mains courantes, les quatre hommes parvinrent dans une étroite clairière, encombrée de rochers plats, située au bas de la falaise. Un clair ruisseau coulait entre des bambous et un bouquet de bananiers sauvages montrait des régimes de fruits couleur d'or pâle.

Quand ils eurent bu et mangé à leur soif et à leur faim, les naufragés du Mitchell inspectèrent les environs. Partout, les falaises vertigineuses se dressaient inaccessibles emprisonnant littéralement l'édénique vallée entre leurs mâchoires de roc. Au-dessus de la sortie de la caverne, sortie complètement dissimulée par la végétation, la masse tronquée et rébarbative du Khiliandong étageait ses champs de laves et de scories. Bob tourna le dos au volcan.

— Si j'en juge par notre position par rapport au Khiliandong, fit-il, nous devons nous trouver dans une vallée parallèle à celle dont nous sommes partis.

Résolument, il tendit la main vers la droite, c'est-à-dire vers l'Ouest.

— Il nous faut marcher dans cette direction, décida-t-il. Quand nous aurons atteint la falaise qui ferme cette vallée, nous tenterons de la franchir pour pénétrer dans l'autre vallée. Là, nous pourrons peut-être repérer l'épave du Mitchell et y attendre l'arrivée des secours.

Du regard, Morane chercha une approbation quelconque de la part de ses compagnons, et en particulier, puisqu'il était sûr de la complicité de Bill, celle de Broom et de Rojas. Mais l'Australien continuait à se cantonner dans un silence rageur et

obstiné. Quant au Portugais, il demeurait indifférent à toute chose, non que son esprit eût sombré dans la démence, mais simplement parce que l'aventure elle-même le dépassait.

— C'est parfait, fit Bob. Puisque tout le monde semble d'accord, mettons-nous en route.

— Pas avant de nous être taillés de solides épieux, répondit Ballantine. Cette vallée me paraît édénique mais, sous ces latitudes, je me méfie de ce genre de paradis terrestre où il y a un makan-orang dissimulé derrière chaque arbre.

Un quart d'heure plus tard, armés chacun d'un long gourdin appointé, les quatre hommes se mettaient en marche en direction de l'ouest. C'est alors que, inexplicablement, la détonation d'une arme à feu déchira le silence de la vallée.

Chapitre VI

Depuis plusieurs heures déjà, Morane et ses trois compagnons cheminaient à travers la forêt de rhododendrons géants, en direction de l'ouest. Malgré l'ombre projetée par les arbres, la chaleur était accablante et couvrait les hommes de sueur. Ils marchaient dans un humus épais et onctueux, fait de feuilles et de fleurs en décomposition et d'où montait une odeur tenace et entêtante. De-ci, de-là, dans une étroite flaque de soleil, quelques fleurs de rhododendrons, fraîchement tombées, brillaient comme de gigantesques rubis finement sculptés. Parfois, un calao filait d'un vol noir et orangé entre les arbres, ou quelque kangourou nain fuyait par bonds mécaniques. Aussitôt après, la forêt retrouvait sa morne et grandiose désolation.

À plusieurs reprises cependant, des détonations avaient brisé le silence de la vallée, jetant le trouble dans l'esprit des quatre voyageurs. Ces détonations, produites selon toute évidence par des armes à feu, indiquaient la présence d'hommes blancs. Pourtant, cette présence était chose impossible puisque, jamais encore, cette région du Mont Khiliandong n'avait été explorée et qu'on n'y connaissait aucune installation civilisée.

Vers midi, comme ils traversaient une étroite clairière, Bob eut la chance de tuer un marsupial d'assez grande taille d'un coup de son épieu. L'animal, dissimulé derrière une touffe de cactus, avait débouché à un mètre devant lui, et un mouvement réflexe avait poussé le Français à frapper.

Grâce à la lentille convexe de sa torche électrique, Ballantine réussit, en condensant les rayons ardents du soleil, à enflammer des branchages secs qui, bientôt se changèrent en un feu crépitant sur lequel le marsupial soigneusement dépecé, fut mis à rôtir.

Morane, Ballantine, Broom et Rojas venaient de terminer leur repas quand un nouveau coup de feu claqua, tout proche

cette fois. Il y eut un grand battement d'ailes et une masse de plumes bariolées jaillit du sous-bois, fendit les airs et vint tomber aux pieds de Ballantine. L'Écossais ramassa la dépouille encore chaude de l'oiseau et la contempla longuement.

— Un coq sauvage, dit-il, et, si je ne me trompe, qui vient d'être tué d'une balle...

— Et une balle qui, à en juger par la détonation, a été tirée par une petite carabine automatique de l'armée américaine fit remarquer Broom. J'ai assez entendu la chanson de ces engins-là pour pouvoir me tromper.

— Je me demande bien qui peut se servir d'une telle arme dans ces régions inaccessibles ? fit Bob.

Pendant qu'il parlait, ses yeux s'étaient fixés sur la forêt proche, car il lui semblait que quelque chose bougeait derrière les arbres. Animal ou homme ? Un animal ne pouvait se servir d'une arme à feu. Alors, homme, mais ami ou ennemi ?... Il n'eut pas à s'interroger davantage. Les branches s'étaient écartées et trois hommes étaient apparus. À moitié nus, vêtus de haillons et de peaux de bêtes, la peau tannée par les intempéries, ils ne pouvaient pas être pris pour des Papous. Deux d'entre eux avaient le menton et les joues ornés d'une épaisse barbe blonde. Celle du troisième, le plus grand des trois, était du plus beau noir et tranchait sur sa peau bronzée mais claire.

— Par tous les diables du Loch Ness, rugit Ballantine, des Sauvages blancs !

— Des drôles de sauvages, remarqua Morane. Tu as vu les joujoux qui leur servent d'arcs et de flèches.

Les deux hommes blonds tenaient en effet de courtes carabines de calibre 30 sous leurs bras, et celui à la barbe noire un fusil-mitrailleur Thompson.

Malgré leurs armes et leur aspect farouche, les trois nouveaux venus ne semblaient pourtant pas animés d'intentions hostiles. Au contraire, en apercevant Morane et ses compagnons, ils s'étaient mis à gesticuler et à s'exclamer en un anglais guttural qui sentait les bords de l'Hudson ou les plaines vallonnées du Texas.

— Des Américains ! fit Ballantine. Que les makan-orang me tranchent la tête si je devine ce qu'ils fabriquent ici...

Les trois « sauvages » blancs s'avançaient en direction de Bob et de ses compagnons. Ils s'arrêtèrent devant eux et celui à la barbe noire, qui paraissait être le chef, parla.

— Mon nom est Frank Reeves, et voilà Herbert Blaine et John Felton... Qui que vous soyez, vous êtes les bienvenus dans notre vallée.

Visiblement, Reeves essayait de contenir, sous des paroles courtoises, la joie qui l'envahissait. Ses deux compagnons ne devaient pas posséder la même maîtrise, car l'un d'eux demanda à brûle-pourpoint :

— Et cette satanée guerre, est-elle finie ?

— Bien sûr, qu'elle est finie ! s'exclama Bill. Vous croiriez-vous encore à l'époque de la guerre de cent ans par hasard...

La seconde barbe blonde parut hésiter un instant avant de demander à son tour :

— Et les vainqueurs, quels sont-ils ?

Bill sursauta violemment.

— Ça par exemple, commandant. Voilà des gars qui n'ont pas entendu parler de la prise de Berlin et du feu d'artifice de Hiroshima et de Nagasaki !

Malgré sa surprise, Morane ne disait rien. Il attendait les explications des trois Américains. Frank Reeves se chargea finalement de les lui fournir.

— Notre présence ici et nos questions doivent vous paraître bizarres, dit-il. Vous comprendrez quand vous saurez que nous sommes des naufragés de l'air et que depuis 1944 nous sommes ici, prisonniers de ces montagnes maudites.

— Nous aussi sommes des naufragés, fit Morane.

— Je le sais. Hier, nous avons vu votre appareil descendre dans la jungle, mais nous ignorions que vous aviez atterri dans cette vallée...

Bob secoua la tête.

— Nous n'y avons pas atterri, dit-il.

Reeves, Blaine et Felton eurent un même sursaut, puis une même exclamation.

— Mais alors, comment êtes-vous parvenus jusqu'ici ?

Une surprise intense, mêlée à une expression d'espoir, s'était peinte sur leurs traits. Morane tendit le bras vers l'est, en direction du Khiliandong.

— Nous sommes venus par-là, fit-il. Par la caverne qui traverse le volcan.

En quelques phrases, il mit les trois Américains au courant des événements qui les avaient menés, lui et ses compagnons, jusqu'à la vallée aux rhododendrons. Quand il eut terminé, une explosion de joie sauvage empoigna Reeves et ses amis. On eut dit des prisonniers qui, franchissant les portes de leur geôle, retrouvent enfin la liberté.

— Messieurs, dit Reeves quand cette allégresse se fut un peu calmée, vous ne pouvez savoir quelle nouvelle vous nous apportez là. Depuis cinq ans, nous cherchons le moyen de quitter ces lieux mais sans résultat, et voilà que vous nous désignez le chemin qui nous permettra de sortir d'ici et de regagner la civilisation. Mais, avant, il faut que je vous explique notre présence dans ces montagnes.

Et Reeves raconta comment, par un beau jour de mars 1944, la vallée aux rhododendrons avait refermé, sur lui et ses compagnons, ses infranchissables mâchoires de roc auxquelles ils avaient, vainement depuis lors, tenté d'échapper.

À cette époque, un groupe de fusiliers marins américains se trouvait en difficultés, coupé de sa base, sur la côte nord-ouest de la Nouvelle-Guinée ou, contre toute attente, des troupes japonaises avaient soudainement débarqué. Aussitôt de différents points de la grande île, des renforts, en hommes, en matériel, furent envoyés aux assiégés. Frank Reeves commandait une forteresse volante B. 29 qui, muée provisoirement en transport, avait quitté Port Moresby dans le but de parachuter des armes légères et des munitions aux fusiliers marins isolés.

Le puissant quadrimoteur survolait l'intérieur inconnu de l'île quand un des moteurs gauche avait soudain pris feu. L'incendie se propageant, quatre des sept hommes d'équipage avaient sauté en parachute, mais les trois autres, plus sages préférant mourir écrasés que condamnés à une mort lente dans la jungle, avaient préféré ne pas quitter l'appareil. Bien leur en

prit, car Reeves qui pilotait, avait réussi, non sans casser de bois, à poser le lourd quadrimoteur dans une vallée perdue, non loin du Mont Khiliandong. Le poste de radio ayant été complètement détruit lors de l'impact, les trois naufragés de l'air s'étaient vus dans l'impossibilité d'entrer en contact avec leur base pour demander des secours. Ils décidèrent donc de regagner un endroit civilisé par leurs propres moyens. C'est alors qu'ils firent une terrible découverte : la vallée était un monde clos, fermé de tous côtés par des murailles infranchissables. Ils avaient cherché un passage, exploré des grottes qui, toutes, aboutissaient à de vertigineux précipices où se terminaient en cul de sac et finalement, ils avaient dû se rendre à l'évidence : la vallée les retenait prisonniers et, seul, une aide venue du ciel pourrait leur faire franchir les falaises vertigineuses.

Pendant cinq années, les trois hommes avaient espéré le miracle qui leur permettrait de retrouver un jour leur pays et leurs familles. Les armes et les munitions provenant de la cargaison de l'appareil, ne leur manquaient pas. La carlingue, une fois aménagée, leur offrait un refuge spacieux et sûr. Ils purent donc s'organiser, chasser, survivre. Pourtant ils semblaient condamnés à une demi-sauvagerie, jusqu'à ce jour où, traquant le gibier dans la forêt de rhododendrons, ils étaient tombés sur Morane et ses compagnons qui, tels des archanges sauveurs, leur ouvraient le chemin de la liberté.

— Je ne comprends pas, disait Reeves, comment cette caverne a pu échapper à nos investigations. Durant ces cinq ans, nous avons battu cette satanée vallée en tous sens pour trouver le moyen de nous échapper, et nous n'avons rien découvert.

Bob hocha la tête.

— Cela ne m'étonne pas, fit-il. L'entrée de la caverne est dissimulée par la végétation. Comme la vallée est fort étendue, vous cherchiez une aiguille dans une botte de foin.

— Vous avez raison, approuva Reeves. Nous étions comme des fourmis enfermées dans une grande salle d'où, seule, une ouverture de la grandeur d'une tête d'épingle permettrait de sortir. Le tout aurait été de trouver cette ouverture et, à moins d'un hasard, la vie d'un homme n'y aurait pas suffi.

Blaine et Felton, les deux « sauvages » à la barbe blonde, suivaient cette conversation avec une impatience croissante. Soudain, Felton s'adressa à Morane.

— Conduisez-nous immédiatement à l'entrée de cette fameuse caverne, dit-il. Nous avons hâte de quitter ces lieux. Depuis toutes ces années que nous attendons...

— Oui, c'est cela, mettons-nous en route, fit Blaine à son tour. Qu'attendons-nous ?

D'un geste de la main, Bob calma les deux hommes.

— Minute, dit-il. Mes compagnons et moi sortons de la caverne en question, et nous avons failli y laisser nos os. Ces boyaux forment un véritable labyrinthe et, en admettant que nous parvenions à en retrouver la sortie, il nous faudra en outre compter avec les Alfourous. Ce ne sont pas précisément des petits garçons timides et, si nous tombons entre leurs mains, nous finirons tous à la casserole.

Reeves se mit à rire.

— Nous nous chargeons des Alfourous, dit-il. Là-bas, au campement, nous possédons un fameux stock d'armes et de munitions. Pensez donc toute la cargaison d'un B. 29 ! Nous vous armerons tous les quatre, et c'est bien le diable si, à sept, munis de fusils mitrailleurs, nous ne parvenions pas à faire entendre raison aux mangeurs d'hommes...

— Je vous le concède, convint Morane. Avec les Thompson, nous aurons toutes les chances de notre côté en cas de coup dur. Mais nous risquons, avant cela, de nous égarer dans le dédale des galeries et, là, nos armes ne nous seront d'aucun secours.

— Nous ne nous égarerons pas, rétorqua Reeves. Depuis cinq ans, les tam-tams des Alfourous ne cessent de nous casser les oreilles et nous savons que leur village se trouve à l'est-nord-est. Nous possédons une boussole et une fois dans le labyrinthe, il nous sera relativement facile de nous diriger. Pourtant, rien ne sert de presser les choses. L'entrée de la caverne est là et elle ne s'envolera pas. D'autre part, notre évvasion doit être organisée. Nous allons vous conduire à notre camp. Là, nous nous équiperons de pied en cap, fabriquerons des torches et élaborerons un plan de campagne.

— J’admire votre modération dit Bob. Si tout le monde possédait votre bon sens, l’humanité s’en porterait bien mieux...

En disant cela, il jetait un coup d’œil en direction de Broom. Celui-ci, qui se tenait un peu à l’écart, en compagnie de Rojas, fit mine de ne pas saisir l’allusion de Bob. Il se contenta, quand Morane se fut à nouveau détourné, de lui décocher un regard féroce et chargé de rancune.

Déjà, le Français et Frank Reeves s’étaient mis en route, suivis par Ballantine, Blaine et Felton, en direction du camp des trois Américains. Broom et Rojas leur emboîtèrent le pas. L’Australien avait les yeux fixés sur la carabine que Blaine et Felton portaient en bandoulière. À un moment donné Broom poussa le Portugais du coude et, du menton lui désigna les armes. Alors, les deux hommes échangèrent un long regard complice.

*

* *

L’épave du B. 29, amputée de ses ailes, dont l’une était en partie carbonisée, gisait sur le ventre, dans une longue et étroite clairière qui avait servi d’aire d’atterrissage. En vrais Américains soucieux de leur confort, Reeves, Blaine et Felton avaient aménagé la carlingue avec soin. Les brèches consécutives à l’impact, avaient été soigneusement colmatées à l’aide de plaques de Duralumin arrachées aux ailes. Des hamacs, faits de fibres artistement tressées, pendaient à l’intérieur de l’habitacle et, au-dehors, un grand vélum, composé de toiles de parachutes cousues ensemble et tendu entre une douzaine de piquets, tamisait les ardeurs du soleil. La plus grande partie du fuselage était encombrée de caisses contenant des armes – fusils mitrailleurs, carabines, pistolets automatiques – et une importante quantité de munitions déjà largement entamée mais loin cependant d’être épuisée...

En visitant cette installation, confortable pour des naufragés, Bill Ballantine ne put retenir un petit sifflement d’admiration.

— Ma parole, dit-il à l’adresse des trois Américains, je ne vois pas très bien de quoi vous avez à vous plaindre...

Frank Reeves eut un léger sourire amusé.

— Évidemment, fit-il, vue sous un certain angle, la vallée peut être considérée comme un petit paradis. Pas d'habitants, des fleurs, des fruits, du gibier, de l'eau claire. En outre, des munitions à revendre, un bungalow qui, jadis, quand il avait encore ses ailes, valait des millions. Nous avons tout ce qu'il fallait pour être heureux... même du sérum antivenimeux. Pourtant, quelque chose nous manquait.

Felton laissa échapper un soupir à fendre un rocher.

— Pour moi, c'étaient les terrains vagues de Brooklyn, dit-il.

— Et, pour moi, fit Blaine à son tour, l'air délicatement chargé d'effluves de pétrole de mon bon vieux Texas.

Bill avait pris un air faussement rêveur.

— Ah ! revoir ce bon vieux monstre du Loch Ness et lui passer doucement la main le long du dos ! murmurait-il d'une voix plaintive.

Tout le monde éclata de rire, mais cette explosion de gaieté ne diminuait en rien la touchante nostalgie de ces trois hommes isolés depuis des années de toutes ces choses qui, jadis, composaient leur univers.

Le soir tombait et un feu fut allumé. Une demi-heure plus tard, les sept naufragés, assis en rond, savouraient un dîner composé de gibier rôti, d'ignames cuites sous la cendre et de fruits, le tout arrosé d'une eau limpide dans laquelle de petits citrons verts et sucrés avaient été mis à macérer. Ensuite, Morane et Frank Reeves allèrent s'asseoir un peu à l'écart afin de faire des plans pour le départ du lendemain. Le temps pressait et il fallait absolument regagner l'épave du Mitchell avant l'arrivée des hélicoptères de secours. En fervent de la mécanique, Bill Ballantine s'était muni d'une torche pour inspecter les moteurs du B. 29 qui désormais inutilisables et attaqués par les oxydes, gisaient épars dans la clairière. Broom, Rojas, Blaine et Felton demeurèrent donc seuls en présence.

Depuis un moment, un plan se dessinait dans l'esprit de l'Australien. N'ayant pas renoncé à conquérir les émeraudes sacrées des Pygmées, il se demandait s'il lui serait impossible de s'assurer la collaboration de Blaine et de Felton. Frank Reeves, il le devinait, ne marcherait pas. Il paraissait trop cultivé et

volontaire pour se laisser séduire par de fallacieuses promesses. Mais ses deux compagnons, plus frustes, se laisseraient peut-être tenter et leur complicité mettrait définitivement Morane en état d'infériorité. À quatre contre trois, et avec des armes, Broom se faisait fort de renverser la situation à son avantage.

Insidieusement, au cours de la conversation, l'Australien glissa quelques mots sur les gisements d'émeraudes qui, à ce qu'il avait entendu dire, abondaient dans la région.

— Des émeraudes ! s'exclama Blaine. C'est dommage que nous ne le savions pas. En cinq ans, nous aurions peut-être eu le temps d'en récolter assez pour en faire un bracelet que j'aurais offert à ma sœur...

Felton haussa les épaules avec mépris.

— Pour récolter des émeraudes, il faut creuser le sol, et tu aimais bien trop t'adonner au doux farniente pendant que nous chassions ou travaillions, Frank et moi...

Blaine se dressa à la façon d'un coq furieux.

— Tu vas encore dire sans doute que c'est toi qui as tout fait ? Qui a cousu ensemble les toiles de parachutes ?...

— Peuh ! Du travail de femme.

— Ouais, du travail de femme aussi sans doute quand je t'ai ramené sur mes épaules pendant une bonne lieue le jour où tu t'étais foulé la patte en poursuivant un papillon ?

Felton se cabra à son tour.

— Ce n'était pas un papillon que je poursuivais. Je t'ai dit cent fois que j'avais blessé un cochon sauvage et que...

— Bien sûr, interrompit Blaine, on dit ça...

Broom choisit ce moment pour intervenir.

— Inutile de vous chamailler pour savoir lequel d'entre vous aurait eu le courage de gratter la terre pour récolter des émeraudes. D'ailleurs, il ne faut pas nécessairement se changer en terrassier pour cela.

L'étonnement se peignit sur les traits de ses deux interlocuteurs.

— Que voulez-vous dire ? demanda Blaine.

— Oui, que voulez-vous dire ? dit également Felton. À ma souvenance, les émeraudes ça n'a jamais poussé sur les arbres.

L'Australien leur raconta alors comment, tombé comme eux du ciel pendant la guerre, il avait, en compagnie de Greb, pu admirer l'idole aux yeux verts, adorée par les Négritos.

Quand il eut terminé, Blaine se mit à rire.

— Une idole aux yeux d'émeraudes, hein ? Cela me rappelle un film que j'ai vu quand j'étais gosse. Il y avait là-dedans une jeune fille qui allait à la recherche de son père au Congo et... Oui, monsieur, j'ai l'impression que vous allez trop au cinéma.

— Vous vous trompez, affirma Broom. Cette idole existe. Je l'ai vue de mes propres yeux, et les émeraudes valent une fortune. Si vous voulez nous aider, Rojas et moi, à les conquérir, vous serez riches et pourrez oublier vos souffrances passées, profiter à votre guise de l'existence.

Les deux Américains échangèrent un regard, et un sourire se peignit sur leurs faces brûlées par le soleil. Felton passa les doigts dans sa longue barbe dorée.

— Écoutez, monsieur, fit-il à l'adresse de l'Australien, depuis cinq ans que nous vivons ensemble, Reeves, Blaine et moi, nous sommes devenus un vrai trio d'amis. Or, tout à fait par hasard, Reeves est le fils du propriétaire des fameuses aciéries du même nom, aux États-Unis, et il nous a promis que, si un jour nous sortons de cette fichue vallée et retournons au pays, il nous nommerait majordomes de son ranch, en Californie. On aura des chevaux, de l'argent, juste ce qu'il faut pour être heureux, des terres pour chasser, une belle maison, et cela pour le restant de nos jours. Alors, vous comprenez, vos émeraudes, monsieur, vous pouvez les rouler dans de la pâte et en faire des beignets. Nous en avons assez de ce fichu pays et nous ne voulons rien emporter qui nous le rappelle de près ou de loin.

Broom eut un geste d'impuissance. Blaine paraissait partager les vues de Felton, et il était inutile d'insister.

— Tant pis, dit-il d'un air faussement indifférent. Les Pygmées garderont leurs émeraudes, et tout est dit.

Pourtant, au fond de lui-même, il se sentait plus décidé que jamais à réaliser son dessein. Puisque ces deux imbéciles négligeaient son offre, il se passerait d'eux. Maintenant qu'il savait où trouver des armes, il n'hésiterait pas à affronter les Alfourous et les Pygmées, même avec Rojas comme seul allié, et

pour cela il passerait sur le corps de ses compagnons s'il le fallait.

Une heure plus tard, les sept naufragés de l'air étaient allongés pour dormir. Les mains croisées derrière la nuque, Bob Morane regardait le ciel scintillant d'étoiles et humait à pleines narines l'air embaumé de la vallée.

Il écoutait les cris des oiseaux nocturnes et les stridulations des insectes dans les hautes herbes. Pourquoi ne resterait-il pas là, dans cette vallée perdue, loin de l'assommante politique, des problèmes raciaux, des bruits de guerre ? Mais il savait que, le lendemain, il se mettrait en route avec ses compagnons pour tenter de regagner la civilisation en leur compagnie. Rien ne le poussait pourtant. Tout l'engageait au contraire à demeurer dans cette vallée édenique. En insistant un peu, il parviendrait bien à décider Bill à y demeurer avec lui. Ils chasseraient, pêcheraient et étudieraient la nature. « Oui, songea-t-il, et au bout de quelques semaines, j'aurai envie de piloter une voiture de course ou un avion à réaction, de faire du ski, de visiter une tribu d'Indiens du Brésil ou de faire partie du premier voyage sans retour pour la Lune ». Il aimait trop l'imprévu pour pouvoir se cantonner dans une vie de Robinson sans Vendredi et sans traces de pas sur le sable. Avant de s'arrêter, de chausser définitivement ses pantoufles, même dans une vallée perdue de la Nouvelle-Guinée Centrale, il comptait vivre encore quelques passionnantes aventures.

Cette dernière idée le fit sourire. « Je suis semblable à la grenouille qui voulait se faire plus grosse que le bœuf. Avant de songer à de nouvelles aventures, tâchons toujours de nous tirer de celle-ci. Il ne faut pas tanner la peau de l'ours avant d'avoir tué la bête ». Sur ces deux aphorismes venus juste à point pour tempérer son imagination trop féconde, Bob Morane jugea préférable de s'endormir.

Alors, il n'y eut plus que les mille rumeurs de la vallée noyée de ténèbres... et les ronflements sonores de Bill Ballantine qui, sans doute, rêvait à quelque moteur bien rodé et docile.

Chapitre VII

À vrai dire, et ses ronflements ne faisaient rien à l'affaire, Bill Ballantine ne rêva pas seulement de moteurs, mais surtout d'hélicoptères. Toute la nuit, ces engins lui tournèrent dans la tête. Parfois, il se trouvait au sommet d'une haute montagne et l'un d'eux venait près de lui jusqu'à le toucher mais, au moment où il voulait monter à bord, l'hélicoptère se changeait en un énorme papillon ou en une mouche gigantesque et vrombissante. Une autre fois, il réussissait à atteindre l'appareil, mais une bande d'Alfourous le saisissait alors aux jambes et le tirait en arrière. À la fin de son rêve, le gros hélicoptère qui le narguait atterrit près de lui. Cependant, comme il allait y grimper, il se changea en un corbillard conduit par Lewis Broom. Furieux, Bill se jeta sur l'Australien et se mit à le rouer de coups, mais aucun de ses coups ne portait et Broom demeurait devant lui, un sourire moqueur sur ses lèvres minces. Finalement, le poing de Ballantine atteignit son but. Bill sentit une violente douleur à la main droite et se réveilla.

Les premières lueurs du jour envahissaient la clairière. Clignant des paupières, Bill se frotta le poing. En se débattant, il avait frappé un des piquets supportant le velum en toile de parachutes, et cela l'avait tiré de son sommeil.

Instinctivement, mû par un restant de rancune, l'Écossais se tourna vers Broom et fut étonné de ne plus le voir à l'endroit où il s'était allongé la veille. Tout près, des peaux de bêtes, prêtées pour la nuit par les Américains, gisaient en désordre. La place de Rojas était vide, elle aussi.

Intrigué par cette double absence, Bill se leva et alla secouer Morane, étendu à quelques mètres de lui. Le Français ouvrit les yeux et Ballantine lui désigna les deux places vides.

— Broom et Rojas, fit-il. J'ai l'impression qu'ils ont filé.

Bob se dressa, complètement réveillé.

— Filé ? demanda-t-il. Es-tu sûr qu'ils ne se sont pas simplement éloignés ?

— Éloignés... Pour admirer le réveil de la nature sans doute, et tous deux ensemble pour échanger leurs impressions poétiques ? Non, commandant, avec ces vilains cocos, nous devons nous attendre au pire...

Quelques minutes plus tard, tout le camp se trouvait réveillé, et il fallut se rendre à l'évidence, Broom et Rojas ne se manifestaient nulle part. On les chercha dans les environs, on les héla. Rien n'y fit. Ils demeureraient introuvables. C'est alors que Felton fit remarquer que deux fusils-mitrailleurs et deux colts automatiques manquaient. Un briquet à amadou avait aussi été dérobé.

— Cela ressemble fort à une fuite, fit remarquer Reeves. Mais pourquoi sont-ils partis seuls ? En demeurant groupés, nous avions plus de chance de survivre...

— Broom ne l'ignorait pas, dit Bob, mais il avait ces émeraudes en tête, et il savait que je me serais opposé à ce que lui et Rojas aillent les dérober.

À ce moment, Felton intervint et rapporta la proposition que Broom leur avait faite la veille, à lui et à Blaine. Morane hocha la tête.

— Cela confirme mes suppositions. Broom et Rojas sont partis à la recherche de ces maudites émeraudes. Il nous faut les rejoindre avant qu'ils ne soient sortis de la caverne.

Frank Reeves haussa les épaules de façon insouciant.

— Pourquoi nous tracasser au sujet de ces deux tristes sires ? fit-il. Qu'ils aillent se faire pendre ou couper la tête, puisque tel est leur désir.

— Oui, et ils ameuteront les Alfourous et, quand nous passerons à notre tour, la surprise sera manquée et toute la tribu nous attendra, sur pied de guerre, au débouché de la caverne. Avec les armes automatiques, nous passerons peut-être, mais non sans laisser l'un ou l'autre d'entre nous sur le terrain.

— Vous avez raison, approuva Reeves. Ces deux personnages sont un véritable danger public, et nous pouvons encore nous

estimer heureux qu'ils ne nous aient pas assassinés pendant notre sommeil.

— Cela ne leur aurait pas servi à grand-chose. Que pouvions-nous contre eux ? Ils ont une solide avance maintenant...

Felton s'était penché sur l'endroit où Broom avait dormi et inspectait le sol.

— Je ne crois pas qu'ils aient tellement d'avance, dit-il. À l'endroit où Broom était couché, l'herbe n'a pas encore eu le temps de se redresser.

Aussitôt le visage de Morane redevint serein.

— Peut-être avons-nous encore une chance de les rejoindre avant qu'ils n'aient commis l'irréparable. Vous et moi, Reeves, allons partir en avant, en direction de la caverne. Vous connaissez bien le pays et cela nous donne un grand avantage sur les fuyards. Blaine, Felton et Bill, suivront à une heure de distance, juste le temps de préparer les équipements, armes, torches, victuailles, munitions.

Soudain, une expression d'appréhension se peignit sur les traits de Reeves. Sa main se porta à la poche intérieure de sa veste en peau de kangourou et en tira une grosse boussole étanche de l'armée américaine, retenue par un lien de cuir. Un soupir de soulagement s'échappa de sa poitrine, puis un sourire narquois prit naissance sur ses lèvres.

— Nous avons décidément tous les atouts dans notre jeu, dit-il. Broom et Rojas ont pensé à tout, sauf à emporter une boussole. Celle-ci est la seule que nous possédons et, sans elle, ils ne pourront s'engager dans la caverne sans courir le risque de s'égarer. Qu'en pensez-vous, Morane ?

— Vous êtes dans le vrai, répondit le Français. Broom n'est pas un lâche, mais il y regardera à deux fois avant de s'enfoncer, sans aucun moyen de s'orienter, dans le labyrinthe des galeries. Avant-hier, nous avons bien failli y rester... Cependant, nous devons nous tenir sur nos gardes. Broom et Rojas pourraient nous attendre, embusqués à l'entrée de la galerie, prêts à nous tuer pour s'emparer de la boussole.

Une fois de plus, Frank Reeves haussa les épaules.

— De toute façon, il nous faut courir ce risque. Nous ne pouvons pas permettre à Broom et à Rojas d'alerter les Alfourous. Notre propre sécurité en dépend.

Bob inspectait le ciel qui, rapidement, se teintait d'or.

— Il serait temps de nous mettre en route si nous voulons rejoindre les fuyards avant qu'ils n'aient atteint la caverne. S'ils ne nous attendent pas à l'entrée, nous serons bons pour jouer à cache-cache dans le labyrinthe et cela ne me tente guère...

Quelques minutes plus tard, Morane et Reeves, armés chacun d'un colt automatique et d'un fusil mitrailleur et portant quelques vivres, une gourde de peau pleine d'eau et un fagot de branches résineuses, se mettaient en marche en direction de l'est. Quand ils se retournèrent, Bill Ballantine leur fit un grand signe de la main et cria à l'adresse de Morane :

— Et surtout, n'abîmez pas trop notre ami Broom, commandant. J'aurai bien du plaisir à écraser une fois encore sa sale face de rat !...

*

* *

Il était un peu plus de midi quand Morane et Reeves, au débouché de la forêt de rhododendrons, arrivèrent en vue de la falaise est, non loin de l'endroit où s'ouvrait l'entrée de la caverne. Ils avaient avancé rapidement, mais sans parvenir cependant à combler le retard qui les séparait de Broom et de Rojas.

Maintenant, les deux aviateurs contemplaient d'un œil perplexe le rideau de végétation dissimulant l'embouchure du couloir. Plus haut, c'était la muraille à pic et, plus haut encore, le cône rébarbatif et dénudé du Khiliandong. Un énorme silence, lourd comme une chape de plomb, pesait sur la vallée engourdie par les rayons trop brûlants du soleil.

Reeves, qui inspectait soigneusement les alentours, fit la grimace.

— J'ai l'impression, dit-il, que nous allons devoir poursuivre ces deux lascars dans la caverne si nous ne voulons pas qu'ils ameutent les makan-orang.

— J'en ai bien peur, fit Morane à son tour.

Soudain, il lui sembla voir bouger les feuillages devant lui puis, à quelques mètres de hauteur sur l'éboulis, quelque chose brilla, le temps d'un éclair.

— Couchez-vous ! hurla Bob.

Il se jeta sur Reeves et, d'un coup d'épaule, le fit basculer, le forçant à s'allonger entre les rochers plats parsemant le sol de la clairière. Aussitôt, une barre de feu bondit vers eux. On entendit le tacatac sinistre d'un fusil mitrailleur et les balles frappèrent les rochers tout autour des deux hommes, faisant se lever de petits nuages de pierre pulvérisée.

La joue écrasée au sol, Reeves tourna la tête vers Morane.

— Nous ne devons pas aller chercher Broom et Rojas dans la caverne, dit-il.

— Non, fit Bob, mais notre situation n'en est guère plus brillante.

Couchés à plat ventre entre les pierres plates qui les dissimulaient à peine, ils ne pouvaient faire un mouvement sans courir le risque d'être atteints par les balles de Broom et de Rojas. Morane se demandait pourquoi les deux fuyards s'étaient arrêtés pour attendre leurs poursuivants, au lieu de continuer leur chemin sous le volcan. Soudain, il comprit et il sut que, s'il ne se trompait pas, il avait une chance de vaincre Broom plus sûrement que par les armes. Il leva la tête et cria :

— Broom, pourquoi nous avez-vous attendus au lieu de continuer votre route par la caverne ?

Pendant de longues secondes, seul le silence répondit aux paroles du Français. Ensuite, la voix de Broom retentit, chargée de menace.

— Je voulais votre peau, commandant Morane. C'est pour cela que je vous ai attendu...

— Non, Broom, ce n'est pas pour cela. Si vous aviez voulu me tuer, et les autres en même temps, vous auriez pu le faire avant de quitter le camp, alors que nous dormions tous. Non, Broom, la véritable raison de cette embuscade est que, une fois en route, vous vous êtes aperçu que vous n'aviez pas de boussole pour vous orienter dans la caverne. Alors, n'osant revenir sur vos pas,

vous nous avez attendus, comptant nous abattre par surprise et prendre la boussole... Mais c'est raté, Broom...

Là-bas, le rire métallique de l'Australien retentit, agressif.

— Raté !... Montrez votre tête, commandant, et vous allez voir si c'est raté.

Morane se mit à rire doucement, comme s'il s'apprêtait à jouer un bon tour à quelqu'un.

— Passez-moi la boussole, souffla-t-il à Reeves.

L'Américain donna le précieux appareil à Bob et celui-ci, glissant avec précaution la main le long de la pierre plate contre laquelle il était couché, y posa la boussole sur sa tranche, à un endroit où Broom pouvait l'apercevoir nettement.

— Broom, cria-t-il, j'ai posé la boussole sur cette pierre. Notre unique boussole. Si vous tirez, vous risquez de l'atteindre...

À nouveau, le silence seul pesa.

— Reculons afin de nous mettre à l'abri, dit Bob. Ayez soin de bouger de façon à ce que la boussole demeure toujours dans le champ de tir.

Morane savait qu'il jouait gros jeu, mais quelque chose lui disait cependant que Broom ne tirerait pas. Doucement, toujours à plat ventre, les deux hommes se mirent à reculer. Parfois, entre deux pierres plates, ils apparaissaient complètement à découvert, mais la petite boîte noire de la boussole, posée entre eux et leurs adversaires, les protégeait tel un talisman. Une salve pouvait atteindre la boussole en même temps qu'eux et, Bob le savait, l'Australien ne se sentait pas décidé à courir un tel risque.

Bientôt, les deux hommes atteignirent l'abri d'un gros rocher leur offrant une protection sûre.

— Vous voyez, Broom, lança Morane, vous n'avez pas tiré. Je savais que vous ne tireriez pas.

Cette fois encore, il n'y eut que le silence pesant de la vallée endormie dans l'épaisse chaleur de la méridienne.

— La situation menace de s'éterniser, fit Reeves à voix basse. Bob eut un geste de dénégation.

— Pas si mon petit plan réussit, dit-il. Je vous ai dit que Broom n'était pas un lâche, pourtant je connais au moins une chose dont il a peur.

— Je ne vous comprends pas...

— Vous allez comprendre tout de suite.

— Que comptez-vous faire, Morane ?

— Un petit peu de chantage, tout simplement... Broom, crie-t-il à nouveau, vous et Rojas allez jeter vos armes immédiatement et descendre vers nous les bras levés.

Le ricanement de l'Australien retentit, faisant songer au grincement d'une scie à métaux attaquant un acier dur.

— Jeter nos armes !... Pourquoi ne venez-vous pas les chercher, commandant, puisque vous paraissez si sûr de vous ?

— Si vous n'obéissez pas, Broom, je pulvérise la boussole d'une balle.

— Comme si elle ne vous était pas aussi utile qu'à nous, commandant !

— Non, Broom. Nous ne pouvons demeurer dans cette vallée. Vous et Rojas vous vous en êtes rejetés. D'autre part, vous voulez les émeraudes et, pour aller les chercher, il vous faut passer par la caverne. Sans boussole, vous risquez fort de vous y perdre. Elle a donc plus de valeur pour vous que pour nous.

— Croyez-vous que j'aie peur, commandant ?

Pendant un instant, Morane s'abstint de répondre. Puis il jeta encore.

— Non, vous n'avez pas peur, Broom. Vous n'avez pas peur de la jungle, vous n'avez pas peur des Alfouours et de leurs tortures, mais vous avez peur de la caverne et de ses ténèbres. Sans la boussole, vous y tournerez en rond, vos torches s'éteindront et vous errerez jusqu'à ce que vos forces vous trahissent. Alors, vous tomberez et la faim, la soif et la folie auront raison de vous. Mais, avant de mourir il vous faudra attendre des heures, des jours peut-être. Des heures, des jours, sans espoir, dans cette obscurité glacée et humide. Voilà de quoi vous avez peur, Broom.

Cette fois, il y eut un silence définitif. Morane braqua son fusil mitrailleur en direction de la boussole. Reeves lui posa la main sur le bras.

— Êtes-vous certain de ce que vous faites, demanda-t-il.

— N'ayez crainte, fit Morane. J'ai l'œil sûr. De toute façon, si mon bluff ne prend pas, il nous restera à employer la force.

— O.K., murmura l'Américain, je vous fais confiance.

Bob se retourna en direction de l'endroit où Broom et Rojas étaient embusqués.

— Il vous faut choisir, cria-t-il. Ma troisième balle écrasera la boussole. Êtes-vous décidés à vous rendre ?

— Allez-vous faire pendre, vous et votre boussole ! hurla l'Australien.

— Très bien. Vous l'aurez voulu.

Soigneusement, Bob visa et pressa la détente. La balle fit voler un petit nuage de pierre pulvérisée, à vingt centimètres de la boussole. Du côté de Broom, il n'y eut aucune réaction. Un deuxième nuage de pierre pulvérisée s'éleva, mais à moins de dix centimètres de la boussole cette fois. Rien ne bougea chez l'ennemi. Une sueur froide perlait sur le front de Bob. Les muscles tendus de sa face lui faisaient mal. Si son plan échouait, il faudrait se résoudre à donner l'assaut, sous peine de se trouver bloqué devant cette maudite caverne. Il fallait absolument regagner l'épave du Mitchell avant l'arrivée des secours.

— J'ai dit que ma troisième balle écraserait la boussole, déclara encore le Français. Je suis décidé à tenir parole...

Le silence le plus profond lui répondit une fois de plus puis, soudain, la voix de Broom s'éleva, presque suppliante :

— Ne tirez pas, ne tirez pas !...

La tension nerveuse étreignant Bob et Reeves se relâcha.

L'Australien continuait :

— Vous avez gagné, commandant. Nous ne tenons pas à mourir dans ces cavernes. Que devons-nous faire ?

— Jetez vos armes, fusils mitrailleurs et revolvers, et descendez les mains au-dessus de la tête.

Les deux Thompson et les deux colts atterrirent dans la clairière. Reeves et Bob échangèrent un sourire.

— S'ils n'avaient pas répondu, demanda l'Américain, vous auriez tiré sur la boussole ?

— Pourquoi ne pas me demander plutôt si je me serais envoyé une balle entre les deux yeux ? fit Morane.

Les mains en l'air, Broom et le Portugais étaient sortis de leur cachette. La colère et le dépit se peignaient sur leurs traits crispés. Tandis que Reeves récupérait la boussole, Morane s'avavançait vers eux, le Thompson braqué. Les yeux de Broom flamboyèrent.

— Vous avez encore gagné cette fois-ci, dit-il d'une voix agressive, mais il y aura bien un moment où la chance tournera.

— Elle ne tournera jamais, monsieur Broom. Depuis le moment où vous m'avez forcé à atterrir dans cette jungle, vous en avez fini avec la chance. Quand je vous lâcherai, ce sera pour vous remettre entre les mains des autorités australiennes. Vous saurez alors ce que votre mère patrie fait des individus de votre espèce. Soyez heureux que je ne vous tue pas tout de suite, d'une rafale dans le ventre, comme vous le mériteriez.

Aussitôt, Morane regretta ses paroles. Le matin même, Broom avait eu sa propre vie entre ses mains et il eut pu le tuer froidement, lui et ses compagnons. Pourtant, il ne l'avait pas fait. Peut-être par négligence. Peut-être par scrupule. Et lui, Robert Morane, venait de se laisser effleurer par une telle pensée. Il eut alors conscience de la faiblesse des hommes devant les événements et devant leurs propres désirs, et il pardonna presque aux deux forbans.

Un bruit de voix détourna son attention. Ballantine, Blaine et Felton pénétraient dans la clairière, portant des fagots de branches résineuses et des sacs de vivres et de munitions, et Morane se souvint que la caverne les attendait et, au-delà, la meute hurlante des makan-orang prêts à venger l'offense faite à leur dieu.

Chapitre VIII

Grâce à la boussole, il fallut deux heures seulement à la petite troupe pour sortir du labyrinthe des galeries. Broom et Rojas, désarmés, marchaient solidement encadrés, et ils semblaient à présent accepter leur défaite avec résignation.

Le premier, Morane qui, suivi de Frank Reeves, marchait en tête, arriva à la bifurcation menant à la grande caverne dont les Alfoursous avaient fait leur temple. Là, Bob s'arrêta, l'oreille aux aguets, mais nul bruit ne lui parvenait.

— Éteignons les torches, dit-il en se tournant vers ses compagnons. Leur lueur pourrait déceler notre présence. Nous marcherons jusqu'au temple en longeant la muraille...

Quand les torches furent éteintes, la marche reprit. Une marche lente, circonspecte d'Indiens sur le sentier de la guerre. Une faible luminosité venant du temple permettait d'avancer rapidement et, au bout de quelques minutes, les sept naufragés de l'air débouchèrent derrière la grande estrade de pierre.

Au premier coup d'œil, Morane se rendit compte de façon certaine que la grande caverne était déserte. La lueur du jour, pénétrant par l'entrée, l'éclairait d'une clarté dorée donnant à chaque chose un relief étrange, fantomatique, produit par le jeu brutal des ombres et de la lumière. Le *telum* gisait toujours en bas de son socle, brisé en morceaux, et le corps du sorcier, abandonné parmi les débris du palanquin qu'il avait brisé dans sa chute, ressemblait, lui, avec ses horribles traits crispés et la lance toujours plantée dans sa poitrine, à quelque victime offerte en holocauste à l'idole déchue.

Laissant ses compagnons en arrière, Morane, le fusil mitrailleur braqué, prêt à tirer, se dirigea avec précaution vers l'entrée de la caverne et jeta un coup d'œil au-dehors. Le village était presque désert. Seules quelques femmes allaient de case en case, vaquant aux travaux journaliers. Au bord de la rivière,

attachées le long du wharf de bambou, deux longues pirogues flottaient, pareilles à d'énormes crocodiles assoupis.

Après avoir soigneusement inspecté les environs, Bob revint vers ses compagnons.

— Quand vous avez été capturés, demanda-t-il en s'adressant à Broom, combien y avait-il de pirogues amarrées à l'embarcadère ?

— Je n'ai pas songé à les compter, répondit l'Australien mais il y en avait un assez grand nombre. Vingt ou peut-être plus...

— Il n'y en a plus que deux à présent, fit Morane, et le village semble désert, ou presque. Les guerriers doivent l'avoir quitté nous laissant la empruntant les pirogues – pour aller où, je me le demande – et ils nous laissent la voie libre.

— C'est trop beau pour être vrai, dit Reeves. La chance va tourner avant longtemps.

— C'est fort possible mais, tant qu'elle nous sert, profitons-en. Fonçons tous à travers le village et gagnons les pirogues.

La voix de Rojas résonna, mal assurée comme d'habitude.

— Et nos armes, commandant ? Broom et moi sommes même désarmés. Qu'arrivera-t-il si les Papous nous attaquent. Nous n'aurons même pas les moyens de nous défendre...

— C'est juste, intervint l'Australien. Rojas a raison. Il faut nous laisser une possibilité de sauver notre peau. D'ailleurs, en cas de conflit avec les Alfourous, nous ne serons pas trop à sept de pour en venir à bout.

Longuement, Morane scruta les traits de ses interlocuteurs, mais il ne put y lire qu'une anxiété légitime. Cependant il hésitait encore. Instinctivement, et avec raison, il se méfiait des deux scélérats. Il tourna vers Reeves un visage interrogateur.

— Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il.

— Je pense que Broom a raison. En cas de coup en ayant nous devons soin de les faire face au danger. Rendons-leur leurs armes, mais en ayant tenir à l'œil.

À contrecœur, car il continuait à se méfier. Bob fit signe à Ballantine de restituer fusils mitrailleurs et revolvers aux deux hommes.

— Et je te charge de les surveiller Bill, recommanda-t-il au mécanicien. Au moindre mouvement insolite, n'hésite pas à faire feu.

Le colosse se mit à rire, d'un gros rire qui ressemblait à un ouragan et se révélait tout aussi menaçant pour Broom et Rojas.

— N'ayez pas peur, commandant. Si un de ces messieurs s'avise encore de sortir du droit chemin, j'en fais de la dentelle.

Quelques minutes plus tard, les sept hommes, déployés en tirailleurs, faisaient irruption dans le village, à la grande terreur des femmes qui fuirent, effrayées, en poussant des cris de volaille pourchassée. Mais Morane et ses compagnons ne se souciaient guère d'elles. Ils couraient vers l'embarcadère, pressés de mettre l'eau entre eux et d'éventuels agresseurs. Comme ils n'étaient plus qu'à une vingtaine de mètres de la berge, Felton poussa un cri et tendit le bras vers la droite. Un parti de dix à quinze Papous, peints en guerre, accouraient dans leur direction en brandissant lances et casse-tête.

— Aux pirogues, hurla Morane, et que personne ne tire !...

Pendant que ses six compagnons gagnaient les embarcations, il s'agenouilla, faisant face aux Alfourous. Déjà, une sagaie sifflait dans sa direction. D'un retrait du corps, Bob l'évita et, aussitôt après, épaulant son arme, il visa et fit feu. Une courte rafale qui fit s'élever un nuage de sable devant les pieds des Papous surpris et effrayés. Une deuxième rafale les mit en fuite.

À son tour, Bob tourna les talons et courut vers la rivière.

— Coupez l'amarre du second canot et poussez-le au large, hurla-t-il.

Felton obéit et cinq minutes plus tard, Morane rejoignait ses compagnons dans la première pirogue qui, vigoureusement propulsée, gagna rapidement le milieu de la lagune.

— Pourquoi ne pas leur avoir mis un peu de plomb dans l'aile, demanda Bill en désignant les Papous qui gesticulaient sur la berge, juste assez pour leur apprendre à se conduire en gens civilisés ?

— C'est justement ce que je veux éviter, répondit Bob d'une voix tranchante. Il est inutile d'abuser de notre force. Les

affaires des Papous ne nous regardent pas, et personne ne nous a forcés à venir les déranger dans leur vallée perdue.

— Si, quelqu'un nous y a forcés. Sans monsieur Broom...

Ballantine tournait vers l'Australien un visage chargé de menace et disant assez que, si Bill avait pu disposer de Broom à sa guise, celui-ci n'eut pas pesé lourd entre ses puissantes mains.

— En voilà assez, Bill, coupa Morane. Quand nous arriverons à Port-Moresby, si nous y arrivons jamais, monsieur Broom sera puni pour ses forfaits. En attendant, il ne nous appartient pas de le juger.

Ballantine n'insista pas. Son visage s'empourpra et il baissa la tête comme un enfant pris en faute.

La pirogue filait rapidement sur les eaux calmes de la lagune, en direction de la grotte dans laquelle la rivière disparaissait, comme dévorée par le volcan. Quand l'embarcation s'engagea sous l'arc de rocher, Bob, une torche allumée à la main, se posta à la proue afin de guider les payeurs et, une fois de plus, le Khiliandong absorba les hommes dans ses ténèbres hostiles.

*

* *

Un arc de lumière se dessina au loin, et sa clarté dorée faisait pâlir l'éclat de la torche tenue par Bob. Les naufragés savaient que, passés cette porte ouverte sur l'inconnu, ils retrouveraient la liberté. Ils n'auraient en effet aucune peine à regagner l'épave du Mitchell pour, une fois là, attendre en toute quiétude l'arrivée des secours.

Au débouché du cours souterrain, une surprise désagréable les attendait cependant, car un demi-cercle de pirogues montées par des Alfouours barrait la rivière.

Pourtant, ce déploiement de forces ne se manifestait pas contre les blancs, mais contre un groupe de Pygmées Négritos qui, assaillis de deux côtés à la fois – car un parti d'Alfouours tenait les abords de la forêt – défendait pied à pied le coin de berge qu'il occupait. Des cris de colère retentissaient et, de part

et d'autre, des guerriers s'en allaient rejoindre les âmes de leurs ancêtres.

La pirogue des hommes blancs s'était immobilisée et les mains avaient abandonné les pagaies pour saisir les armes.

— Que personne ne tire, dit Morane. Ceci est une querelle privée et, si cela nous est possible, il nous faut tenter de la résoudre pacifiquement. Cela surtout dans notre propre intérêt. Nous ne pouvons espérer nous lancer dans la mêlée sans courir le risque d'y perdre quelques plumes.

Frank Reeves se pencha vers lui :

— Nous n'y parviendrons pas, dit-il. Ces gens-là sont déchaînés et il serait aussi inutile de leur parler de paix qu'à deux boxeurs qui se disputent le championnat du monde. La bagarre prendra fin seulement lorsque l'un des deux clans sera vaincu et, de toute façon, par situation même, nous allons nous y trouver mêlés.

— Nos armes effrayeront peut-être les Alfours, et nous trouverons bien le moyen de nous entendre par la suite avec les Pygmées.

En lui-même, Bob doutait de la conclusion pacifique de l'affaire. À la suite du double sacrilège commis dans la caverne, les Papous devaient être, littéralement assoiffés de carnage et de sang.

Déjà, les Alfours s'étaient aperçus de l'arrivée des étrangers. Cinq pirogues, montées chacune par une dizaine de guerriers, se détachèrent du cercle et fendirent l'eau dans leur direction. Les indigènes qui ne pagayaient pas brandissaient leurs armes et, sur leurs visages peints en guerre, la violence et la cruauté se lisaient seule.

Sans que ses voisins s'en aperçoivent, Broom poussa Rojas du coude et lui murmura quelques mots à l'oreille. Le visage du Portugais s'éclaira et, de la tête, il fit un signe affirmatif.

Les pirogues des Papous étaient maintenant à un jet de sagaie de celle des blancs. Ceux-ci serraient avec angoisse leurs fusils mitrailleurs ou leurs carabines, dans l'attente du geste qui déclencherait les hostilités. Un grand Papou, qui se tenait à la proue de la pirogue la plus rapprochée, brandit sa lance, la pointe dardée, prêt à la lancer.

— Ne tirez pas encore, dit Morane. Et si vous y êtes obligés, visez les pirogues pour les faire couler...

Cet avis venait trop tard, car le ricanement d'un Thompson retentit et le Papou qui brandissait la lance sursauta. Son bras retomba sans force, et il bascula par-dessus bord, pour disparaître aussitôt dans des remous d'eau déjà teintée de rouge.

Dans un mouvement d'une frénétique violence, Morane se retourna, les yeux brillant d'un éclat dur.

— Qui est-ce qui a ?...

Rojas serrait convulsivement son arme fumante et une expression de terreur brouillait ses traits.

— La lance murmura-t-il d'une voix tremblante. La lance... Comme dans la caverne... Pas les lances, pas les lances...

Bob comprit qu'il était trop tard pour reculer. Les Alfours avaient poussé une grande clameur et les cinq pirogues convergeaient vers celle des blancs. Deux sagaies vinrent se planter en vibrant dans le bordage.

— Vers la berge, hurla Morane, vers la berge...

En même temps, il ouvrit le feu sur la pirogue la plus proche, visant en dessous de la ligne de flottaison. Percée par les puissantes balles, la coque prit bientôt eau de toutes parts et les Alfours furent précipités dans le fleuve. Ce bain forcé sembla refroidir leur ardeur combative car, aussitôt ils se mirent à nager vers la rive opposée à celle où se déroulait la bataille.

Propulsée par les bras vigoureux de Ballantine, de Blaine, de Felton et de Broom, la pirogue atteignit la berge au moment où la troupe des pygmées commençait à céder sous les sauvages assauts des autres Alfours. Aussitôt, les sept naufragés sautèrent à terre et les Thompson crépitèrent, semant le vide dans les rangs des Papous déjà à terre. Mais les Alfours montant les quatre pirogues débarquaient à leur tour en poussant les cris de maté, maté. Ils étaient une quarantaine, ivres de fureur mystique et avides de carnage, et Morane et sa petite troupe furent obligés de leur faire face. Une première salve les arrêta. Une seconde les fit reculer. À la troisième, ils rembarquaient pour faire force pagaies vers le milieu de la

rivière où ils s'arrêtèrent indécis et, visiblement, fort décontenancés.

À présent, Morane et ses compagnons, grisés par l'odeur de la poudre, se sentaient décidés à vendre chèrement leur vie. Les Alfourous se dressaient entre eux et la liberté. Ils les combattaient donc jusqu'à la mort. Ainsi, par un étrange hasard, les Pygmées sauvages et insoumis, habitants des vallées perdues, devenaient les alliés des hommes blancs venus des terres lointaines.

Deux autres groupes de Papous, plus importants ceux-là et venus respectivement de terre et de la rivière se précipitaient sur les blancs, prenant ceux-ci entre deux feux. Des sagaies sifflèrent et l'une d'elles vint se planter dans l'épaule de Felton, qui lâcha un cri de douleur. Fébrilement, Morane poussa un nouveau chargeur dans la culasse de son Thompson et ouvrit le feu. Les autres fusils mitrailleurs tonnèrent à leur tour, fauchant les assaillants qui, aussitôt mis en déroute, se précipitèrent vers les pirogues et les poussèrent dans le courant.

À la lisière de la forêt, les Pygmées continuaient à supporter le poids des attaques portées par les Alfourous venus par voie de terre. Habiles archers, les petits hommes excellaient dans les combats à distance mais, dans les corps à corps, ils succombaient plus aisément sous le poids et la force de leurs ennemis. Pourtant, l'intervention des blancs était venue changer le visage de la bataille. En un clin d'œil, le groupe des Pygmées fut dégagé. Ce fut une lutte sauvage, dominée par le bruit déchirant des armes à feu.

Contre toute attente, les derniers Alfourous, sans doute la fine fleur des guerriers de la tribu, se défendaient avec énergie. Frank Reeves fut, à un moment donné, jeté à terre par un coup de massue qui, par bonheur, le toucha seulement au flanc. La massue allait s'abattre une seconde fois, quand Morane intervint, fusillant le Papou à courte distance. Reeves se redressa.

— Merci, mon vieux, fit-il. À charge de revanche...

Mais Bob ne l'entendit pas. Il marchait vers un groupe compact d'Alfourous encerclant quelques Pygmées qui se défendaient avec un inutile courage. Visant avec soin, Morane

tira à plusieurs reprises, balle par balle, et, chaque fois, un des Alfourous s'écroulait. Plusieurs autres tombèrent sous les coups des Négritos. Et, soudain, Morane se trouva devant un grand diable de Papou au nez traversé par un ornement en « vergue de beaupré » et dont la haute coiffure en plumes de casoar et de paradisiér indiquait la qualité de chef. Dans son poing droit, il tenait une lance et, dans le gauche, un large *pomaré* en bois de fer. Tout de suite, Bob le reconnut : Tawoureh !

Le chef des Alfourous avait lui aussi reconnu le Français. Déjà, il dardait sa lance, lorsque Morane appuya sur la détente du Thompson. Seul, un claquement sec retentit. L'arme était vide.

Poussant une clameur de triomphe, Tawoureh se précipita sur son adversaire, prêt à l'embrocher de sa lance à pointe d'os. Mais, d'un coup de crosse, Bob détourna le coup et, comme Tawoureh perdait l'équilibre, il lui porta, du canon de son arme, une estocade qui, si le Thompson avait été muni d'une baïonnette, l'eût transpercé de part en part. Le souffle coupé, Tawoureh mit un genou en terre. Bob allait le frapper à nouveau quand un second Papou intervint. Son casse-tête manqua Bob de peu, mais la crosse du Thompson, elle, atteignit son but, couchant l'agresseur dans les hautes herbes.

Tawoureh avait trouvé la force de se relever. Brandissant son *pomaré*, il se relança sur le Français. La lame du grand sabre de bois rencontra le fût du Thompson et fut détournée. Par deux fois, Morane frappa de la crosse et Tawoureh mis définitivement hors de combat, s'écroula sur le corps de son compagnon. Essoufflé par ce court mais dur assaut, Bob se redressait, à la fois triomphant et écoeuré, quand la voix de Reeves lui parvint.

— Attention ! Derrière vous...

Morane fit volte-face. Trois Papous se précipitaient dans sa direction, prêts à lancer leurs sagaies. Le fusil mitrailleur du Français était déchargé. Avant d'avoir le temps d'y glisser un nouveau chargeur, Bob serait transpercé. Pour la seconde fois, la voix de Frank Reeves résonna, sur un ton de commandement.

— Couchez-vous !...

Morane se laissa tomber à plat ventre. Le Thompson de l'Américain parla et Bob entendit les balles siffler au-dessus de

sa tête. Deux des Papous tombèrent et le troisième, dégoûté du combat, se mit à fuir en direction de la rivière. Morane se redressa et dit en se tournant vers Reeves.

— J'ai l'impression très nette de vous devoir la vie.

L'Américain se mit à sourire au fond de sa barbe noire.

— Je vous la dois, moi aussi. Nous sommes donc quitte.

Morane secoua la tête.

— Nous ne serons jamais quitte, dit-il, ni vous, ni moi, et vous le savez bien.

Frank Reeves ne répondit pas mais le regard qu'échangèrent les deux hommes possédait plus de force que tous les serments d'amitié.

La bataille touchait à sa fin. Adossé à un arbre et se servant de son Thompson comme d'une massue, Bill tenait tête à une demi-douzaine d'Alfourous qui, finalement, se voyant isolés du gros de leur troupe, tournèrent les talons et gagnèrent la rivière où ils se jetèrent à la nage. Poursuivis par les Pygmées, les autres Papous cherchèrent eux aussi le salut dans la fuite. Peu soucieux de continuer une lutte devenue par trop inégale, ils se précipitèrent à leur tour dans la rivière et se mirent à nager vigoureusement vers les dernières pirogues qui les attendaient au milieu du courant.

Avec consternation, Morane regarda le champ de bataille. Il était écoeuré. Frank Reeves, qui était demeuré à ses côtés, lui frappa sur l'épaule.

— Ne prenez pas cela trop au tragique, mon vieux ! De toute façon, nous ne pouvions pas faire autrement.

— Je sais, fit Bob. On ne peut jamais faire autrement... Heureusement, nous nous en sommes tous tirés à bon compte.

Des sept blancs, seuls Felton et Broom étaient blessés, le premier à l'épaule et le second à la joue dont un *pomaré* lui avait enlevé une dizaine de centimètres carrés de peau. Reeves souffrait légèrement du coup de massue reçu dans les côtes. Morane et Ballantine se tiraient de l'échauffourée sans même une égratignure. Rojas, qui le premier avait ouvert le feu, était demeuré caché sous un rocher durant tout le combat, et cela seul, sans doute, lui valait d'être indemne.

À présent, les Pygmées, au nombre d'une centaine, entouraient les hommes blancs. Ils avaient reconnu en Broom l'étranger qui, jadis, avait vécu parmi eux. Le chef, un petit homme au corps peint mi-partie en rouge mi-partie en jaune et aux cheveux constellés d'élytres de scarabées et de plumes de paradisier, vint se planter devant Broom et lui toucha la main en souriant de toutes ses dents soigneusement limées en crocs. Du doigt, il désigna le corps de Tawoureh, pour se lancer aussitôt dans une longue explication dans sa langue natale.

Bob avait suffisamment fréquenté les Négritos de la Nouvelle-Guinée Britannique pour saisir le sens général des phrases. Le chef des Pygmées, qui se nommait Maïri, était aux prises avec Tawoureh et quelques autres Papous, quand Bob était intervenu, lui sauvant ainsi la vie sans le savoir. À présent, Tawoureh était sans doute mort et lui, Maïri vivait : Bob était donc devenu un peu comme son père et sa mère.

Par la suite, Morane et ses compagnons apprirent que quelques jours plus tôt, les Alfours avaient pillé les champs des Négritos. Ce crime majeur devant être puni, les hommes de Maïri s'étaient mis en route vers le village papou, comptant surprendre les Alfours et leur faire payer cher leurs rapines. Pourtant, eux-mêmes étaient tombés dans une embuscade et, sans l'arrivée des hommes blancs et de leurs machines à donner la mort, ils auraient tous été massacrés.

Restait à savoir ce que les Alfours faisaient là, en si grand nombre, et pourquoi ils avaient laissé leur village quasi sans défense, à la garde d'une poignée de guerriers et de quelques femmes craintives.

Une seule explication s'imposait devant une expédition d'une telle envergure. Après le double sacrilège commis par les hommes blancs dans la caverne, les Alfours, impuissants à poursuivre leurs auteurs dans les entrailles de la montagne sacrée, avaient décidé d'aller détruire le grand oiseau argenté, messenger du malheur. La tribu tout entière s'était donc lancée à la recherche de l'épave du Mitchell. Seuls, les Pygmées, rencontrés au débouché de la rivière souterraine, avaient pu les détourner de leur but.

— Les hommes blancs venus du ciel dans le grand balus mécanique, continuait le chef des Négritos, ont sauvé Maïri et ses guerriers de la défaite et de la honte. Les hommes blancs viendront au village de Maïri où il y aura une grande fête et beaucoup de choses bonnes à manger...

Morane aurait bien voulu regagner sans tarder l'épave du Mitchell, mais il ne pouvait refuser l'invitation du chef des Pygmées sans risquer de l'offenser gravement. Levant la tête, il inspecta le ciel. Aucune machine volante ne s'y manifestait. Aucun ronronnement de moteurs ne se faisait entendre. De toute façon, à cause de cet hélicoptère qui devait venir d'Australie, les secours ne pourraient arriver avant le lendemain ou le surlendemain au plus tôt.

— Les hommes blancs accompagneront Maïri et ses guerriers à leur village, fit Morane en faisant appel à toutes ses connaissances de la langue papoue. Ensemble, ils pourront se réjouir de leur triomphe.

Pendant que les Négritos coupaient quelques têtes d'Alfourous, relevaient leurs propres blessés et se préparaient, selon la coutume, à emporter leurs morts, Bob remarqua que Broom et Rojas, qui s'étaient retirés à l'écart, discutaient avec animation. Il s'approcha d'eux et, les interrompant, s'adressa à Broom.

— Nous allons donc là où vous vouliez aller en me forçant à atterrir dans cette vallée infernale : au village des Pygmées, où se trouve sans doute l'idole aux yeux d'émeraudes... Si je surprends l'un de vous à faire le moindre geste pour tenter de s'approprier ces émeraudes, je n'hésiterai pas à l'abattre comme un vulgaire cochon sauvage...

Il héla Bill.

— Désarme ces deux énergomènes, lui dit-il. La bataille est terminée à présent et ils n'auront plus à se défendre contre personne... sauf peut-être contre nous.

Broom et Rojas remirent leurs armes à Ballantine sans même faire mine de résister. « Se seraient-ils assagis ? », se demanda Morane. Mais il se souvint de ces banquiers qui après avoir fait banqueroute, s'installent aussitôt prêteurs sur gages ou usuriers. Les amateurs d'émeraudes devaient être également

incorrigibles et Bob se promet de ne pas perdre de vue Broom et Rojas pendant tout le temps de leur séjour au village des Négritos.

*

* *

Le village en question était situé en amont de la rivière sur une large plate-forme rocheuse surplombant le courant. D'accès difficile, il se composait d'une centaine de cases rondes montées sur pilotis et groupées autour d'une plus grande construction entourée d'une haute palissade de bambous.

Il faisait presque nuit lorsque la troupe des Négritos et de leurs amis blancs y parvinrent. Dans l'allée centrale la foule des Pygmées, hommes, femmes et enfants se pressaient pour acclamer les vainqueurs. L'allégresse était si grande que c'est à peine si l'on trouvait le temps de formuler quelques paroles de regret pour les morts. En dignes Négritos, ils avaient péri en combattant et leur mana trouverait le repos comme celui de tous les héros. Tout regret se révélait donc superflu puisque les esprits des morts demeuraient présents en toute chose, dans le vent, dans la pluie, dans le sable ou dans les branches des arbres, prêts à protéger les vivants ou à leur nuire, comme les défunts les avaient protégés ou leur avait nui dans le passé.

Déjà, les femmes procédaient aux préparatifs de la grande fête qui devait avoir lieu avant que l'allégresse se fut calmée. Les plantations de bananes et de patates douces étaient dévastées, les porcs égorgés et dépecés, les feux allumés. Les tam-tams se mettaient de la partie, puis les fifres et les conques. Les hommes hurlaient, les femmes glapissaient. Bref cela tourna vite en un tintamarre indescriptible auquel s'ajoutait le flamboiement des brasiers, l'odeur des viandes, des patates et des bananes en train de rôtir et, aussi – pourquoi le cacher ? – le relent épicé des chairs en sueur.

Ensuite, ce fut le repas, auquel les blancs, affamés, prirent part avec plaisir. Évidemment, la table des Négritos ne ressemblait en rien à celle de quelque luxueuse auberge tourangelle. On mangeait à sa guise, assis en rond, et avec les

mains. De larges feuilles tenaient lieu de plats et d'assiettes et des noix de coco évidées et coupées en deux hémisphères, servaient à contenir le vin de palme.

Ce vin de palme aidant, les Pygmées ne tardèrent pas à sombrer dans une violente euphorie. Les tambours se remirent à marteler leurs rythmes sauvages, les flûtes d'os à miauler leurs phrases musicales éternellement répétées et les conques à dire, en de graves beuglements, toute la satisfaction des estomacs repus.

Alors, la danse commença, sorte de chorégraphie guerrière au cours de laquelle tous les Pygmées qui, ce jour-là, avaient combattu les Alfourous, défilaient en un long monôme, brandissant leurs armes et poussant des cris gutturaux. C'était un spectacle à la fois attachant et barbare, celui de ces gnomes, aux corps bariolés et aux visages tatoués, se démenant avec un ensemble que vu la spontanéité de la danse, tenait de la magie. Ce ballet sauvage semblait réglé comme celui de quelque grand opéra et les têtes coupées des Alfourous, piquées au bout des lances, y ajoutaient le piment de l'horrible.

Parfois, un des Pygmées s'arrêtait et, faisant face à l'assistance, vantait ses exploits et mimait le combat qui l'avait opposé à ses ennemis.

— Moi, Aloua, clamait l'un, j'ai tué quatre hommes de l'autre vallée malgré leur force et leur taille. Personne ne possède le courage d'Aloua.

Un autre, au visage peint en bleu, brandissait son épieu au bout duquel une tête coupée était fichée.

— Tana a pris le mana du grand makan-orang, criait-il à la lune. Son vaillant *pomaré* lui a coupé la tête pour que tout le monde sache que Tana est brave et fort.

Puis, soudain, sur un geste du sorcier, un petit vieillard tordu et au visage enduit de couleur blanche, ce fut le silence complet, l'immobilité totale.

Sans qu'aucun ordre leur fut donné, tous les habitants mâles du village se dressèrent, portant des fruits, de la viande, et se dirigèrent vers la grande case entourée d'une palissade de bambou. Le chef, Maïri, toucha la main de Morane et, sans une

seule parole, lui désigna la case. Bob et ses compagnons se levèrent à leur tour et suivirent la foule des Négritos recueillis.

La case, éclairée par une douzaine de torches, apparut vaste et nue. Au milieu, une statue, haute d'un mètre environ, était simplement posée sur le sol de terre battue, et les indigènes, avec des signes de grand respect venaient déposer leurs présents autour d'elle puis repartaient comme ils étaient venus.

L'idole elle-même ne possédait rien de bien extraordinaire. C'était un telum classique, grossièrement taillé dans un bloc de tuf volcanique. Les bras étaient simplement dessinés en creux dans la masse du corps et le visage aux traits seulement ébauchés possédait la lourdeur majestueuse et sereine de ces déités imaginées par la barbare simplicité des primitifs. Pourtant, les yeux attiraient. De la grosseur d'œufs de poule, fortement exorbités, ils lançaient des feux verts sous l'éclat tremblotant des torches.

Aussitôt, Bob se sentit fasciné. Ces émeraudes apparaissaient uniques. Rapportées en pays civilisés, elles y vaudraient une fortune, plusieurs fortunes. Mais que ne valaient-elles pas pour les Pygmées ? Combien de temps n'avait-il pas fallu à leurs ancêtres pour les appareiller, les polir ? À présent, faisant partie de l'être même du dieu, elles étaient taboues et, comme telles, possédaient une valeur inestimable aux yeux des Négritos.

Frank Reeves poussa Morane du coude et murmura :

— Jolis cailloux, n'est-ce pas ?

Bob eut un signe d'affirmation.

— Oui, fit-il. Je commence à comprendre un peu l'engouement de Broom. J'en connais beaucoup qui se damneraient pour la possession de ces pierres.

— Bah !, dit Reeves en haussant les épaules, elles sont aussi bien ici que derrière une vitrine, dans un musée ! Pour ceux qui éprouveraient du regret à les voir promues au rang de dieux Négritos, il suffit de songer à toutes les autres émeraudes qui demeurent enfouies dans la terre et que jamais peut-être nul ne découvrira...

La simplicité de cette philosophie frappa Morane, et il sentit, en même temps, grandir son estime pour Reeves. Évidemment, quand on possédait la fortune de l'Américain, il était aisé

d'afficher un tel détachement vis-à-vis des biens matériels. Pourtant, en y réfléchissant bien, Morane pensa qu'il suffisait de posséder seulement un peu de sens humain pour comprendre que les Négritos, malgré leur petite taille, leur peau noire et leurs bariolages, étaient aussi des hommes sensibles et que leur dérober les émeraudes sacrées aurait été leur arracher une partie d'eux-mêmes, les priver de leurs dieux protecteurs.

Broom et Rojas ne semblaient pas nourrir de pareils convoitises. Entourés par leurs compagnons, ils faisaient songer étrangement à deux chiens assis devant un sucre auquel on leur a défendu de toucher.

Chapitre IX

Bob Morane sortit de la grande case que les Pygmées leur avaient assignée comme logement, à lui et à ses compagnons. Il s'étira et regarda le ciel qui se dépouillait des dernières brumes matinales. Au-dessus des montagnes coiffées de nuages, le soleil apparaissait, déjà brûlant et bien formé.

Cela faisait à présent un jour et deux nuits que les blancs étaient les hôtes des Négritos. La veille, Ballantine, Broom et Rojas, accompagnés d'une escorte d'indigènes, avaient regagné l'épave du Mitchell pour se remettre en communication avec le monde civilisé et y attendre les secours au cas où ceux-ci arriveraient avant l'heure prévue. Morane avait tenu à ce que Broom et Rojas accompagnent l'Écossais, car il voulait les éloigner au plus vite des émeraudes, objets de leurs convoitises. Ce jour même, Morane, Reeves, Felton et Blaine devaient à leur tour rejoindre l'épave.

Comme Bob allait rentrer dans la case pour réveiller ses amis et passer avec eux aux préparatifs du départ, son attention fut attirée par un point noir qui grossissait rapidement dans le ciel. Cela bondissait comme un énorme moustique aux ailes battantes et, tout de suite, le Français donna un nom à cet étrange insecte. Déjà, il se précipitait à l'intérieur de la case en criant :

— Un hélicoptère ! Un hélicoptère !...

Dix secondes exactement après que ce cri d'alarme eut été poussé, Morane, Reeves, Felton et Blaine étaient réunis à l'extrême bord du promontoire rocheux, les yeux levés vers le ciel. C'était bien un hélicoptère. Un gros Sikorsky à l'énorme coupole brillante. À présent, il apparaissait telle une fantastique libellule sortie d'un âge lointain. Indifférent aux gestes des hommes, que le pilote n'avait sans doute pas aperçus, il décrivit un grand arc de cercle, plongea dans la vallée, suivit un moment le cours de la rivière puis, soudain tournant à angle droit,

grimpa le long du flanc de la montagne vers l'endroit où se trouvait l'épave du Mitchell.

Tandis que les Pygmées continuaient à suivre des yeux ce balus d'une espèce nouvelle, Morane, Reeves, Felton et Blaine se mettaient à manifester leur joie en poussant des cris qui, à coup sûr, durent édifier les indigènes sur la légendaire retenue des hommes civilisés.

Quand cette explosion de joie se fut calmée, la réalité s'imposa aux quatre hommes. Il fallait atteindre sans retard l'épave du Mitchell pour, de là, regagner enfin la civilisation. Alors, des craintes absurdes assaillirent Felton et Blaine.

— Et si Broom et Rojas, après avoir pris possession de l'hélicoptère, partaient seuls ? demanda le premier.

— Il faudrait qu'ils sachent piloter un hélicoptère, rétorqua Morane, et cela exige une longue pratique. Et puis en admettant même qu'ils y réussissent, ils devraient passer avant tout sur le corps de Bill, et Bill est armé et non eux.

— Et si Bill filait avec eux ? risqua Blaine.

— Vous ne connaissez pas Bill. S'il nous laissait tomber, le monde n'aurait plus qu'à se mettre à tourner autour de la lune.

Frank Reeves qui, jusque-là, avait montré une louable réserve, se mêla à son tour à la discussion.

— Il est inutile de se lancer dans des suppositions stériles. Le plus simple serait de nous mettre en route sans tarder.

Tout le monde ne pouvait que se rallier à ce sage avis et, un quart d'heure plus tard, après des préparatifs accélérés, Morane, Reeves, Felton et Blaine quittaient le village, suivis par la tribu tout entière.

Le chemin menant du village pygmée à la clairière où l'épave du Mitchell se trouvait échouée, était relativement court, surtout avec des guides comme les Négritos. Les petits hommes se dirigeaient à travers la forêt vierge comme des gamins de Paris se dirigent à travers leur capitale. Là où l'homme blanc apercevait seulement des buissons touffus et hérissés d'épines, ils découvraient un sentier à peine tracé et qui, comme par miracle, s'ouvrait sous les pieds des voyageurs.

Quand Morane et ses compagnons débouchèrent dans la clairière, la première chose qui frappa leurs regards fut le gros

hélicoptère posé dans les hautes herbes tel un énorme insecte imaginé par quelque entomologiste dément. Pourtant, malgré son étrangeté dans ce paysage primitif de forêt, l'engin prenait pour les blancs une signification précise. Il allait leur permettre de s'échapper à ce monde inhumain qui, sans lui, les garderait à jamais peut-être prisonniers. Non loin du Sikorsky, le long fuseau argenté du Mitchell apparaissait tel un jouet démoulé, oublié par un enfant sur une pelouse. Quelques jours plus tôt, il bondissait encore à travers l'espace, tel un gigantesque oiseau vaincu et détaché de toutes les contingences ; à présent, les ailes rognées, il appartenait à jamais à la jungle.

Tout près de l'hélicoptère, trois hommes blancs discutaient avec animation. L'un d'eux, Bill, se reconnaissait aisément à sa haute taille et à sa chevelure couleur de feu. Les deux autres, vêtus de toile kaki et chaussés de bottes fauves, devaient être le pilote et le mécanicien du Sikorsky. Tout autour, se tenant à une respectueuse distance, quelques Négritos assis sur leurs talons, attardaient sur l'étrange machine volante des regards à la fois craintifs et émerveillés.

En voyant déboucher Morane, Reeves, Felton, Blaine suivis par la troupe des Pygmées, Ballantine s'avança à leur rencontre. Un grand sourire éclairait sa large face aux traits puissants et ouverts.

— Je suis content que vous soyez arrivés, commandant, dit-il. Nous allons pouvoir quitter ces fichues montagnes. Il était temps. Cette solitude commençait à me peser et, si cela avait duré quelques jours encore, je me serais attaché une peau de bête autour des reins pour m'enfoncer dans la forêt en poussant mon cri de guerre, comme Tarzan.

Tout en parlant, Bill semblait chercher quelqu'un des yeux derrière le dos de Morane.

— Mais je ne vois pas Broom et Rojas ! fit-il.

Bob sursauta.

— Broom et Rojas ? N'étaient-ils pas avec toi ?...

— Bien sûr, commandant. Mais, tout à l'heure, quand l'hélicoptère est arrivé, je les ai envoyés vous prévenir.

— Nous ne les avons pas vus, répondit Bob. Ce matin, du village, nous avons assisté à l'arrivée de l'hélicoptère, et nous

sommes venus sans tarder. Pourvu que ces deux énergumènes ne se soient pas égarés.

— C'est impossible, commandant. Ils étaient accompagnés d'un indigène et ces gens-là connaissent la forêt comme leur poche. Je crois plutôt qu'ils auront pris un autre chemin. Quand ils arriveront au village, ils apprendront votre départ et reviendront aussitôt.

— Je l'espère Bill. N'empêche que tu n'aurais pas dû les envoyer...

— Mais, commandant...

— Oui, oui, je sais. Il fallait nous prévenir. Je préférerais pourtant avoir Broom et Rojas sous la main, au lieu de les savoir en liberté de l'autre côté du décor. Mais il n'y a rien d'autre à faire qu'à attendre leur retour.

Le petit groupe était à présent arrivé auprès du Sikorsky et chacun secouait avec chaleur les mains du pilote et du mécanicien, deux Australiens sympathiques et aux regards hardis. L'allégresse de Blaine et de Felton faisait surtout plaisir à voir. Ils tournaient autour de l'hélicoptère, le touchaient, le caressaient en poussant des petits gloussements de joie.

— Ainsi, voilà le joli petit oiseau qui va nous ramener, disait Blaine. Il est tout bleu comme celui des contes de fée !...

Felton clamait une tyrolienne dont les notes saccadées et aiguës semblaient combler d'aise les Pygmées qui, assis en un vaste cercle à la lisière de la clairière, manifestaient leur admiration par des gestes frénétiques.

L'allégresse de Morane, de Reeves et de Ballantine se serait peut-être manifestée elle aussi si les trois hommes n'avaient été engagés dans un colloque animé avec le pilote. Selon ce dernier, le Sikorsky ne pouvait emporter autant de passagers en un seul voyage sans courir les risques d'un atterrissage forcé.

— Êtes-vous sûr qu'il n'y ait aucune chance pour que vous puissiez nous emmener tous ? demanda Reeves.

— Aucune chance, répondit le pilote en secouant la tête. Nous comptons sur cinq passagers. Il y en a un de moins, mais trois de plus. Avec mon mécanicien et moi, cela fait neuf hommes au lieu de sept. C'est trop, surtout avec les réservoirs supplémentaires qui étendent le rayon d'action de l'appareil. Si

nous sacrifions les réservoirs, nous n'arriverons jamais à Téléfomin. Si, au contraire, nous ne les sacrifions pas, au moins trois d'entre vous devront demeurer ici et attendre notre retour. À vous de choisir...

Reeves secoua les épaules d'un air fataliste, pour dire :

— Il nous reste à tirer à la courte paille pour savoir qui fera partie de la première fournée.

— Pas moi, fit Morane. Voilà des années que vous, Reeves, et Felton et Blaine, êtes prisonniers de cette vallée infernale. À vous de partir les premiers. Bill et moi attendrons Broom et Rojas ici et serons du second voyage.

Mais Reeves ne semblait pas partager cette façon de voir.

— N'oublions pas que c'est grâce à vous, Morane, que nous pouvons enfin quitter ces lieux. Si vous n'étiez pas venu nous découvrir dans notre parterre de rhododendrons, nous aurions sans doute pu pendant longtemps encore jouer les Robinsons. En outre, l'hélicoptère est venu pour vous, et nous sommes les empêcheurs de danser en rond. Vous avez donc la priorité, vous et vos compagnons. D'ailleurs, il est inutile de discuter. Je ferai partie du second voyage ou ne partirai pas du tout.

Bob comprit qu'en effet il était inutile de discuter, car la décision de l'Américain semblait bien arrêtée.

— Ce sera comme vous voudrez, dit-il. Comme Broom et Rojas ne sont pas encore revenus, ils feront forcément partie du second voyage, avec vous et moi. Bill, Blaine et Felton partiront maintenant.

Ballantine secoua la tête.

— Commandant, je ne suis pas..., commença-t-il.

Mais Morane lui coupa la parole.

— Oh si, tu es d'accord, mon vieux Bill. Puisque tu veux absolument t'obstiner à me donner du commandant long comme le bras, il te faut à présent en supporter les conséquences. Tu vas partir immédiatement avec Blaine et Felton. C'est un ordre...

Comme, tout compte fait, cet ordre n'était pas désagréable à exécuter, l'Écossais n'insista pas.

À ce moment, le pilote intervint.

— Je crois, dit-il en observant la position du soleil dans le ciel, qu'il serait temps de partir si nous voulons être de retour ici avant la nuit. Nous vous déposerons tous trois à Téléfomin. Là, nous ferons le plein d'essence et reviendrons. Nous passerons la nuit ici et le second départ aura lieu demain, à l'aube. Tout le monde est-il d'accord ?

— Cet arrangement me paraît sage, fit Reeves. Partez vite, et revenez aussitôt.

Il y eut encore une série de poignées de mains et de souhaits de bonne chance, puis le pilote, le mécanicien, Ballantine, Felton et Blaine montèrent à bord de l'hélicoptère.

— Et surtout, n'oubliez pas de revenir, cria Bob à l'adresse du pilote.

— Ne craignez rien, cria Ballantine. Si cet aviateur pour bourgeois faibles du cœur s'avisait de vous laisser en plan, je...

Morane et Reeves ne purent en entendre davantage. Dans un ronflement sonore, le rotor de l'hélicoptère s'était mis à tourner les obligeant à une prompte retraite. Lentement, l'appareil s'éleva à la verticale et les visages de Ballantine, de Felton et de Blaine écrasés contre la vitre furent les seuls liens entre ceux qui partaient et ceux qui demeuraient. Ensuite, l'hélicoptère fit un bond par-dessus les arbres et disparut, comme happé. Le bruit de son moteur se confondit avec les cris d'admiration superstitieuse des Pygmées.

Frank Reeves gardait les yeux levés vers le ciel et une expression de regret et d'appréhension se peignit sur son front. Morane lui posa la main sur l'épaule.

— Ne craignez rien, mon vieux, il reviendra. Je vous parie ma seule chemise – et j'y tiens, malgré son état – qu'il reviendra.

Reeves se tourna vers lui.

— S'il ne revenait pas, fit-il en souriant, il faudrait nous résoudre à vivre ensemble, à chasser ensemble, à chanter ensemble des chansons du pays, comme je faisais avec Blaine et Felton. Alors, autant nous appeler dès maintenant par nos petits noms. Le mien est Frank. Vous pouvez vous en servir.

*

* *

Lorsque l'hélicoptère revint, au déclin du jour, Broom et Rojas n'avaient pas encore reparu, et l'inquiétude commençait à étreindre sérieusement Morane. Non qu'il éprouvât une sympathie particulière pour les deux personnages mais, comme chef d'équipage, il se considérait comme responsable des vies confiées à sa charge même si, une fois de retour à la civilisation, il devait remettre Broom entre les mains de la justice.

Ce contretemps ne parut pas plaire beaucoup au pilote du Sikorsky.

— Demain, à l'aube, dit-il, si vos compagnons n'ont pas reparu, nous ferons de brèves recherches dans les environs en tirant des coups de feu. En dernier ressort, nous pourrions même aller en hélicoptère jusqu'au village Négritos, voir s'ils y sont demeurés. Ensuite, tant pis. Après leur avoir laissé cette dernière chance, nous filerons sans eux. Ce que vous m'avez dit de ces deux personnages ne m'incite guère à plus de patience.

Morane eut un geste d'impuissance. Il ne pouvait continuer à exposer la vie de ces hommes venus à son secours – dans cette jungle chaque minute pouvait en effet amener un nouveau danger – dans le seul but de préserver celle de deux gredins. Déposées dans un des plateaux de la balance, les existences de Broom et de Rojas ne pesaient guère lourd.

Par nappes successives, la nuit tomba et, une demi-heure plus tard, les ténèbres régnaient. Puis, les feux des Pygmées, qui étaient demeurés en attente, s'allumèrent, cernant la clairière d'une ligne de lumières scintillantes. Enroulés dans des couvertures sous le fuselage de l'hélicoptère, les quatre hommes blancs se préparèrent à attendre le retour de l'aube.

*

* *

Aux premières lueurs du jour, il fallut s'inquiéter à nouveau de Broom et de Rojas. Peut-être, en revenant vers la clairière, s'étaient-ils égarés dans la forêt, et il fallait leur permettre de retrouver leur chemin. À plusieurs reprises, des salves de fusils mitrailleurs furent tirées, mais inutilement semblait-il.

Une heure passa. De nouvelles salves avaient été tirées. Entre chacune d'elles, le silence pesant de la forêt vierge retombait, telle une pierre. Un silence pouvant presque être senti physiquement et que l'inquiétude rendait encore plus total. Finalement, Morane secoua la tête.

— Rien à faire, dit-il, à l'adresse de Reeves. Ces coups de feu répétés serviront tout juste à ameuter les Alfourous. Ceux-ci doivent difficilement digérer leur défaite de l'autre jour, et ils doivent se sentir avides de prendre leur revanche.

Bob et l'Américain marchaient à l'extrémité de la clairière, à un endroit qui n'était pas occupé par les Pygmées. Soudain, Reeves s'arrêta, l'oreille aux aguets.

— Je crois entendre quelque chose, dit-il.

Morane prêta l'oreille lui aussi. Tout d'abord, il n'entendit rien. Ensuite, un bruit ténu lui parvint. Une sorte de glissement continu, de froissement, comme celui que pourrait produire la reptation lente de quelque gros serpent. Peut-être d'ailleurs n'était-ce qu'un serpent ou n'importe quel autre animal de la jungle. Pourtant, quelque chose dans ce glissement paraissait insolite à Morane. Il était saccadé et non pas continu, et chaque saccade correspondait au rythme d'un pas humain.

Bientôt, Bob et l'Américain ne doutèrent plus : un homme était là, ou plusieurs hommes, marchant dans leur direction. Le cœur battant, leurs Thompsons braqués, prêts à ouvrir le feu sur tout ennemi qui se présenterait, les deux hommes tentaient de scruter le visage impénétrable de la forêt dense. Ils n'avaient pas à craindre l'apparition d'un fauve, car la faune de Nouvelle-Guinée n'en comprend aucun ni, à part les serpents et les crocodiles, nul autre animal réellement dangereux. La menace ne pouvait donc venir que des hommes.

Lentement, le bruit se rapprochait, puis des branches bougèrent et Morane cria :

— Qui est là ? Répondez, ou nous tirons !

Tout près, une voix dit, en anglais :

— Ne tirez pas, commandant !... Ne tirez pas !...

Presque aussitôt, les branches s'écartèrent et Broom et Rojas apparurent. Ils ne payaient guère de mine avec leurs visages hirsutes et leurs vêtements en loques, mais Morane et Reeves

songèrent qu'eux-mêmes ne devaient pas avoir meilleur aspect. Tous deux s'étaient détendus.

— Il était temps que vous arriviez, fit Bob d'une voix sèche. Nous allions partir sans vous.

— Hier, répondit Rojas, Ballantine nous a envoyés au village pour vous prévenir de l'arrivée de l'hélicoptère de secours. Nous y avons appris que vous étiez parti avant notre arrivée, et par un autre chemin. Le pygmée qui nous accompagnait a refusé de revenir avec nous jusqu'à la clairière. Alors, nous nous sommes mis en route seuls et, en chemin, nous nous sommes égarés. Jusqu'à la nuit, nous avons tourné en rond. Ce matin seulement, vos coups de feu nous ont indiqué la bonne direction.

Broom regardait en direction de l'hélicoptère.

— Pourquoi n'êtes-vous pas encore partis ? demanda-t-il. Nous auriez-vous attendus ?

— Il faut faire deux voyages d'ici à Téléfomin, fit Bob en secouant la tête. Si dans deux heures vous n'aviez pas été ici, nous serions partis sans vous.

Une soudaine expression d'inquiétude apparut sur les traits fatigués de Broom et de Rojas. L'Australien désigna l'hélicoptère du doigt.

— Eh bien nous pouvons partir maintenant, dit-il. Plus rien ne nous retient ici. Je commence à en avoir soupé de ce fichu pays.

« Si tu penses t'en tirer à si bon compte, songea Morane. Dès que nous serons parvenus en des lieux plus civilisés, j'aurai le plaisir de te traîner devant les autorités, et il te faudra bien fournir quelques explications sur ta conduite. On n'escamote pas un Mitchell aussi aisément. » Pourtant, il était inutile, pour l'instant du moins, de ramener Broom à une plus juste vision des choses. Mieux valait lui garder la surprise en réserve.

Les quatre hommes se dirigèrent vers le Sikorsky. Le pilote, un sourire de satisfaction sur les lèvres, vint à leur rencontre.

— Je suis content que ces Messieurs aient retrouvé leur chemin, dit-il. Au plus tôt nous quitterons ces lieux, à présent, au mieux cela sera.

C'était aussi l'avis de Morane. Pendant que ses compagnons se dirigeaient vers l'hélicoptère, il alla faire ses adieux à Maïri, le

chef des pygmées qui, depuis leur rencontre, n'avait cessé de lui marquer un attachement réel. Ces adieux furent simples, car les grandes phrases, dont on a coutume d'user en pays civilisés, n'étaient guère de mise ici. Morane et Maïri ne se reverraient sans doute jamais, mais ils savaient que leurs souvenirs demeureraient longtemps, que Maïri ne cesserait pas de penser à l'homme blanc descendu des nuages pour le sauver de la honte, lui et son peuple, et Morane n'oublierait pas Maïri, le petit homme au grand cœur.

Lentement, Morane s'en retourna vers l'hélicoptère. Il devinait que son existence en arrivait à un nouveau tournant, et il se sentait un peu désespéré. Frank Reeves le hélait.

— Dépêchez-vous, mon vieux. Je brûle de pouvoir déguster un bon whisky soda glacé sur une terrasse, avec un fond de musique douce.

— J'arrive, dit Bob, car, personnellement, je dégusterais un rumsteck aux pommes avec plaisir.

Les six hommes s'apprêtaient à monter à bord du Sikorsky, quand une clameur, venant des rangs des Pygmées, les fit se retourner. Un Négrito parlait au chef avec animation en pointant le doigt dans la direction des blancs. Au fur et à mesure qu'il parlait, une rumeur de mécontentement montait de la foule des petits hommes.

— Qu'est-ce qui leur prend ? fit le pilote, Jusqu'ici, ils s'étaient montrés conciliants. Est-ce qu'ils se décideraient à faire les méchants ?

— Cela m'étonnerait, répondit Morane. Je viens de m'entretenir avec leur chef, et il me paraissait toujours plein de bonnes dispositions. À moins que...

Un sifflement strident, suivi d'un hurlement d'agonie l'interrompit. Une longue flèche s'était plantée dans la poitrine de Rojas, juste à l'endroit du cœur. Le Portugais, dans un dernier geste de défense contre la mort, tenta d'arracher cette flèche de sa blessure, mais les forces lui manquèrent et, les yeux soudain retournés dans leurs orbites, il tomba en arrière, raide mort.

— Couchez-vous ! hurla Morane.

Il fut obéi à temps car une seconde flèche qui, selon toute apparence, était destinée à Broom, vint se fiche dans la carlingue de l'hélicoptère.

— Ouvrons-nous le feu ? demanda Reeves.

Bob secoua la tête.

— Non, dit-il, cette volte-face soudaine me paraît absurde. Pourtant, il doit y avoir une raison...

Les Négritos ne paraissaient pas décidés à commettre de nouveaux gestes offensifs. Ils avaient entonné tous ensemble une mélodie lente qui, jaillie du fond de leurs âmes simples montait avec une tristesse infinie.

Morane y décela également de la terreur.

— On dirait qu'ils ont peur, murmura-t-il. Qu'ils sont la proie de quelque malédiction.

Toujours couché, il tourna la tête pour s'adresser au pilote et alors il vit Broom qui, après avoir rampé jusqu'au cadavre de Rojas, fouillait sous sa chemise. Il dut trouver ce qu'il cherchait car sa main se retira, fermée.

— Que cherchiez-vous, Broom ?

La voix de Bob fit sursauter l'Australien. Il jeta un regard effarouché d'enfant pris en faute. Déjà, Morane, aveuglé de colère, s'était relevé et marchait vers lui.

— Montrez ce que vous avez dans votre poing droit, fit Morane.

Broom fit mine de tendre ledit poing en avant pour obéir à l'ordre de Morane puis, brusquement, il en frappa ce dernier au menton. Ce fut comme si quelque chose explosait contre le visage de Bob. Il tomba en arrière, étourdi, incapable de se relever. Déjà, Broom s'apprêtait à l'achever d'un coup de pied, quand la voix de Reeves retentit :

— Restez tranquille Broom !

L'Américain tenait un fusil mitrailleur braqué sur le ventre du scélérat.

— Jetez-moi ce que vous avez dans la main, fit encore Reeves.

Broom ne fit pas mine d'obéir. Seule, une lueur de fureur contenue s'alluma dans ses yeux.

— Jetez-moi ce que vous avez dans la main, répéta Reeves, où je vous truffe de plomb pour que votre sale âme descende directement aux enfers. Vous m'avez compris, Broom ?

Le ton de l'Américain suffit à impressionner le forban, car son bras droit se détendit et quelque chose de vert roula aux pieds de Reeves.

Doucement, Morane reprenait ses esprits. Il ouvrit les yeux et se frotta la nuque. Ensuite, il se redressa péniblement. Reeves lui montra sa main ouverte, sur la paume de laquelle était posé l'objet jeté par Broom.

— Ce lascar avait cela dans son poing fermé quand il vous a frappé. Cela ne m'étonne pas qu'il vous ait mis K.-O. d'un seul coup. La force d'inertie...

Mais Morane n'écoutait pas. Il regardait l'objet posé sur la paume de Frank Reeves : une énorme émeraude, grossièrement taillée et grosse à peu près comme un œuf de poule. Un des yeux de l'idole des Pygmées !...

Morane le prit, et ferma le poing dessus et marcha vers Broom.

— Vous allez me donner la seconde émeraude, dit-il, ou je vous corrige si durement qu'ensuite vous ne serez plus capable de vous reconnaître vous-même en vous regardant dans une glace... si vous êtes encore en mesure d'ouvrir les yeux.

Broom cracha un juron.

— Vous êtes le plus fort, sale mangeur de grenouilles, et vous le savez bien. Si je vous résiste, vos enfants de chœur me tomberont dessus. Tenez, la voilà votre émeraude, et qu'elle vous étouffe !...

Plongeant la main sous sa chemise, Broom en tira un mouchoir dont il dénoua les quatre coins. La seconde émeraude apparut. Morane l'arracha des mains de Broom.

À présent, Morane avait une émeraude dans chacune de ses paumes. Elles les brûlaient comme des charbons ardents. À les voir lancer leurs feux verts au soleil, il comprenait ce qui, depuis toujours, avait attiré les hommes vers les pierres précieuses : l'éclat du miroir qui fascine les alouettes. C'était cela aussi sans doute qui avait attiré Broom, Greb et ensuite Rojas, tout autant que l'appât du gain.

Résolument, une émeraude dans chaque main, Bob se mit à marcher en direction de la foule des Pygmées qui, à présent, stupéfaite, faisait silence. Quand il approcha, nulle arme ne se leva contre lui, nulle menace ne lui fut lancée mais, cependant, les visages des petits hommes demeuraient hostiles.

Sans dire mot, fendant les rangs des Négritos qui l'entouraient, Morane présenta les émeraudes à Maïri. Avec inquiétude, il guettait l'expression peinte sur les traits du chef. Celui-ci tenait son sort entre ses mains car, quand Bob s'était avancé vers les Pygmées, il n'ignorait pas le risque qu'il courait.

Après une longue et angoissante période de fixité presque agressive, le visage de Maïri se détendit soudain et s'éclaira d'un sourire qui découvrit ses dents de cannibale soigneusement limées en pointe. Du bout des doigts, en ayant soin, semblait-il, de ne pas frôler les émeraudes, il toucha le bout des doigts de Morane.

— L'homme blanc venu dans le grand oiseau mécanique nous a ouvert son cœur, fit-il. Il a combattu son semblable pour rendre aux Négritos les yeux de l'Ancêtre, et les Négritos retrouvent la lumière.

Doucement, Morane poussa ses mains ouvertes en direction de Maïri, lui offrant à nouveau les émeraudes. Mais le chef recula d'un pas en secouant la tête.

— Non, Maïri ne peut toucher à ce qui est tabou car, sinon, les esprits des ancêtres viendraient le tourmenter la nuit et, jamais plus, il ne pourrait connaître le sommeil. Toi, homme blanc, tu viens du royaume des dieux sur ton grand balus dont le cri ressemble au bruit de la tempête, et la malédiction ne peut t'atteindre. Va toi-même rendre la vue à l'Ancêtre.

De la main, Maïri indiquait à Morane l'étroite sente, à peine marquée qui, à travers la jungle, menait au village. Bob comprit qu'il devait lui-même reporter les émeraudes là où Broom et Rojas les avaient prises.

Tirant un mouchoir de sa poche, il y noua les deux gemmes comme jadis, étant enfant, il y nouait ses billes. Alors, il s'enfonça à travers la jungle.

Ce fut une étrange marche. Morane était seul et, pourtant, il le savait, une multitude l'entourait car tous les Pygmées avaient

quitté la clairière en même temps que lui pour le suivre, pour le protéger. Il ne voyait personne et cependant ils étaient là, à quelques mètres devant, derrière lui à gauche et à droite de lui. Mystérieusement, les branches s'écartaient devant sa poitrine, telle racine qui aurait pu entraver son avance était arrachée. Il trouva même le corps d'un serpent venimeux fraîchement tranché d'un coup de *pomaré* et dont les deux tronçons se tortillaient encore tandis que les mâchoires se refermaient spasmodiquement dans les affres de l'agonie.

Tout en marchant en direction du village, Morane songeait à la duplicité de Broom et de son complice. Profitant de leur mission au village et trouvant celui-ci presque désert, ils avaient dérobé les émeraudes et avaient fui à travers la jungle, tentant de regagner la clairière au plus vite. Sans guide indigène – peut-être avaient-ils tué le leur – ils s'étaient égarés et avaient erré en rond jusqu'à la nuit. À l'aube, les coups de feu tirés par Morane et Reeves leur avaient permis de retrouver la clairière. Peut-être seraient-ils parvenus à s'envoler avec leur butin si un messenger, accouru du village aussitôt que l'on s'y fut aperçu du vol des émeraudes, n'avait averti à temps Maïri.

Brusquement, le plan de Broom se révéla à Morane. Lorsque Rojas avait ouvert le feu sur les Alfourous, à la sortie de la rivière souterraine, ce n'était pas par peur des lances comme il l'avait affirmé pour donner le change, mais sur les conseils de Broom. Le projet de l'Australien était simple : il voulait uniquement forcer Morane à combattre aux côtés des Négritos qui, une fois la bataille gagnée, ne manqueraient pas de conduire leurs sauveurs jusqu'à leur village. Ainsi introduit dans la place, Broom se faisait fort de trouver le moyen de dérober les yeux d'émeraude. Sans le hasard qui, finalement, s'était tourné contre lui, il serait peut-être parvenu à réaliser son projet.

Morane approchait du village. Lorsqu'il y parvint, la foule des Négritos en encombrait déjà l'artère principale. Fatigué mais sans cependant ralentir ni presser le pas, Morane se dirigea vers la grande case où reposait le *telum*. Quand il y pénétra, seuls Maïri et le *paï-paï* s'y tenaient. Toutes les torches étaient allumées, et Bob remarqua combien, avec ses orbites vides, l'idole paraissait privée de vie, de cette vie démoniaque

qui, la veille encore, semblait l'animer. Bob comprit alors que, seules, les émeraudes conféraient, dans l'esprit des Pygmées, sa puissance protectrice à l'idole qui, une fois aveugle et ne pouvant reconnaître ses fidèles, les frappait sans discernement, devenant ainsi une déité maléfique.

Lentement, avec un respect étudié, Morane dénoua son mouchoir et en tira les émeraudes sacrées. Alors, il s'approcha du telum et enfonça les deux monstrueuses pierres vertes dans les orbites où, aussitôt, sous les flammes des torches, elles se mirent à jeter leurs feux. Vraiment l'idole venait de retrouver la vue et, en même temps, toute son omnipotence.

Aussitôt cette restitution accomplie, le pampas se précipita hors de la case et se mit à hurler en un langage étrange, qui n'avait plus rien de commun avec le dialecte papou connu de Bob. C'était une suite d'onomatopées gutturales, semblant ne posséder aucun lien entre elles et dont tous les Pygmées durent comprendre le sens car, dès que le sorcier se fut tu, une grande clameur d'allégresse monta de la foule.

Maïri s'était approché de Morane qui, muet, assistait à cette explosion de joie.

— L'homme blanc venu de derrière les montagnes, dit le chef des Pygmées, a rendu le bonheur à mon peuple. Que serait-il advenu si l'Ancêtre n'avait plus posé sur mes guerriers ses regards bienveillants ? Toute sa vie, Maïri sera reconnaissant à l'homme blanc.

Après avoir prononcé ces paroles, le chef tendit un petit sac en peau de kangourou à Morane.

— Puisque les hommes blancs, continua-t-il, semblent attacher tant d'intérêt à ces pierres vertes dont sont faits les yeux de l'Ancêtre, accepte ceci de la part de mes guerriers.

Morane prit le sac, l'ouvrit et en fit glisser le contenu dans la paume de sa main. Il y avait là une vingtaine de belles émeraudes, beaucoup moins grosses il est vrai que celles du telum, mais cependant d'une pureté parfaite. Vendues en pays civilisé, elles rapporteraient une somme fort rondelette.

Bob refit glisser les bijoux dans leur sac et tendit celui-ci à Maïri.

— L'homme blanc ne peut pas accepter, dit-il. Dans mon pays, ces pierres ont beaucoup de valeur...

Mais Maïri repoussa la main de Morane.

— Pour les Négritos, ces pierres, qui n'appartiennent pas à l'Ancêtre, n'ont guère plus de valeur que des *mani-mani*¹. Aucun tabou ne repose sur eux. Je suis donc libre de te les donner, et mon cœur saignerait si tu n'acceptais pas de les prendre. Si tu avais voulu garder les yeux de l'Ancêtre, tu aurais pu le faire car, avec tes machines à tuer et le balus inconnu, tu te serais ri des assauts de mes guerriers. Prends les pierres vertes, homme blanc...

Bob se rendit compte qu'il ne pouvait refuser le présent sans froisser la susceptibilité du chef. Et puis, si aux yeux des Pygmées les émeraudes n'avaient pas plus de valeur que de la verroterie... Il prit le sac contenant les gemmes et le fixa à sa ceinture.

Au-dehors, les Pygmées avaient confectionné une grossière chaise à porteurs dans laquelle Bob fut hissé de force et conduit à travers l'artère principale. Les porteurs s'enfoncèrent alors dans la forêt, suivis par la population du village tout entière, et Bob n'eut rien d'autre à faire qu'à se laisser conduire ainsi vers la clairière, tel un pacha parmi ses sujets. Malgré lui, il ne pouvait s'empêcher de penser : « Si mes petits amis, avec lesquels, il n'y a pas si longtemps encore, je jouais aux billes et à saute-mouton dans la cour de l'école me voyaient maintenant, ils en baveraient d'envie ». Chose bizarre, après les aventures qu'il venait de vivre, cette seule pensée suffisait à le mettre en joie.

¹ Verroterie (terme papou).

Chapitre X

Lorsque Morane avait quitté la clairière pour se rendre au village pygmée, Broom s'était mis à ronger son frein. Il enrageait au sens propre du terme et se demandait comment sortir de cette impasse. Non seulement les émeraudes lui échappaient mais, en outre, Morane ne manquerait pas de le livrer à la justice à leur retour à la civilisation.

« Il faut que je m'en sorte, songea-t-il, il faut que je m'en sorte ! Mais comment ? » Bien qu'il ne fut pas attaché, il ne possédait pas d'armes, et Reeves était assis à quelques mètres de là, tout contre l'hélicoptère, son fusil mitrailleur à portée de la main. Avant que Broom eut atteint la lisière de la forêt les balles meurtrières l'auraient frappé. D'autre part, il ne pouvait s'aventurer, désarmé, à travers la jungle...

L'Australien tournait et retournait ses projets d'évasion quand ses regards tombèrent sur un objet allongé, couché dans les hautes herbes. Il n'en pouvait distinguer grand-chose mais, tout de suite, il mit cependant un nom sur cet objet : un fusil mitrailleur. Certainement l'un de ceux abandonnés par Ballantine, Blaine et Felton lors de leur départ.

Lentement, faisant mine de marcher en rond, Broom se dirigea du côté de l'arme. Bientôt, elle fut à ses pieds et, à la dérobée, il put l'inspecter aisément. Un chargeur y était engagé et elle était prête à tirer. Broom savait que c'était le moment ou jamais de risquer sa chance. Il se baissa brusquement et saisit le Thompson.

Reeves sursauta, mais trop tard. Le canon du fusil mitrailleur, tenu par l'Australien, était braqué sur sa poitrine.

— Éloignez-vous de votre arme, fit Broom d'une voix menaçante, et croisez les mains au-dessus de la tête...

Reeves savait l'Australien capable de le tuer froidement sans la moindre hésitation, aussi obéit-il aussitôt.

— Mettez-vous près de monsieur Reeves, dit encore Broom en se tournant vers le pilote et le mécanicien de l'hélicoptère, et ne vous avisez pas de jouer les héros. Je n'hésiterais pas à vous descendre comme des chiens !...

La voix du bandit devait être suffisamment persuasive, car les deux hommes obtempérèrent sans aucune résistance.

— Tournez le dos tous les trois, commanda Broom à nouveau.

Les trois hommes obéirent, s'attendant sans doute à recevoir une rafale de Thompson dans les reins, mais tel n'était pas le dessein de Broom. Il voulait fuir, et répandre le sang inutilement ne l'avancait en rien car, au cas où il serait repris, la corde l'attendrait, et il ne l'ignorait pas.

Le fusil mitrailleur sous le bras et tout en surveillant ses prisonniers, Broom réunit un revolver, des munitions, un sabre de brousse et quelques vivres trouvés dans le cockpit du Sikorsky. Il passa le revolver et le sabre de brousse dans sa ceinture et enfouit le reste dans une musette appartenant au pilote. Il regrettait réellement d'être incapable de piloter un hélicoptère. Peut-être aurait-il pu obliger le pilote à le conduire là où il le voudrait, c'est-à-dire dans un lieu civilisé quelconque, mais il devinait que, aussitôt débarqué, il serait dénoncé et appréhendé par les autorités. Il préférerait donc fuir par la jungle malgré les énormes dangers que cela présentait car, cette fois, il n'aurait plus à compter sur l'aide des Pygmées. Au contraire, après le coup des émeraudes, il lui faudrait les éviter sous peine de servir de plat de résistance au cours d'un de leurs festins rituels.

Au moment de prendre le large, Broom se souvint qu'il n'avait pas de boussole, objet indispensable s'il ne voulait pas courir le risque de s'égarer dans la jungle. Il résolut donc de s'approprier celle de Reeves. S'approchant de l'Américain, il entreprit donc de le fouiller. Reeves choisit ce moment pour se jeter sur le scélérat et tenter de le désarmer. Malheureusement, la vigilance de Broom ne s'était pas relâchée. La crosse du fusil mitrailleur frappa durement Reeves à la joue et le jeta sanglant dans les hautes herbes. Déjà, Broom avait braqué son arme sur l'Américain étendu sur le ventre. Les yeux brillant de fureur

contenue, tout son corps frémissant, il semblait prêt à tirer, mais il se contint.

— Vous avez de la chance, monsieur Reeves, dit-il entre ses dents serrées, que je ne me sente pas disposé à vous tuer. Mais ce chien de Morane, oui. Si un jour je le retrouve...

Broom se pencha sur Reeves et s'empara de la boussole.

— Qu'aucun de vous trois ne bouge, fit-il encore.

Lentement, la musette à l'épaule et le fusil mitrailleur braqué, il se mit à reculer vers l'extrémité de la clairière.

Quand Frank Reeves tourna précautionneusement la tête et regarda par-dessus son épaule, la jungle s'était déjà refermée, telle un gigantesque piège, sur la personne de Lewis Broom le forban, de Lewis Broom le désespéré, que jamais sans doute elle ne rendrait.

*

* *

Quand Robert Morane, toujours porté dans son palanquin en bambou, déboucha dans la clairière, la première personne qu'il aperçut fut Reeves qui courait dans sa direction en gesticulant à la manière d'un messenger annonciateur de quelque catastrophe. Bob mit pied à terre et, quand l'Américain fut arrivé à sa hauteur, il aperçut le sang souillant sa joue et poissant sa barbe. Tout de suite, il craignait quelque désastre.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il avec inquiétude.

— Broom m'a pris en défaut, expliqua Reeves. Nous avons oublié les fusils mitrailleurs abandonnés par nos amis avant le départ, et Broom a réussi à en récupérer un. Quand je m'en suis aperçu, il était trop tard.

Rapidement Reeves mit Bob au courant des événements qui avaient permis à l'Australien de prendre la fuite.

— Il est inutile de chercher à le rejoindre maintenant, fit Morane. Ce gredin a trop d'avance et le chercher dans cette jungle équivaldrait, malgré l'aide des Négritos, à rechercher une aiguille dans une meule de foin. J'aurais pourtant bien voulu ramener ce sacripant à Port-Moresby où il aurait dû rendre compte de ses actes.

Pendant un long moment, le Français parut abîmé dans ses réflexions, puis il parut se dépouiller d'une idée lancinante et il haussa les épaules avec insouciance.

— Bah !, dit-il, la jungle se chargera bien de faire justice à Broom. Déjà Greb et Rojas ont payé de leur vie leur scélératesse. Si l'on s'en rapporte au vieil adage du « jamais deux sans trois », Broom périra dans ces montagnes comme ses acolytes y ont péri. Si la faim, la soif, les fièvres, les serpents, les crocodiles ou les marais ne viennent pas à bout de lui, les Négritos ou les Alfours se chargeront de lui faire un sort moins enviable encore.

Telle fut toute l'oraison funèbre de Greb, de Rojas et de Broom.

Quelques minutes plus tard, Reeves et Morane étaient installés dans le cockpit arrière de l'hélicoptère. Le pilote poussa la manette des gaz et le rotor se mit à vrombir, forçant les Négritos à une retraite prompte et prudente.

— Adieu, Vallée Infernale, cria Reeves.

Soudain, ce fut comme si les hommes avaient pris place dans la cabine d'un de ces ascenseurs préhistoriques qui en raison de leur vitesse, n'ont jamais valu un bon escalier. Ensuite, le Sikorsky, comme libéré, bondit en gauchissant et franchit d'une seule envolée la ligne des arbres, pour filer aussitôt plein ciel en direction du sud-est. Sous lui, ce ne fut bientôt plus que le monotone déroulement des montagnes et des jungles inhumaines, à l'infini.

Frank Reeves soupira.

— Allons, dit-il, une nouvelle vie va bientôt commencer. J'ai passé des années prisonnier de ces montagnes maudites où j'ai vécu presque comme un sauvage. Et que m'en reste-t-il ? Rien, sauf des souvenirs... et cette barbe de patriarche qui bientôt tombera sous le rasoir.

— Vous oubliez ceci, mon vieux Frank fit Morane en ouvrant le petit sac de cuir et en faisant rouler les émeraudes dans le creux de sa main.

L'Américain considéra les gemmes d'un œil morne.

— Où avez-vous pris cela ? demanda-t-il.

Bob se mit à rire.

— Je ne les ai pas prises, rassurez-vous. Le chef des Négritos me les a données en échange de mes bons services, de nos bons services. Il y en a une part pour vous...

Un sourire amusé fit-briller les yeux de Frank.

— Mon vieux, vous me faites rire avec vos ridicules petits cailloux verts. Aux États-Unis, j'ai un paternel qui en a un jour avalé douze comme ça, croyant que c'étaient des bonbons à la menthe verte. Il en a gagné des crampes d'estomac du tonnerre, mais son compte en banque ne s'en est même pas senti. Non, pas d'émeraudes pour moi. Peut-être pour en faire des boutons de manchettes, mais j'en ai des tas qui m'attendent dans mon appartement, à New York. Gardez vos cailloux, mon vieux. Vous m'avez tiré de mon état de Robinson et c'est bien assez.

Bob n'insista pas, car il se rendait compte que la part qu'il offrait à Reeves équivalait à une goutte d'eau offerte à l'Océan.

— Et Felton et Blaine, dit-il, peut-être accepteront-ils...

— Guère plus. Je prends soin d'eux à partir de ce jour. Nous avons vécu ensemble pendant plusieurs années, sur un même pied d'égalité, supportant les mêmes travaux, les mêmes angoisses et il serait illogique qu'après cela Blaine retourne s'engager comme cow-boy dans un ranch au Texas et Felton comme graisseur dans un garage de Brooklyn alors que moi je retrouverais ma petite vie dorée et diamantée de fils à papa bien nourri. Non, mon vieux Bob, Blaine et Felton n'ont pas besoin de ces émeraudes.

Morane haussa les épaules.

— Tant pis, dit-il, puisque personne n'en veut, j'en ferai deux parts. Une pour Bill et une pour moi. Bill retournera en Écosse et achètera la ferme à laquelle il rêve. Moi...

— Oui vous Bob ?

— Moi, je vais rentrer à Paris, revoir le boulevard Saint-Germain, Notre-Dame et la butte Montmartre. Ensuite, je m'offrirai un peu d'aventure, car elle aussi se paie de nos jours...

Reeves regardait le Français avec intérêt.

— De l'aventure, fit-il. Vous sortez à peine de celle-ci et, déjà, vous rêvez de plaies et bosses. Je parie que, quand vous étiez petit, vous vouliez devenir explorateur, ou marin, ou faire partie du premier équipage en route pour la Lune.

— C'est cela tout juste, répondit Bob. Je rêvais de tout cela, et de bien d'autres choses encore. Mais, pour le moment, j'aspire seulement à arriver à Port-Moresby pour y prendre un bain. Non pas un bain comme l'on peut en prendre à Téléfomin, sous un seau percé, mais un vrai bain, dans une baignoire, avec eau chaude, eau froide, savon à la lavande, sels et toute la lyre.

Frank Reeves passa la main dans son épaisse barbe noire dissimulant en grande partie ses traits jeunes et énergiques et murmura d'un air rêveur :

— Un rasoir si seulement je pouvais avoir un rasoir...

Les deux hommes s'entre-regardèrent et, brusquement, partirent d'un énorme éclat de rire qui secoua l'hélicoptère comme une tempête, ou presque...

Chapitre XI

Dans cette rue de Port-Moresby, sur la côte sud de Nouvelle-Guinée, deux hommes marchaient à bonne distance l'un de l'autre. Le premier, un grand gaillard vigoureux, aux traits ouverts et durs à la fois, portait un costume de toile blanche et un élégant panama garni d'un ruban multicolore. Le second marchait tête baissée, ce qui, à cause de son chapeau de feutre à larges bords sale et cabossé laissait son visage dans l'ombre. En outre, tout dans sa démarche montrait qu'il tentait de se dissimuler aux regards de l'homme au panama.

Celui-ci allait sans se presser, en promeneur, jetant des regards amusés sur la foule bigarrée, à la fois indigène, malaise et chinoise, qui se pressait autour de lui. Parfois, Morane levait la tête et regardait le soleil qui, comme un gigantesque crabe-araignée, semblait ronger de partout le bleu du ciel. Alors, il faisait la grimace.

« Tout le monde s'est tiré de ce bled, songeait-il. Reeves, Felton et Blaine sont repartis en avion pour les États-Unis afin d'y vivre à leur aise à l'abri des millions du premier. Ballantine a pris le bateau il y a une semaine pour l'Angleterre avec sa part d'émeraudes. Et moi, je suis ici... »

Après avoir échappé à la jungle, Morane avait été pris par la machine administrative et judiciaire. Déclaration et enquête au siège de la Papoua Airline, puis au siège de la Compagnie qui avait assuré le Mitchell, puis à la police. Cela durait depuis près d'un mois. Broom et Greb, originellement les responsables de l'accident, étaient disparus, et toute l'enquête reposait sur Morane. Non qu'on le supposât coupable mais il lui fallait donner des détails, des tas de détails... On n'en sortait plus. Ensuite, il lui avait fallu s'occuper de ses propres intérêts, remplir de nouveaux formulaires pour toucher ses arriérés de salaire et les primes que lui devait la Papoua Airline. Enfin, à présent tout était réglé. Il sortait du bureau de la Compagnie, où

son chef lui avait remis une enveloppe bien garnie. Avec le produit de la vente de sa part d'émeraudes, qu'il négocierait en Europe, il se trouverait à la tête d'une petite fortune qui lui permettrait de vivre sans souci immédiat de l'avenir. En outre, le « Times » de Londres lui demandait moyennant finances, le récit détaillé de son aventure et, enfin, le lendemain, il prendrait place à bord d'un cargo qui le déposerait au Havre. Bientôt la France. Paris. La vie était belle.

Pourtant, la présence de ses amis manquait à Morane. Pendant tant de jours, Ballantine avait lutté à ses côtés contre la montagne, la jungle ou la mousson, et ils avaient fini par former une équipe homogène et forte, liée par les liens indestructibles de la vraie camaraderie. D'autre part, durant les quelques jours passés en compagnie de Frank Reeves, Bob avait pu apprécier les qualités morales du jeune Américain. Son honnêteté, sa force d'âme et aussi sa bonté sans faiblesse en faisaient un de ces êtres d'élite que seul un hasard, comme celui qui avait servi Morane, permettait de croiser. Aussi, en peu de temps, par le concours des circonstances, et aussi des affinités, une réelle amitié s'était nouée entre Bob et Frank.

Morane soupira. Il se sentait seul après avoir lutté coude à coude avec Bill et Frank, et c'est tout juste s'il ne regrettait pas la jungle maudite avec ses Papous, ses serpents et ses miasmes. Puis, soudain, il eut soif et entra dans un petit bar malais où l'on servait du thé au citron glacé et des gâteaux de riz. L'homme au feutre à larges bords, qui continuait à suivre le Français, s'arrêta un instant décontenancé, comme se demandant ce qu'il allait faire. Ensuite, le bord de son feutre toujours baissé sur le front, il s'adossa à la muraille et, du coin de l'œil, se mit à surveiller la porte du bar.

Quand Morane sortit, une demi-heure plus tard, le soir commençait à tomber. Était-ce la venue de la nuit, la fatigue croula sur les épaules de Bob. Comme, le lendemain, à l'aube, il devait se trouver à bord du cargo qui l'emmènerait vers la France, il décida de rentrer se coucher. À pas lents, il prit alors le chemin de son hôtel.

À une trentaine de mètres en arrière, l'homme au large feutre s'était remis à marcher lui aussi, tel un limier lancé sur une piste.

*

* *

La forme humaine allongée, immobile, dans la chambre 17, au second étage de l'hôtel Philéas, ne semblait pas se douter que, derrière la porte, quelqu'un l'épiait. Lentement le bec de cane tourna et le battant, qu'on avait omis – par quelle impardonnable imprudence ? – de fermer de l'intérieur, s'ouvrit doucement. Sur le mur d'en face, un rectangle de lumière se dessina, accusant la silhouette d'un homme coiffé d'un chapeau à larges bords. La porte se referma et, dans la chambre, il n'y eut plus que la lumière pâle de la lune entrant par les croisées.

À pas feutrés, l'homme s'approcha du lit et, à travers la moustiquaire, contempla la silhouette imprécise du dormeur allongé, le drap complètement tiré sur lui et d'où dépassait seulement une ridicule touffe de cheveux noirs. L'homme au feutre ricana.

— Tu fermes ta moustiquaire par crainte des insectes hein ? Mais contre celui qui va te piquer, tu ne pourras rien...

Au poing de l'homme, une longue lame triangulaire brilla. Alors, il écarta soudain les pans de la moustiquaire et, par trois fois, frappa sauvagement la forme allongée. Triomphant, il se redressa.

— Tu as enfin reçu ce que tu méritais, sale mangeur de grenouilles, fit-il à mi-voix. Maintenant, à moi les émeraudes. Toi, tu es déjà parti faire un petit tour chez Satan, ou dans les environs.

À ce moment, la lumière s'alluma et une voix narquoise dit :

— Pas encore, cher ami. Les mangeurs de grenouilles ont la vie dure.

Viollemment surpris, l'homme se retourna, pour se trouver face à face avec Morane qui, souriant, braquait un pistolet automatique. À ses côtés, un policier en civil et un autre, en uniforme, se tenaient, prêts à intervenir.

Morane se tourna vers eux.

— Messieurs, dit-il, je vous présente Lewis Broom, responsable de la mort de Greb et de Rojas et coupable de piraterie, violence et tentative d'assassinat.

Poussant un cri de rage, Broom se jeta sur le lit et en arracha le drap, pour découvrir une couverture artistement roulée et ficelée et un vulgaire plumeau noir.

— Ah ! ça, vous êtes donc le diable ? demanda l'Australien en se tournant vers Morane.

Celui-ci secoua la tête.

— Non, dit-il. Je ne suis même pas sorcier. Depuis deux jours vous me suiviez et malgré tous vos efforts pour ne pas être reconnu, je m'en suis aperçu. Ce matin, quand je me suis rendu au bureau de la Compagnie Maritime, vous y avez pénétré aussitôt après moi. Vous vous êtes dissimulé derrière un auvent et de là, vous avez pu facilement entendre toute ma conversation avec l'employé. Ainsi, vous avez su que je partais demain à l'aube. Il ne m'a pas été difficile d'en déduire que vous agiriez cette nuit. Que pensez-vous de mon mannequin ?

Broom paraissait s'être ressaisi.

— Ça va, Morane, dit-il. Jusqu'à présent, vous gagnez sur toute la ligne. Je voulais vous tuer pour me venger de vous et prendre votre part des émeraudes. Je regrette de n'avoir pas réussi. J'aurais dû me souvenir de votre astuce. La prochaine fois...

— Il n'y aura pas de prochaine fois, interrompit un des policiers en s'avancant vers l'Australien et en lui passant les menottes. Vous allez faire un plus ou moins long séjour derrière des barreaux, mon vieux...

Le policier se tourna vers Bob.

— Vous portez sans doute plainte, monsieur ? demanda-t-il.

— Plainte ? fit Bob avec un sourire amusé. Mais il y en a déjà une bonne demi douzaine déposées contre cet intéressant personnage.

— Je veux dire pour ceci...

Le policier montrait le lit défait et le grossier mannequin qui y demeurerait oublié. Le Français eut un geste de dénégation.

— Non, dit-il. Plusieurs plaintes pour tentatives de meurtre pèsent déjà sur monsieur Broom. Celle-ci n'y ajouterait guère grand-chose. De plus, je m'embarque dans quelques heures pour l'Europe et porter plainte me forcera peut-être à remettre encore mon départ, ce à quoi je ne tiens guère.

— Ce sera comme vous voudrez, commandant, dit le policier. Maintenant, nous allons emmener l'inculpé.

— Un instant, dit Morane.

Et s'adressant à Broom, il demanda :

— Mais comment diable avez-vous réussi à vous tirer vivant de cette jungle infernale ?

Dans les yeux clairs de l'Australien, une lueur d'orgueil s'alluma.

— J'étais solidement armé, ne l'oubliez pas.

— Oui, mais, seul, vous ne pouviez quand même pas échapper aux Négritos et aux Alfourous.

— Pourtant, je leur ai échappé. Aussitôt après mon départ de la clairière, je me suis dirigé vers la rivière. Là, je me suis caché en attendant la nuit. Je me suis alors fabriqué un petit radeau à l'aide de quelques gros bambous et me suis abandonné au fil du courant. Cette rivière menait, je le savais, à la suite de mon premier passage dans cette contrée, à un sous-affluent du Fleuve Fly. Il me fallut huit jours pour atteindre le sous-affluent en question. Je me cachais le jour et naviguais la nuit évitant de chasser et me nourrissant de baies, de fruits et de crustacés pêchés dans les trous d'eau. Au confluent de la rivière, je tombai sur des prospecteurs d'or hollandais. Ils se servaient d'un hydravion Catilina et me menèrent à Merauke. Possédant encore un peu d'argent enfermé dans une poche étanche attachée à ma ceinture et voulant, si c'était possible, vous retrouver pour régler mon compte avec vous, je pris l'avion pour Port-Moresby. Quand j'y arrivai, tout le monde y parlait de vous et des émeraudes offertes par le chef des Négritos. Tout de suite, je n'eus plus qu'une pensée : vous tuer pour me venger de vous et, en même temps, vous ravir votre part d'émeraudes. Vous connaissez la suite...

Morane opina du menton.

— Je connais la suite, Broom. Une fois de plus, vous avez joué et vous avez perdu.

— C'est possible, rétorqua l'Australien, mais je ne perdrai pas toujours. Un jour viendra où mon jeu sera supérieur au vôtre.

Le policier en civil secoua le prisonnier.

— Assez discuté, dit-il. Si vous voulez à tout prix continuer à jouer, vous pourrez à votre aise vous entraîner en prison. Vous verrez ; elles sont fort accueillantes nos prisons...

Entraîné par les deux représentants de la loi, Broom se retourna une fois encore vers le Français.

— Je n'ai pas vraiment commis de meurtre, dit-il, et un prochain jour je serai libre. Alors, Morane, je vous retrouverai, et...

— Et nous ferons une petite partie de poker, bien sûr, coupa Bob. Mais prenez garde, Broom, cette fois encore cela ne vous servira à rien de bluffer.

La porte se referma et Bob entendit les pas des trois hommes s'éloigner dans les profondeurs du couloir. Alors, il regarda sa montre et se rendit compte qu'il était trop tard maintenant pour dormir encore et trop tôt pour prendre le chemin du port. Il fouilla dans ses valises, dans l'espoir d'y découvrir un livre. Il trouva seulement un roman qui avait enchanté ses jeunes années et que, avant de quitter la France, il avait emporté comme une sorte de relique. C'était « Le Capitaine Corcoran ». L'auteur y relatait les aventures et mésaventures d'un Français chevaleresque et audacieux qui parcourait les Indes en compagnie de son tigre apprivoisé, y faisait la guerre et y épousait une belle princesse.

*

* *

À présent, à travers les opalescences du jour naissant, la côte de Nouvelle-Guinée apparaissait plate et désolée, car les brumes masquaient encore les montagnes lointaines.

Accoudé à la lisse arrière du « Mekenos », un vieux cargo grec culotté par les tempêtes de toutes les mers, Morane regardait fuir la terre, et il la trouvait insignifiante. Vue ainsi

dans le jour du matin, la Nouvelle Guinée, la plus grande île du globe après l'Australie, ressemblait à quelque terre alluvionnaire et déserte, soudain sortie des eaux au cours de la nuit et Bob ne pouvait s'imaginer y avoir vécu toutes ces heures à la fois pleines de dangers et d'envoûtements. Pourtant, la jungle était là, derrière ces brumes, avec ses Papous coupeurs de têtes et mangeurs de chair humaine. Il suffisait de lever un voile, et l'aventure était présente.

Lentement la bande côtière s'estompait. Elle ne fut bientôt plus qu'une ligne, comme tracée à la plume sur les gris confondus de la mer et du ciel, puis elle disparut.

Le capitaine, un Grec rigolard au nom composé de nombreuses syllabes dont les deux dernières étaient « Poulos » s'approcha du Français et lui frappa sur l'épaule.

— Alors, commandant, dit-il de sa rude voix, vous vous débarrassé de cette terre à Papous mal peignés. Vous allez pouvoir rentrer chez vous, enfiler une bonne paire de pantoufles, une robe de chambre doublée de flanelle et vivre calmement au coin de votre feu.

Bob ne répondit rien tout d'abord. Il se mit à marcher aux côtés du marin.

— Et vous, Capitaine, demanda-t-il finalement, enfileriez-vous parfois une bonne paire de pantoufles et une robe de chambre doublée de flanelle pour vous asseoir au coin du feu ?

Le capitaine partit d'un gros rire.

— Oh ! moi, dit-il, je suis marin et, nous, les marins, nous nous sentons dépaysés quand nous ne sommes pas en mer. Je crois que notre premier biberon à nous tous avait un goût de sel. Depuis, nous ne pouvons plus nous passer de ce goût-là.

Morane sourit.

— C'est bien ce que je pensais, Capitaine, fit-il d'une voix douce.

Il prit congé du Grec, descendit dans la coursive et gagna sa cabine. Là, il s'allongea sur la couchette et, les yeux grands ouverts, fixa un point au-dessus de sa tête. Bientôt, il serait à Paris, retrouverait les amis, sa seule famille puisqu'il avait perdu ses parents tout jeune encore. Il irait au théâtre, visiterait

les musées pour recréer au fond de lui-même quelques images un peu oubliées. Et ensuite ?...

Robert Morane songeait à ce qu'il ferait ensuite. Évidemment, personne ne pouvait dire à quoi il pensait, mais ce n'était certainement pas à une bonne paire de pantoufles et à une robe de chambre doublée de flanelle.

FIN

QUE SAVONS-NOUS DE LA NOUVELLE-GUINÉE ?

Découverte au début du XVI^e siècle, la Nouvelle-Guinée demeure cependant un des pays les plus mal connus du globe. Une grande partie de son territoire demeure encore inexploré de nos jours. Située au nord de l'Australie, dont elle se trouve séparée seulement par le Détroit de Torrès, c'est la plus grande île du monde, l'Australie étant considérée comme un continent par la plupart des géographes.

Sur la carte, la Nouvelle-Guinée ressemble, fort vaguement, à quelque oiseau fantastique, sans aile, vu de profil et au bec grand ouvert.

Déjà, en 1511, puis en 1515, les navigateurs Antonio d'Abiere et Florentin Corsali signalèrent l'existence de cette terre alors inconnue, mais cependant ils n'osèrent y aborder. De 1526 à 1527, le Portugais Jorge de Menezes y séjourna, pense-t-on. Un an plus tard, en 1528, l'Espagnol Alvaro de Saadevra jetait l'ancre dans la baie de Geelvink et, en 1543, Ortiz de Iestez, se basant sur la ressemblance des indigènes avec ceux de la Guinée africaine, baptisait la nouvelle terre du nom de Nouvelle-Guinée, appellation qui lui est restée jusqu'à nos jours.

Pendant bien longtemps l'on crut que la Nouvelle-Guinée était une avancée de cette grande terre australe qui, comme le supposaient les anciens cartographes, devait servir de contrepoids aux continents massifs de l'hémisphère nord. Au XVIII^e siècle, des cartes célèbres, comme celle de Valentyn, ne séparaient pas encore la Nouvelle-Guinée de l'Australie.

Pourtant, dès 1606, Torrès, ayant fait le tour de la Nouvelle-Guinée, l'avait reconnue comme une île. Mais ses observations furent enfouies dans les archives de Manille et gardées tel un secret d'État. Ce rapport fut oublié par les Espagnols eux-

mêmes et il fallut que les Anglais s'emparent de Manille, en 1762, pour qu'il fut finalement exhumé. En 1770, le grand navigateur britannique, Cook, faisant à son tour un voyage de circumnavigation autour de la Nouvelle-Guinée, vint confirmer les affirmations de Torrès. Désormais, le doute n'était plus possible : il s'agissait bien d'une île, et d'une île si vaste qu'à elle seule elle formait un monde. Plus tard, on se rendit compte que sa superficie totale était de 785.362 kilomètres carrée soit une fois et demie celle de la France.

Jusqu'au XIX^e siècle, aucun établissement civilisé ne fut créé sur la nouvelle côte, car tous la considéraient comme l'*Isle des Méchantes Gens*, ceci en raison de la naturelle hostilité des indigènes à l'égard des étrangers. Ce fut seulement en 1829 que les Hollandais y installèrent leurs premiers comptoirs.

Aujourd'hui, la Nouvelle-Guinée est partagée en trois parties. L'une, britannique, est gérée par le Gouvernement australien. La seconde est un territoire sous mandat, confié également à l'Australie, et qui avant la guerre 1914-1918, appartenait à l'Allemagne. Le plus grand des trois territoires, comprenant toute la partie ouest de l'île, appartient à la Hollande.

L'intérieur de l'île, fort montagneux et où certains pics atteignent une haute altitude (Mont Owen Stanley 4.024 m. Mont Yule 3.062), est encore en grande partie inconnu... Des Papous et des Négritos, au nombre de un million et demi à deux millions, pense-t-on, habitent ses vallées profondes et encaissées et séparées des zones côtières par des kilomètres et des kilomètres de forêts vierges, de marais et de montagnes.

À vrai dire, il serait trop aisé de diviser la population indigène de la Nouvelle-Guinée en ces deux seuls groupes distincts : Papous d'une part, Négritos de l'autre. Il s'agit en réalité d'une vraie poussière de races car, auprès des deux variétés précitées, il faut citer également des Polynésiens, que l'on rencontre en certains points de la côte ; des mélanésiens, d'aspect négroïde mais se distinguant cependant des noirs africains. Il faut aussi parler de ces montagnards ressemblant aux antiques habitants de l'Inde, avant que celle-ci ne soit conquise par les Aryens.

Les noirs de race papoue, eux, sont de beaux hommes, vigoureux et sains. Leurs puissantes tribus habitent les vallées et les marécages formés par des grands fleuves comme le Sépik, au nord, et le Fly, au sud.

Pourtant, le groupement ethnique le plus mystérieux est à coup sûr celui des Négritos. Ces Pygmées, dont la taille ne dépasse guère un mètre cinquante, constituent une réelle énigme ethnographique. D'où viennent-ils ? Sont-ils apparentés aux Pygmées de Malaisie, des Îles Andaman, des Philippines, d'Afrique ? Forment-ils une race à part où sont-ils simplement des Papous rabougris par la vie en forêt ? En tous cas, ce ne sont pas des êtres dégénérés, car ils sont vigoureux, bien proportionnés et habiles à créer.

Ce qui frappe le plus le voyageur, c'est la différence de coutumes qui, de tribus en tribus, parfois fort proches l'une de l'autre, régit la vie des clans. Le R. P. Dupeyrat, qui a passé vingt années de sa vie parmi les indigènes de la grande île, explique ce fait de façon fort satisfaisante.

« ... Chaque groupement humain, écrit-il, au cours de longs cheminements migratoires séculaires et parfois tragiques, a fini par s'accrocher à un coin de terre, si sauvage, si misérable fut-il, pour s'en faire enfin un point de stabilité, une patrie. Fatalement, le voisin, agresseur toujours à craindre, pour un plus grand « espace vital », devient l'ennemi qu'il fallait tuer pour ne pas être tué par lui. Ainsi se développèrent en vase clos, entièrement coupés du reste du monde, de multiples groupements humains aux caractéristiques nettement différenciées. C'est, à notre avis, la seule explication à de nombreux faits qui semblent contradictoires. C'est ainsi que, dans certains villages, les indigènes se repaissent du cadavre d'étrangers qu'ils ont tué en embuscade avec leurs lances ou leurs flèches, ou leurs casse-tête en pierre, tandis que, dans un village voisin, les habitants auront en horreur l'anthropophagie. D'ailleurs, si dans telle tribu, la tradition ancestrale exige qu'on mange son semblable, ce n'est pas tant par manque de viande que pour acquérir, en se les assimilant, les vertus, la force – la vie en quelque sorte – qui résidaient dans les membres et les organes de la victime.

« Ailleurs, écrit encore le R. P Dupeyrat, les Papous sont chasseurs de têtes et, là encore, on se demande pourquoi ils tiennent à collectionner des têtes humaines, après les avoir momifiées, ornées ou réduites comme le font les Indiens des bords de l'Amazone ? Les raisons de cette autre horrible coutume sont multiples. Par exemple, un jeune homme ne peut conquérir le cœur de sa fiancée sans lui apporter deux têtes humaines. Coutume abominable, certes, que le cannibalisme et la chasse aux têtes. Toutefois, les Papous sont-ils typiquement cruels et bestiaux, comme on l'a dit ? Non. Ils ont tout simplement été laissés trop longtemps à eux-mêmes, à leurs instincts. Et l'on sait trop bien en Europe à quelles extrémités horribles l'homme, laissé à ses instincts, peut aller. Si on trouve, en Papouasie, des équivalents d'Oradour, on n'y trouve pas les fours crématoires, la police politique, ni les camps de concentration. Les civilisés de l'âge atomique sont beaucoup plus cruels et bestiaux et plus méprisables dans leurs excès, que les Papous de l'âge de pierre. »

Beaucoup de ces indigènes, groupés en d'importantes communautés, n'ont jamais vu d'hommes blancs. Ils vivent, séparés par la jungle et des murailles infranchissables, isolés de leurs voisins immédiats. Le pays qu'ils habitent est couvert de vastes forêts et de savanes où poussent l'acacia, l'eucalyptus, l'arbre à pain, le manguier, le bananier, de nombreuses variétés de palmiers, dont le pandanus et l'arec, le cocotier, le rhododendron. Une cinquantaine d'espèces végétales sont propres à l'île, tel le *Sassafras geheianum*, aux vertus fébrifuges bien connues à travers tout l'archipel malais. La faune ressemble, dans les grandes lignes, à celle de l'Australie, à laquelle la Nouvelle-Guinée était reliée par un isthme dans un passé relativement proche. On y compte également de nombreuses espèces de marsupiaux, dont certains, de terrestres y sont devenus arboricoles. Les oiseaux de paradis, appelés Oiseaux de Dieu par les indigènes, y sont fort nombreux, ainsi que le casoar et les perroquets. Les serpents, les crocodiles et les insectes sont les seuls hôtes désagréables de cette terre privée de fauves de toute espèce.

L'isolement dont jouit l'intérieur de l'île s'explique par le manque total de voies de communication. Les routes sont inexistantes et les fleuves entrecoupés de rapides. Aussi, depuis la dernière guerre, l'aviation intérieure s'est-elle fortement développée en Nouvelle-Guinée. Pourtant, il ne faut pas s'imaginer qu'être pilote dans ces régions offre une sinécure. Au contraire. Il faut savoir décoller un avion lourdement chargé de terrains d'atterrissage exigus et l'enlever au-dessus des montagnes vertigineuses et dangereusement proches, exploit qui demande de l'adresse, du sang-froid et un mépris quasi-total de la mort. Et puis, il y a les Papous...

« Un beau jour, écrit Edgar Bée, nous nous envolâmes pour explorer les hautes terres de l'île. Au-dessous de nous se succédaient des crêtes déchiquetées aux failles verdoyantes, des pentes couvertes d'une jungle compacte avec ici ou là, dans les herbages, des taches brunes causées par les incendies ou le labour des indigènes. Mais ce n'étaient que de minuscules cicatrices dans le vaste déroulement de ce sol replié sur ses cimes. Des villages aux toits en forme de champignons se massaient dans d'étroites clairières, sur des hauteurs rocheuses séparées seulement de quelques milles et reliés entre eux par un lacs de sentiers de chèvres suivant les crêtes. Le plafond des nuages est élevé et, cependant, le faîte des montagnes est toujours voilé. Le mont William atteindrait, paraît-il, une hauteur de plus de cinq mille mètres. Au-dessus ne croît plus qu'une légère herbe alpine brune. L'air pur, à ces hauteurs, se teinte de pourpre.

« Dans la vallée des Chimbus dont la population – estime-t-on – s'élèverait de soixante mille à quatre-vingt mille individus, des jardins sont aménagés sur des versants accusant une pente de 45 degrés et plus. Vus d'en haut, quelques-uns semblent même occuper des pentes de 60 degrés. Dans cette région, nous aperçûmes le camp d'aviation le plus élevé de toute la Nouvelle-Guinée et notre pilote, Frank Furniss, nous apprit qu'un « Dragon » n'y pourrait grimper. Ce camp portait le nom exotique de Omkali-Kau-Kau. Établi sur une pente de quinze pour cent, un seul avion s'y est posé et je ne pense pas qu'un

autre s'y risque jamais. Il n'est pas approuvé par les services de l'aviation civile. C'est un dur travail de perdu.

« De Nondugl à Hagen, nous suivîmes la grande vallée Waghi et pûmes facilement nous convaincre que le chiffre de deux cent mille indigènes, indiqué pour la population des hautes terres centrales, est exact. Par-delà la chaîne qui la borde se trouve la Jimmi Valley. La rivière Wagho est un sinueux ruban d'eau traversant la large et verdoyante vallée. Des villages et des cultures y sont disséminés par groupes parfois compacts. Le sol en est certainement fertile. Mais les guerres entre tribus éclatent encore dans certaines parties du pays. Et s'il faut en croire Mick Leahy, un autre pionnier de la Nouvelle-Guinée : « C'est un des rares coins du monde où vous pouvez apercevoir une hache de pierre entre les mains de l'indigène qui s'en sert toujours ».

Il va sans dire que l'aviation rend de très grands services en Nouvelle-Guinée, surtout depuis la découverte de gisements d'or dans les hautes terres. « Les débuts romantiques des transports par air sur une grande échelle en Nouvelle-Guinée, écrit Brian Carpenter, furent en effet liés à la découverte d'or à Wau et à Edie-Creek, dans les hautes terres ».

« Wau, situé à une altitude de 1.200 mètres, se trouve en ligne directe à environ trente-cinq milles seulement de Salamaua, le port de la côte le plus rapproché. Néanmoins, le relief du sol est si tourmenté qu'il fallait trois semaines à une file de porteurs indigènes chargés chacun de cinquante livres pour accomplir le trajet de retour. Les aborigènes, en certaines parties de la piste, étaient anthropophages et les porteurs se trouvaient parfois attaqués.

Aujourd'hui, grâce à l'aviation commerciale, il en va tout autrement. Des vivres peuvent être parachutés aux mineurs et l'or acheminé rapidement et sans danger à la côte. Cependant, il faut bien, à un moment donné, se poser quelque part, c'est-à-dire sur un terrain d'atterrissage éloigné, en pleine région habitée par les Papous primitifs et insoumis. Alors, pour le pilote, les ennuis commencent.

Laissons la femme d'un vétéran de la Sepik Airways nous décrire les avatars d'un pilote de ligne à l'intérieur de la Nouvelle-Guinée.

« Nous recevons souvent, rapporte-t-elle, une longue liste de produits d'épicerie à laquelle est jointe une note nous demandant de livrer le plus rapidement possible la commande. Nous transportons aussi du bétail vivant : canards, porcs, poulets. Nous nous chargeons même des chats et des chiens qui doivent être attachés. Ted Marriot, un de nos pilotes, embarqua un jour à Madang un indigène et son chat, plus une quantité de marchandises. Quand il eut pris l'air, il sentit quelque chose respirant bruyamment dans son oreille. C'était le chat qui avait été mal attaché ! »

« Les indigènes ont la manie de s'encombrer, en voyage, de tout ce qu'ils possèdent, emportant jusqu'à de vieilles boîtes de conserves. Vous avez beau les peser la veille du départ : le matin suivant ils se présenteront avec trente ou quarante livres de bagages chacun... D'étranges cargaisons nous furent parfois confiées. Un jour, ce fut un lot d'oiseaux de paradis destiné au zoo de Londres. Notre service est souvent utilisé pour emmener des malades à l'hôpital. Il y a toujours du nouveau pour nous.

« Nous prîmes part récemment à Abau à une belle expérience de secours. Un recruteur nommé Bill Johnson avait été amené par un de nos pilotes. Johnson était en possession de deux superbes haches – dont certains indigènes avaient envie – mais il refusait de s'en séparer. Un groupe de naturels prit son parti tandis qu'un autre devenait menaçant. À tout hasard, Johnson distribua des fusils à sept de ses hommes, espérant tenir en respect les indigènes qui lui étaient hostiles.

« Mon mari, poursuit la narratrice, ayant atterri un après-midi avec du ravitaillement en cet endroit et constaté l'attitude fort inhospitalière des habitants, prit ses dispositions pour y revenir le jour suivant avec deux avions. Pendant ce temps, Johnson passait une fort mauvaise nuit. Il avait allumé des feux destinés à induire en erreur les indigènes sur l'endroit où il se trouvait, car il se tenait caché à distance.

« J'accompagnais mon mari dans cette expédition. Nous avions avec nous un autre pilote, montant un appareil Alter et

qui avait placé un revolver sur ses genoux. Quand nous nous posâmes, les indigènes exécutaient une danse de guerre autour du terrain et armaient leurs arcs. Ils avaient éloigné leurs femmes et leurs enfants – fâcheux présage. Cependant nous réussîmes à prendre Johnson et ses hommes à bord. Il ne fait aucun doute qu'aussitôt après notre départ, les deux factions pour ou contre le recruteur en vinrent à se livrer bataille. Mais nous étions loin. »

Ce dernier épisode vécu montre combien en Nouvelle-Guinée terre d'aventure et de mystère, la réalité côtoie dangereusement la fiction.